FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1960

THÈSE N° 163

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

DIPLOME D'ÉTAT

PAR

TAILLANDIER Pierre
né le 16 Mars 1932 à Paris
Ancien interne M.S.G.P. de Paris

Présentée et soutenue publiquement le: 1960

DOMINIQUE - JEAN LARREY

Chirurgien

aux

Armées françaises

Président : M. de SEZE, Professeur.

ÉDITIONS A. G. E. M. P. — 8, RUE DANTE · PARIS-Ve

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1960

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

DIPLOME D'ÉTAT

PAR

TAILLANDIER Pierre
né le 16 Mars 1932 à Paris
Ancien interne M.S.G.P. de Paris

Présentée et soutenue publiquement le:

DOMINIQUE - JEAN LARREY

Chirurgien

aux

Armées françaises

Président : M. de SEZE, Professeur.

ÉDITIONS A. G. E. M. P. — 8, RUE DANTE - PARIS-Ve

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

PROFESSEURS

15-1-59

15-1-59

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. Aubin (A.), Bénard (H.), Brocq (P.), Bulliard (H.), Cadenat (F.), Chabrol (E.), Champy (C.), Chevallier (P.), Debré (R.), Donzelot (E.), Gastinel (P.), Guillain (G.), Halphen (E.), Harvier (P.), Hazard (R.), Heuyer (G.), Lantuejoul (P.), Laroche (G.), Laubry (C.), Lévy-Solal (E.), Lhermitte (J.), Lian (C.), Loeper (M.), Marion (G.), Mathieu (P.), Mocquot (P.), Mondor (H.), Monod (R.), Moreau (R.), Mulon (P.), Olivier (E.), Richet (C.), Strohl (A.) Tanon, (L.), Velter (E.).

DOYEN . . . . . **Léon BINET.**
Membre de l'Institut

ASSESSEUR . . . . . **Jean VERNE.**

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	CORDIER (G.)
Anatomie (Chaire à titre personnel)	DELMAS (A.)
Anatomie pathologique	DELARUE (J.)
Anesthésiologie	BAUMANN (J.)
Bactériologie	FASQUELLE (R.)
Biochimie médicale	JAYLE (M. F.)
Biologie appliquée à l'Education physique et aux Sports	CHAILLEY-BERT (P.)
Biologie médicale	FAUVERT (R.)
Cancérologie médicale et sociale	BERNARD (J.)
Clinique carcinologique (Inst. G. Roussy)	REDON (H.)
Clinique cardiologique (Broussais)	MOUQUIN (M.)
Cliniques chirurgicales — Beaujon	SICARD (A.)
Cliniques chirurgicales — Cochin	QUÉNU (J.)
Cliniques chirurgicales — Hôtel-Dieu	MÉNÉGAUX (G.)
Cliniques chirurgicales — Saint-Antoine	GOSSET (J.)
Cliniques chirurgicales — Salpétrière	MOULONGUET (P.)
Clinique de chirurgie infantile et orthopédique (Enfants-Malades)	FÈVRE (M.)
Clinique chirurgicale orthopédique et réparatrice (Cochin)	MERLE D'AUBIGNÉ (R.)
Clinique de chirurgie cardio-vasculaire (Broussais)	GAUDART-D'ALLAINES (F. de)
Clinique de chirurgie pleuro-pulmonaire (Laënnec)	MATHEY (J.)
Clinique endocrinologique (Pitié)	DECOURT (J.)
Clinique génétique médicale (Enfants-Malades)	LAMY (M.)
Clinique gynécologique (Broca)	FUNCK-BRENTANO (P.)
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques (St-Louis)	DEGOS (R.)
Clinique des maladies des enfants (Enfants-Malades)	CATHALA (J.)
Clinique des maladies infectieuses (Claude-Bernard)	MOLLARET (P.)
Clinique des maladies mentales et de l'encéphale (Ste-Anne)	DELAY (J.)
Clinique des maladies métaboliques (Necker)	HAMBURGER (J.)
Clinique des maladies du sang (Broussais)	MARCHAL (G.)
Clinique des maladies du système nerveux (Salpétrière)	ALAJOUANINE (T.)
Cliniques médicales — Broussais	GENNES (L. de)
Cliniques médicales — Cochin	JUSTIN-BESANÇON (L.)
Cliniques médicales — Hôtel-Dieu	BARIÉTY (M.)
Cliniques médicales — Lariboisière	SOULIÉ (P.)
Cliniques médicales — Pitié	DREYFUS (G.)
Cliniques médicales — St-Antoine	KOURILSKY (R.)
Clinique médicale d'hydrologie thérapeutique et climatologie (Bichat)	DEBRAY (C.)
Clinique médicale propédeutique	PASTEUR VALLERY-RADOT (L.)
Clinique médico-sociale du diabète sucré et des maladies de la nutrition (Hotel-Dieu)	DEROT (M.)
Clinique de neuro-chirurgie (Pitié)	PETIT-DUTAILLIS (D.)
Cliniques obstétricales — Baudelocque	LACOMME (M.)
Cliniques obstétricales — Port-Royal	N...
Cliniques obstétricales — Tarnier	VARANGOT (J.)
Clinique ophtalmologique (Hôtel-Dieu)	RENARD (G.)
Clinique oto-rhino-laryngologique (Lariboisière)	AUBRY (M.)
Clinique de pédiatrie Sociale (Enfants-Malades)	MARIE (J.)
Clinique de pneumo-phtisiologie (Laënnec)	BERNARD (E.)
Clinique psychiatrique infantile (Salpétrière)	MICHAUX (L.)
Clinique de puériculture (St-Vincent-de-Paul)	LELONG (M.)
Clinique de rhumatologie médicale et sociale (Cochin)	COSTE (F.)
Clinique stomatologique (Pitié)	DECHAUME (M.)
Clinique thérapeutique chirurgicale (Vaugirard)	SÉNÈQUE (J.)
Clinique thérapeutique médicale (St-Antoine)	LEMAIRE (A.)
Clinique urologique (Cochin)	FEY (B.)
Electrophysiologie médicale (chaire à titre personnel)	DJOURNO (A.)
Embryologie	GIROUD (A.)
Histoire de la médecine et de la chirurgie	N...
Histologie	VERNE (J.)
Hygiène des collectivités (chaire à titre personnel)	DEPARIS (M.)

	MM.
Hygiène et clinique de la première enfance (Trousseau)	TURPIN (R.)
Hygiène et médecine préventive	JOANNON (P.)
Médecine du Travail	DESOILLE (H.)
Médecine légale	PIÉDELIÈVRE (R.)
Parasitologie	GALLIARD (H.)
Pathologie chirurgicale	COUVELAIRE (R.)
Pathologie exotique	LAVIER (G.)
Pathologie expérimentale et comparée	LENÈGRE (J.)
Pathologie humorale et immunologie expérimentale (chaire à titre personnel)	MERKLEN (F.-P.)
Pathologie médicale	N...
Pathologie et thérapeutique générales	GARCIN (R.)
Pharmacologie et matière médicale	CHEYMOL (J.)
Physiologie	BINET (L.)
Physiologie (chaire à titre personnel)	BARGETON (D.)
Physique médicale	DOGNON (A.)
Radiologie médicale	DESGREZ (H.)
Technique chirurgicale	PATEL (J.)
Thérapeutique	BROUET (G.)

II. — PROFESSEURS SANS CHAIRE, PROFESSEURS AGRÉGÉS ET MAITRES DE CONFÉRENCES - AGRÉGÉS

	MM.
Anatomie	CABROL (C.) COUINAUD (C.) OLIVIER (G.)
Anatomie pathologique	GAUTHIER-VILLARS (Mlle P.) pr. s. ch. BUSSER (F.) GOUYGOU (Ch.) ORCEL (L.) PAILLAS (J.)
Anesthésiologie	VOURC'H (G.)
Bactériologie	NÉVOT (A.) pr. s. ch. BARBIER (P.) CHRISTOL (D.) TOURNIER (P.)
Biochimie médicale	DESGREZ (P.), pr. s. ch. POLONOSKI (J.), m. conf. SCHAPIRA (G.), m. conf.
Biologie médicale	BOURLIÈRE (F.), m. conf.
Carcinologie	DENOIX (P.) MATHE (G.)
Dermato-Syphiligraphie	DUPERRAT (B.)
Electro-Radiologie	LEDOUX-LEBARD (G.)
Embryologie	TUCHMANN-DUPLESSIS (H.)
Hématologie	BILSKI-PASQUIER (G.) DAUSSET (J.)
Histologie	COUJARD (R.) pr. s. ch. MAROIS (M.) RACADOT (J.)
Hydrologie	CORNET (A).
Hygiène	BOYER (J.), pr. s. ch. CORRE-HURST (Mme L.)
Maladies infectieuses	BASTIN (R.) DUPONT (V.)
Médecine légale	DEROBERT (L.), pr. s. ch. HADENGUE (A.) FOURNIER (E.) GUENIOT (M.)
Médecine du travail	ALBAHARY (C.)
Neuro-chirurgie	DAVID (M.)
Neurologie	LHERMITTE (F.)
Obstétrique	GRANJON (A.) HERVET (E.) LE LORIER (G.) MORIN (P.) MUSSET (R.) ROBEY (M.) THOYER-ROZAT (J.)
Ophtalmologie	BRÉGEAT (P.) SARAUX (H.)
Orthopédie	JUDET (R.) RAMADIER (J.)
Oto-rhino-Laryngologie	DEBAIN (J.)
Parasitologie	BRUMPT (L.C.), pr. s. ch. CHABAUD (A.)
Pathologie chirurgicale	BARCAT (J.) BINET (J.-P.) CAUCHOIX (J.) CHATELIN (C.-L.) DUBOST (Ch.) DUBOST (Cl.) FAUREL (J.) FLABEAU (F.) GERMAIN (A.) LAURENCE (C.) agr. per. LORTAT-JACOB (J.-L.) LOYGUE (J.) MERCADIER PERROTIN (J.) ROBERT (H.) THOMERET (G.)
Pathologie exotique	SCHNEIDER (J.)
Pathologie expérimentale	CROSNIER (J.) HARTMANN (L.) LŒPER (J.) MAURICE (J.) PLAS (F.) RICHET (G.)
Pathologie médicale	AUSSANNAIRE (M) BOUR (H.) BOUVIER (J.) BOUVRAIN (Y.) BRICAIRE (H.) BRISSAUD (H.) BROCARD (H.) BUGE (A.) CASTAIGNE (P.), m. conf. CATINAT (J.) CONTAMIN (F.) COURY (C.) FREZAL (J.) HOUSSET (E.) LAROCHE (Cl.) LESOBRE (R.) MACREZ (C.) NICK (J.) PEQUIGNOT (H.) m. conf. ROYER (P.) WOLFROMM (R.)

	MM.
Pédiatrie-Puériculture	JOSEPH (R.) MANDE (R.) MOZZICONACCI (P.) POLONOVSKI (C.) ROSSIER (A.)
Pharmacologie	LEVY (Mlle J), pr. s. ch. BOISSIER (J.) LECHAT (P.)
Physiologie	PARROT (J.), pr. s. ch. DEJOURS (P.)
Physique médicale	GOUGEROT (L.), m. conf.

	MM.
Pneumo phtisiologie	KREIS (B.)
Psychiatrie	PICHOT (P.)
Psychiatrie infantile	DUCHÉ (D.)
Rhumatologie	DELBARRE (F.)
Stomatologie	CERNÉA (P.) CHAPUT (Mme A.), m.c. agr. GRELLET (M.)
Thérapeutique	CHASSAGNE (P.) LAMOTTE (M.)
Urologie	QUENU (L.)

III. — PROFESSEURS SANS CHAIRE ET AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent.

	MM.
Clinique chirurgicale	ABOULKER (P.) AMELINE (A.) HUGUIER (J.) LÉGER (L.) OLIVIER (C.) PADOVANI (P.) POILLEUX (F.) ROUX (M.) VERNE (J.-M.)
Clinique médicale	HAGUENEAU (J.), pr. s. ch. BOUDIN (G.) CONTE (M.) DOMART (A.) MILLIEZ (P.) PERRAULT (M.) RAMBERT (P.) THIEFFRY (S.) TURIAF (J.)

	MM.
Clinique neuro-rhumatologique	SÈZE (S. de)
Clinique obstétricale	GRASSET (J.) LEPAGE (F.) MAYER (M.) MERGER (R.) RAVINA (J.)
Clinique ophtalmologique	DESVIGNES (P.) OFFRET (G.)
Clinique oto-rhino-laryngologique	MADURO (R.)
Clinique pédiatrique et puériculture	LAPLANE (R.)
Clinique psychiatrique	BARUK (H.)
Clinique urologique	KUSS (R.)

IV. — PROFESSEURS DÉTACHÉS DANS LES UNIVERSITÉS ÉTRANGÈRES

Bactériologie	HAUDUROY (P.) Pr. s. ch.
Biochimie médicale	ETTORI (J.) Pr. à t. pers.
Pathologie chirurgicale	RUDLER (J.) Pr. s. ch.

Secrétaire général de la Faculté	M. LENA (J.)
Secrétaires	Mme BEURLAND (H.), Mlle CHAINTREUIL (G.), Mlle HURÉ (A.)

Conservateur, chargé de la direction de la Bibliothèque	M. le Docteur HAHN (A.)
Conservateurs	Mlles DUMAITRE (P.), GOICHON (A-M.)
Bibliothécaires	Mme CONTET (J.), Mlles LAURENT (H.,) LE NOIR (G.), QUIÉVREUX (E.)

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MEMOIRE DE MES GRANDS-PARENTS

A MES PARENTS ET BEAUX-PARENTS

Leur dévouement n'a d'égal que leur bonté

Je leur dois tout.

A MES FRERES ET SOEUR

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41549219_0001

A MA FEMME

Avec tout mon amour

A MON FILS

Joie de ma dernière année d'études

A MONSIEUR LE PROFESSEUR DE SEZE

Titulaire de la chaire d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie

à la Faculté de Médecine de Paris

Médecin de l'Hôpital Lariboisière

Officier de la Légion d'Honneur

Qui nous a fait le grand honneur d'accepter la présidence

de cette thèse.

Hommages respectueux

"Quelque cruelle que puisse être une opération, elle est un acte d'humanité entre les mains du chirurgien, dès qu'elle peut sauver les jours d'un blessé, qui sont en danger : et plus le danger est grand et pressant, plus les secours doivent être prompts et énergiques".

- D.J. Larrey : "Mémoires de chirurgie militaire et campagnes". Tome II, page 181.

A V A N T - P R O P O S

Malgré les nombreux ouvrages qui lui ont été consacrés, Dominique-Jean LARREY demeure méconnu du grand public, quelques historiens spécialistes mis à part.

La masse de nos contemporains ignore jusqu'à son nom, qui fut, en d'autres temps, aussi célèbre que celui des plus grandes "vedettes" dont voudrait s'énorgueillir notre époque.
Les médecins eux-mêmes, s'ils révèrent toujours Hippocrate, Galien, Bichat ou Laënnec, ont oublié qu'un des leurs a porté, pendant plus de vingt ans, à travers l'Europe entière et au-delà, les secours de son art à tous ceux qui en eurent besoin. Ils ont oublié combien cet homme, en un temps particulièrement fertile en massacres et horreurs causés par tant de guerres cruelles, a contribué à faire respecter par le vainqueur, quel qu'il fût, l'honneur et la vie de "ses" blessés, de "ses" malades, au mépris de leur uniforme ou de leur religion.

C'est la vie de ce chirurgien, de ce précurseur d'Henri Dunant, que nous allons essayer d'évoquer dans ses grandes lignes, avec le sentiment de réparer quelque peu à son égard, l'injustice d'un siècle dont les progrès scientifiques, le confort et la facilité, ont étouffé les vraies valeurs.

On ne saurait séparer l'homme qu'il a été, de l'oeuvre qu'il nous a léguée ; aussi, nous proposons-nous de relater les faits dans leur ordre chronologique, sans vouloir attribuer une place spéciale et prépondérante à l'un ou à l'autre.

Puisse cette modeste contribution à la mémoire de Dominique-Jean LARREY, faire connaître quelque peu celui qui fut, et demeurera, l'un des maîtres de la médecine et de la chirurgie françaises.

P R E M I E R E P A R T I E

- L ' E L E V E -

C H A P I T R E I

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE

"Le 8 Juillet 1.766 est né et a été baptisé le même jour, Dominique-Jean Larrey, fils de Jean Larrey et de Philippe Pérès, mariés de la présente paroisse.
Sa marraine a été Mademoiselle Dominique-Jeanne Piera qui a signé :
"Piera" "Trésarrieu, Curé".

Cet acte de naissance et de baptême, provenant des registres paroissiaux de Baudéan, petite commune des Hautes-Pyrénées, près de Tarbes, met fin à la controverse qui règna longtemps à propos de la date exacte de cette naissance, dont Larrey lui-même n'était pas très assuré : une de ses nombreuses notes manuscrites mentionne en effet : "Il est incertain si je suis né en 1.766 ou en 1.769, parce que, pendant la Révolution, les archives des frontières d'Espagne, furent bouleversées".

Très jeune - il avait trois ans - le petit Dominique perdit son père. Il fut alors confié par sa mère, femme vertueuse et délicate de sentiments, à un éducateur accompli, le bon abbé Grasset, curé de Baudéan. Tous deux lui apportèrent ses premiers rudiments culturels, et lui donnèrent les solides principes moraux dont il ne se départit jamais par la suite : Honnêteté et sens du Devoir furent ses principales règles de conduite jusqu'à sa mort.

A quatorze ans, le jeune Larrey est envoyé à Toulouse, afin d'y poursuivre ses études d'Humanités au célèbre collège de l'Esquille. Mais déjà, il s'intéresse à la médecine, et rêve de devenir chirurgien comme son oncle, Alexis Larrey, qui l'a accueilli dans la grande ville. Ce dernier est alors chirurgien en chef de l'hôpital St-Joseph de la Grave. Avec lui, Dominique Larrey s'initie à l'art médical ; et puisque tel est le voeu qu'il forme, il reçoit de son oncle ses premières leçons d'anatomie et de physiologie, tout en terminant ses Humanités.

En dehors du fait qu'Alexis Larrey pouvait conseiller utilement son neveu, Toulouse n'avait pas été choisie par hasard comme ville d'études supérieures pour le jeune Dominique. On sait, en effet, l'importance, sous l'ancienne monarchie, des Collèges de Médecine et de Chirurgie, siègeant dans les grandes villes, et leur renommée à l'étranger. Rappelons-nous, pour mémoire, qu'à cette époque Marc-Antoine Petit professait à Lyon, Chaussier à Dijon, Laënnec à Nantes, Davier à Marseille, Astruc à Toulouse où Chaptal enseignait également la chimie et bien d'autres encore...

L'année suivante, en 1.781, Larrey est nommé sous-aide d'anatomie à l'hôpital de la Grave ; et 5 ans plus tard il recueille les premiers fruits de son labeur acharné : le voici chargé de cours au même hôpital St-Joseph de Toulouse. "Cette marque d'estime , écrit-il dans son journal, fut pour moi un puissant aiguillon, qui me faisait passer les nuits entières pour remplir avec honneur, le noble emploi qui m'avait été confié".

C'est à la suite d'un nouveau concours, en 1.785, qu'il reçoit le 1er Prix de la Société de l'hôpital St-Joseph de la Grave, pour sa thèse remarquable sur : "La carie des os". Il devient, en outre, professeur titulaire. L'année suivante le voit aide-major du dit hôpital.

On peut penser qu'un sujet aussi brillant se devait de persévérer dans une voie où tout semblait lui réussir ; aussi, c'est en 1.787, que, muni d'une lettre de recommandation de son oncle, - alors membre correspondant de l'Académie Royale de Médecine - Larrey part pour la capitale rejoindre deux autres membres de cette illustre compagnie : les professeurs Louis et Desault, dont il va devenir l'un des élèves les plus assidus et les plus doués.

A cette époque Madame Larrey n'était pas bien riche ; aussi le jeune aide-major dut-il monter à Paris... à pied. Après avoir traversé successivement le Quercy, le Limousin, le Poitou, la Touraine..., il arrive enfin dans cette capitale qui dut paraître immense à ce jeune Béarnais de 21 ans.

Vite apprécié par ses nouveaux maîtres, il ne restera pas longtemps à Paris. Il apprend, en effet, qu'une place de chirurgien-major de la marine est mise en concours.
L'attrait des voyages et l'intérêt qu'il porte à tout ce qui risque d'enrichir son coeur et son esprit, le poussent à s'y présenter. "L'Archevêque de Brienne, Premier ministre , écrit-il dans une note, m'avait recommandé à Monsieur l'inspecteur général Colombier pour une place à l'Hôtel Royal des Invalides ; mais, impatient de voir le monde, je n'attendis pas cette faveur, et j'entrai dans le corps de la Marine".
Car, bien entendu, il est nommé 1er au concours et obtient ainsi la place tant convoitée. A la suite de cette épreuve, il remarque plaisamment dans ses "Mémoires et Campagnes" - que nous aurons maintes fois l'occasion de citer - : "Je fus nommé chirurgien-major des vaisseaux du Roi, à l'âge de vingt et un ans, et, contre l'usage, sans avoir encore navigué!

Le voyage de Paris à Brest s'effectue comme celui de Toulouse à Paris, c'est-à-dire : à pied. Après avoir traversé Alençon, il arrive à Mortagne où il est l'hôte d'un médecin de la ville. "Un soir , nous dit M. Du Suau de la Croix, on appelle ce dernier pour une hernie étranglée. Larrey l'accompagne et l'aide dans son intervention. Puis, prenant le bistouri, il termine l'intervention, car ce chirurgien était hésitant et malhabile".

Ensuite, c'est Laval, où Larrey visite avec émotion la maison natale d'Ambroise Paré : "le père de la chirurgie française". En entrant dans cette maison, "je fus saisis , dit-il, d'un sentiment de vénération tel, que, m'abandonnant à une douce illusion, je crus que j'allais voir paraître à nos yeux le grand homme, lorsque tout-à-coup, la présence des propriétaires - c'étaient des tisserands - venus à notre rencontre pour nous montrer la chambre qu'il avait occupée, détruisit le prestige qui abusait mon imagination".

Enfin Rennes, et Brest. Là : mauvaise surprise ! Il faut passer un nouveau concours qui lui donne définitivement le titre de chirurgien-major des vaisseaux du Roi. Il apprend qu'il est affecté au navire "La Vigilante", - capitaine : le chevalier de Soques de Tourès - en réalité, modeste frégate de 20 canons, chargée d'escorter nos pêcheurs sur les bancs de Terre-Neuve.

Mettant à profit le temps qui lui reste avant le départ, il parcourt la ville et le port en tous sens ; s'étonne et s'émerveille longuement ; demande conseil, interroge les marins et ceux qui ont l'expérience des admirables choses de la mer et de la navigation ; enfin, visite le bagne si célèbre. Il y recueille ses premières observations médicales ; habitude qu'il conservera par la suite, de noter tout ce qui peut servir à faire progresser la science médicale, satisfaisant, par ailleurs, son insatiable appétit de connaissances nouvelles.

"Parmi les galériens détenus dans le bagne, on me fit remarquer un homme de 67 ans, portant le nom de Louis Bourbon. Il était isolé dans une petite chambre, et servi avec des soins particuliers. Ce vieillard offrait un de ces phénomènes qu'on n'observe que très rarement : il ne voyait les objets qu'à l'ombre de la nuit, et, pendant le jour, il était dans une cécité complète. 33 ans, non interrompus dans un cachot souterrain, avaient ainsi changé les fonctions de l'organe visuel ... cet instrument (la flûte), était son seul objet de consolation ; la grande habitude qu'il avait d'en jouer, avait fait exercer par le coude qui appuie sur la poitrine, une dépression sur les côtes correspondantes ; ce que nous avons reconnu quelque temps après, à la mort de cet individu.

Nous avons observé un second phénomène anatomique, non moins rare, à l'ouverture du cadavre d'un autre galérien, chez qui nous fûmes fort étonnés de voir tous les viscères transposés. Dans la poitrine, le coeur se dirigeait à droite ; dans le bas-ventre, le foie était à gauche, la rate à droite. La petite extrémité de l'estomac était aussi à gauche, et les intestins avaient épousé une transposition relative".

Il s'étonne en outre, de la prodigieuse industrie des forçats, qui, privés de toute espèce d'outils, "viennent à bout de construire de petits vaisseaux d'une perfection étonnante, ornés d'ivoire, d'ébène ou de nacre ; les agrès sont disposés avec la plus grande exactitude, et se meuvent à

volonté. Ils font toutes sortes de bijoux, de dessins, d'instruments de mécanique. Enfin, ils étaient parvenus à imiter les billets de banque, et à tirer de ce faux papier des sommes considérables..."
Il faut avouer que c'est tout de même un comble d'arriver à tirer partie de fausse monnaie,.... fabriquée en prison !!.

Mais, le départ ne saurait tarder, et, fébrilement, Larrey approvisionne "La Vigilante" en médicaments, appareils à pansements et vivres, pour les blessés éventuels ou les malades. A peine embarqué, il passe son temps à étudier le navire, et à se familiariser avec la vie maritime enfin, esprit curieux et avisé, il s'intéresse à tout ce qui concerne Terre-Neuve, but de la campagne projetée, car, dit-il, "j'avais extrêmement à coeur, de ne manquer aucune occasion de m'instruire".

C'est le 3 Mai 1.788, à 15 heures, que "La Vigilante" appareille.

C H A P I T R E II

LA CAMPAGNE DE TERRE-NEUVE

Si impatient qu'il fut de "voir le monde", Larrey n'est pas plutôt en mer, qu'il ressent les premières atteintes de la mélancolie : "La terre s'éloignait, écrit-il dans ses "Mémoires", et bientôt, elle disparut à nos yeux... Je ne pus retenir mes larmes, et je regrettai vivement le sol que je venais de quitter... Je m'affligeais surtout d'y laisser ma mère tendre, veuve depuis longtemps, et à qui je savais que la nouvelle de mon embarquement serait infiniment pénible".

Son service l'arrache heureusement à ces tristes pensées, - bien compréhensibles chez un tout jeune homme, qui n'avait même jamais vu la mer - et il s'apprête à passer la nuit sur le pont, à fin de jouir du spectacle qui s'offre à lui. Une violente et soudaine tempête, survenant dans cette même nuit du 5 au 6, l'oblige à renoncer à ce projet, et lui fait éprouver pour la première fois, les affres du mal de mer.

Avec courage, il étudie ses propres réactions qui, complétées par de nombreuses observations recueillies tout au long du voyage, vont constituer un intéressant "Mémoire sur le mal de mer".
Il y remarque fort bien, que cette affection pénible survient principalement lorsque la marche du navire est contrariée par des vents debout. Ils soumettent alors ce dernier à des mouvements simultanés et combinés de roulis et de tangage. Par ailleurs, si la pathogénie proposée peut nous

sembler amusante, du moins faut-il remarquer son sens déjà averti de l'observation clinique, et son assurance dans les explications physio-pathologiques qu'il avance. On relève en effet ceci : "Ces mouvements contre nature impriment des secousses dont les effets se concentrent au cerveau, la partie du corps la plus impressionnable par sa masse, sa mollesse et son peu d'élasticité. Les molécules de cet organe, après avoir éprouvé une sorte d'ébranlement, sont affaissées sur elles-mêmes, et de là, tous les symptômes qui caractérisent le mal de mer. Plus la masse du cerveau est grande et d'une consistance molle, plus cet organe est accessible à l'impression de ces causes ; c'est ce qui fait que les jeunes gens et ceux chez qui le cerveau est très volumineux, sont les plus sujets au mal de mer". Doit-on en conclure que les "petites-têtes" échappent à ce pénible syndrome ? Il est possible de le penser, si l'on croit, avec l'auteur de ce mémoire, que les personnes âgées au cerveau plus petit, et même habitant des côtes et des climats froids, sont moins sensibles que ceux des pays chauds et de l'intérieur des terres !!

Mais poursuivons avec Larrey : "Le premier effet de cette secousse cérébrale est la tristesse et une terreur panique qui s'empare de l'individu ; la pâleur couvre son visage ; ses yeux se baignent de larmes ; il a du dégoût pour tous les aliments ; il garde le silence, cherche la solitude et le repos ; il chancelle comme dans l'ivresse, il éprouve des vertiges, des tintements d'oreille et une pesanteur incommode à la tête ; des nausées se déclarent, et bientôt après les vomissements qui deviennent fréquents, douloureux, et se continuent, presque sans relâche, jusqu'au moment où la cause cesse".

Il est de fait qu'une telle description se suffit à elle-même. La suite du mémoire attribue les symptômes précédant à l'irritation du sympatique, ou au "trouble qui survient aux deux cordons du nerf pneumogastrique", et qui, par eux, se communique à l'estomac. D'où : "il résulte des défaillances, de l'oppression, suppressions dans les exérétions alvines, constipation opiniâtre et plus ou moins prolongée. Les forces du malade diminuent sensiblement et s'épuisent les jambes ne supportent plus le poids du corps et lorsque l'individu fait des efforts pour marcher, il perd l'équilibre, et tombe comme un homme qui est dans l'ivresse ;

il se tapit dans le premier recoin ; il y reste immobile, jusqu'au mome. où les vomissements le forcent de changer de place. La nutrition est su: pendue, puisque le malade ne peut garder aucune espèce d'aliment dans s. estomac ; la maigreur se déclare, et va en augmentant..."

Après avoir brossé un tableau assez sombre de cette gênante affection, Larrey revient à son idée première : "Dans tous les cas, c'est le cerveau qui est le plus affecté ; et ce qui le prouve, c'est le soulagement qu'on se procure en se mettant dans un cadre suspendu et en se couvrant la tête d'un bandeau bien serré. Tant que l'on est dans cette attitude, le mal de mer est apaisé ; mais il se reproduit aussitôt qu'on quitte son hamac pour se mettre en contact immédiat avec le vaisseau".

On ne peut abandonner cet ouvrage, sans signaler au lecteur, les moyens préconisés par notre chirurgien-major, pour éviter, sinon guérir le mal de mer : "... on ajoute aux soins de propreté des lotions d'eau fortement vinaigrées, faites sur toute l'habitude du corps, une grande sobriété, l'usage des acides végétaux mêlés aux aliments et aux boissons, et celui de la pipe, avec modération... On ne doit se permettre que très peu de viande rôtie et de riz préparé à la turque. Il faut se tenir chaudement, prendre de l'exercice, se recréer par la musique ou tout autre moyen analogue". Il est bien évident, qu'une telle thérapeutique ferait sourire aujourd'hui... mais, en 1.788, ce n'était déjà pas si mal.

Le voyage se poursuit normalement. Un moment, "La Vigilante" est escortée par une baleine "d'une grandeur monstrueuse". En fait, le navire ne risque pas grand-chose, avec son étrave doublée de cuivre.

Un jour, observant quelques hommes de l'équipage occupés à pêcher la morue, Larrey s'étonne de ce qu'ils ôtent précipitamment la main du ventre des poissons qu'ils viennent d'ouvrir. Intrigué, il plonge à son tour le bras dans les entrailles d'une morue, et constate avec surprise que la température interne de l'animal est si basse, qu'elle l'oblige à se retirer promptement, de peur de rester engourdi par le froid qui y règne.

Vers la fin du voyage, son esprit curieux est mis encore à contribution lors d'une rencontre avec des icebergs : "Ces monceaux de glace, écrit-il, étaient de la grandeur d'une maison à 3 ou 4 étages ; ils avaient à l'extérieur, une forme cônique ; la portion qui plongeait dans l'eau, paraissait être d'un égal volume à la portion extérieure". Cette dernière erreur est excusable de la part d'un homme, qui, en fait, n'était pas physicien ; il se contentait de noter scrupuleusement, ce qu'il voyait, ou croyait être, en toute honnêteté.

C'est à Belle-Isle, peu avant d'arriver à Terre-Neuve, que le jeune chirurgien fut le témoin d'un drame affreux. Un bâteau-marchand français, trompé par le brouillard, avait fait naufrage, après avoir été écrasé entre un iceberg et un banc glacé. Des 80 hommes d'équipage, seuls 23 avaient pu gagner Belle-Isle en chaloupe. Tous les autres, qui avaient voulu rejoindre le banc de glace, furent, en effet dévorés, sous les yeux de leurs compagnons, impuissants à leur porter secours, par les ours blancs et les loups de mer qui s'y trouvaient en nombre. "La vigilante" recueillit ces malheureux, à demi-morts de faim, de soif, de fatigue et de froid. Le jeune major, qui, jusque là, avait eu peu d'occasions d'exercer son art, pratiqua dans ces tristes circonstances, ses premières amputations sur membres gelés.

Enfin, la petite expédition touche terre, dans la baie de Croc, à Terre-Neuve, le 26 Juin 1.788. Elle y séjournera jusqu'au 31 Juillet de la même année.

Rapidement, l'installation de la nouvelle communauté s'effectue. Deux cabanes, construites côte à côte, sont affectées au service de santé. La première, est destinée à contenir les malades et les blessés. La seconde, plus petite, sera l'habitation personnelle du chirurgien-major. Derrière elle, se trouve un jardinet, que Larrey prend plaisir à cultiver lui-même. Ses occupations sont alors nombreuses et variées : "pendant cette station, je visitai fréquemment les pêcheries des Européens ; j'empaillai des oiseaux, des quadrupèdes j'allais à la chasse et faisais assez souvent des excursions dans les terres".

Au cours de ces promenades instructives, il rapporte de nombreuses notes, fort intéressantes, sur le climat, la flore et la faune de Terre-Neuve : ours blancs et bruns, caribous, rennes, loups-cerviers, renards, castors, chats sauvages, lièvres et oiseaux de toutes sortes, ont peu de secrets pour lui.
"Les caribous , raconte-t-il, s'approchent quelquefois des habitations ; il y en eut un qui pénêtra, une nuit, dans le bercail de nos moutons, où nous avions une vache qui devint pleine de cet animal. Elle aura sans doute produit un métis ; mais je perdis l'occasion de m'assurer de ce fait, quoiqu'elle eut été amenée à Brest".

Les "moustics" (sic) eux-mêmes sont en nombre dans ces contrées ; et Larrey nous apprend que l'équipage se garantissait de leurs piqûres "à l'aide d'un voile de gaze que nous avions l'habitude de porter sur le visage".

Mais, l'abus des viandes de conserves et des poissons sèchés, ne tarde pas à déclencher une épidémie de scorbut et d'"affections catarrhales" parmi les matelots. Le jeune chirurgien, qui est aussi un excellent médecin, - nous le verrons tout au long de sa carrière - vient à bout, en peu de temps, de cette maladie si fréquente chez les navigateurs ; "l'usage des plantes potagères que nous avions semées et récoltées avec succès, ou de celles du pays ; celui du pain frais, l'exercice de la chasse et de la pêche, me donnèrent les moyens de faire disparaître assez promptement et heureusement ces maladies. Les têtes de morue surtout, cuites avec ces plantes me fournirent un bouillon aussi délicieux qu'excellent antiscorbutique.

Etant donné sa latitude, Terre-Neuve, comme les pays scandinaves, est soumise, en été, au régime du "soleil de minuit". Le jeune officier de santé constate que, "lorsque le soleil est sous le tropique, les nuits disparaissent au point que le crépuscule donne, pour ainsi dire, la main à l'aurore. Plusieurs fois je suis revenu de la chasse à onze heures ou minuit, bien persuadé qu'il n'était guère plus de sept à huit heures du soir".

Au cours de cette période d'immobilité forcée, les loisirs ne manquent pas, - et nous venons de voir que Larrey sut en tirer profit - aussi le capitaine de Soques de Tourès, décide-t-il un jour, de rendre visite aux gouverneurs des possessions anglaise de Saint-Jean de Latran, et française de Saint-Pierre et Miquelon. Le chirurgien-major est évidemment de la partie. Malheureusement, pendant cette intéressante sortie, "La Vigilante" est à nouveau secouée par une terrible tempête, qui cause la perte d'un canot, monté par 2 hommes - dont l'un ne put être sauvé -, et d'une chaloupe, occupée par 16 marins, qui ne durent la vie qu'à l'extraordinaire thérapeutique de réanimation, employée par les Esquimaux : "Ces sauvages , nous dit toujours Larrey, après les avoir déshabillés, les couchèrent sur des peaux de bêtes, leur frottèrent toute l'habitude du corps avec une liqueur huileuse aromatique, chaude, les enveloppèrent dans des peaux d'animaux récemment tués, et leur firent avaler un breuvage confortant ; ils firent sècher leurs habits et les parfumèrent".
"Telle fut, ajoute-t-il, la conduite de ces insulaires que les voyageurs font passer pour anthropophages".

Après ces longues semaines d'une campagne enrichissante - à tous points de vue -, la frégate remet le cap sur la France, le 27 Septembre 1.788. Autant l'aller fut sans histoires, autant le retour s'effectue dans des conditions pénibles pour l'équipage, dont le navire est continuellement soumis à des vents contraires. Par ailleurs les vivres commencent à s'épuiser, car il faut bien nourrir les rescapés de Belle-Isle..." Depuis plusieurs jours , note Larrey, nous étions réduits à 4 onces de biscuit chacun, et à une bouteille de mauvaise eau qu'il fallait passer dans un linge pour en écarter les vers".
Chacun croit sa dernière heure venue, lorsqu'à l'horizon paraît enfin une voile. C'est un vaisseau danois qui vient à la rencontre de nos affamés. Hélas ! intimidé par la frégate de guerre, et malgré l'envoi par "La Vigilante" du signal de détresse, ce capon vire de bord et s'enfuit à vive allure, inutilement salué par une bordée de coups de canons.

Larrey, qui soutient le moral de tous, ne découvre pas moins avec joie les contours de l'île d'Ouessant et, malgré le dicton : "qui voit

Ouessant, voit son sang", le navire du Roi atteint finalement Brest, où il jette l'ancre le 31 Octobre 1.788, presque 6 mois jour pour jour après le départ.

En dehors du maître d'équipage qui disparut avec le canot, au large de Saint-Pierre et Miquelon, Dominique Larrey n'avait pas perdu un homme, durant toute cette campagne. Il doit ce résultat, tout-à-fait exceptionnel pour l'époque, à ses soins diligents et éclairés ; à ses règles strictes d'hygiène, à bord comme à terre. Il est venu à bout des épidémies et des maladies qu'il eut à traiter. Il a pratiqué avec sang-froid les interventions qui s'imposaient ; et tous ses malades ont guéri.
Qu'aurait pu désirer de plus, cet apprenti-marin de 22 ans ? Sans doute retourner à Paris, compléter, sous la direction des professeurs Louis et Desault des connaissances déjà prometteuses.

C'est en effet ce qui le pousse, dès son arrivée à Brest, à demander son licenciement du corps de la Marine Royale, et à partir aussitôt pour la capitale, accompagné des "témoignages les plus honorables, de satisfaction et de regret".

C H A P I T R E III

LA TOURMENTE REVOLUTIONNAIRE

Dans sa "Vie du baron Larrey", M. Drouin écrit : "Le 5 Novembre 1.78[illegible], le revoit à Paris, où il loge dans la rue du Foin, qui occupait vraisemblablement, l'emplacement de l'actuelle rue du Pont-Neuf".

Sitôt installé, le jeune homme se remet à l'étude. A nouveau élève de Louis, professeur au Collège de Chirurgie, et de Desault, chef de service à l'Hôtel-Dieu - dont il se fait remarquer par ses qualités réelles, son assiduité et son enthousiasme dans l'étude de la chirurgie -, il devient également le disciple du vieux Sabatier, l'une des gloires médicales de l'époque. Si Desault est bouillant et passionné, à l'affût des nouvelles découvertes, comme son élève, Sabatier de son côté, représente l'école traditionnelle. Comme elle, il est sage, pondéré, et... conservateur. Chacun de ces hommes remarquables, saura, selon sa personnalité, léguer au jeune étudiant, les solides notions de base et l'idéal professionnel à toute épreuve, dont il aura bien besoin plus tard.

Cependant, n'ayant pas tiré grand profit de sa campagne précédente, Larrey se voit soudain dans une situation financière difficile. L'une de ses notes en fait foi : "Dans les premières années de mon séjour à Paris, je dus mon existence, et la possibilité de continuer à m'instruire, à des leçons particulières d'anatomie ou d'ostéologie que je faisais à mes condisciples". La tradition des "conférences" d'externat, internat ou autres, n'est donc pas nouvelle, comme on le voit.

Mais, très vite, un groupe de jeunes médecins ardents et travailleurs se lie d'amitié. Avec Corvisart et Bichat, Larrey fonde une sorte de "club" médical.

"Bichat, nous dit-il, était mon ami et mon collègue, comme fondateur de la "Société médicale d'Emulation" nous commençames ensemble les premières expériences qui ont servi de base à son ouvrage immortel. "De la Vie et de la Mort"...

Au printemps de 1.789, une place de sous-aide major à l'Hôtel-Royal des Invalides, est mise en concours. Malgré l'excellence de l'épreuve de Larrey, - qui se classe premier sur quarante - le poste lui échappe, car il est rétrogradé de fait, au bénéfice d'un autre candidat, protégé par M. de Puységur, membre du ministère Necker. Une telle injustice devait lui peser longtemps sur le coeur. Pourtant, quelques mois plus tard, il prenait sa revanche et obtenait la place qu'il avait méritée alors. On conçoit sans peine que de tels procédés, qui ont malheureusement fleuri à toutes les époques sont parfaitement inadmissibles. De là, à dire que cette affaire, sans avoir été déterminante, fut, tout au moins au début, l'une des causes prédisposantes de son état d'esprit à l'égard de la monarchie, il n'y a qu'un pas... que nous ne franchirons point, connaissant l'extrême honnêteté morale et la parfaite intégrité de Dominique Larrey.

Quoiqu'il en soit, c'est avec enthousiasme qu'il accueille les idées nouvelles. Ennemi des violences et des abus, il réformera son jugement dès 1.792 ; en attendant, son idéal et sa conscience lui dictent la nécessité d'un changement de régime, si la France ne veut pas mourir. En fait, il est loin d'être un farouche révolutionnaire malgré son aversion pour les "tyrans" ; qu'on en juge par la petite anecdote qu'il rapporte lui-même dans une fiche :

"Herborisant dans la forêt de Saint-Cloud, dans les premiers jours du printemps 1.789, au moment où le Roi Louis XVI y chassait, je fus rencontré par Madame Elisabeth, qui s'arrêta près de moi pour me demander la direction que le Roi, son frère, avait prise. En me donnant une poignée de main, elle me remercia gracieusement. J'étais alors bien loin de me douter du sort malheureux qui devait frapper plus tard cette princesse, si bonne et si belle".

Cependant, les premières émeutes éclatent au faubourg Saint-Antoine : les 27 et 28 Avril 1.789, les ouvriers de la "Manufacture Royale de papiers peints et veloutés" de Réveillon, qui réclament un salaire décent (déjà !), sont chargés par deux régiments de cavalerie. Une échauffourée s'en suit, qui donne, de part et d'autre, de nombreux blessés. Ceux-ci affluent dans les hôpitaux. Le service de Desault, à l'Hôtel-Dieu, où se trouve Larrey, est vite rempli : celui-ci reçoit alors du Maître, une "avant-première" et inoubliable leçon de chirurgie militaire. Mais, laissons la parole au principal intéressé :

"1 - On se servait des spiritueux dans les pansements de toutes les plaies d'armes à feu. Desault nous fit voir que leur usage était pernicieux, et qu'il fallait revenir aux émollients conseillés et mis en usage par Ambroise Paré : on employa aussi l'eau végéto-minérale.

"2 - Il nous démontra également par des exemples, que le trop grand débridement de ces plaies a l'inconvénient de produire des hernies musculaires.

"3 - On prétendait que les incisions changeaient la nature des plaies d'armes à feu. Desault nous apprit qu'il ne suffisait pas de rendre une plaie saignante pour la faire passer de l'état compliqué à l'état simple ; que le seul moyen d'y parvenir, est de rafraîchir avec l'instrument tranchant les bords contus, puis de réunir la plaie par la suture ; et que ce procédé n'est praticable que dans les coups de feu à la face, avec déchirure des parois molles de la bouche..."

Il faut reconnaître que le principe de la suture d'une plaie, après sa régularisation, est encore à l'honneur aujourd'hui.

A la suite de cette grave affaire, les évènements politiques se succèdent si rapidement, que Larrey, pour un temps, en oublie la médecine. Quelques notes, retrouvées après sa mort, prouvent son ardeur politique et sa bonne foi républicaine ; "Le ministre Necker, partisan de la Révolution fut exilé le 9 Juillet et partit le 10. Ce renvoi provoqua de grands troubles populaires, et le Dimanche 12, tout le peuple courut aux armes. Je me trouvais au Palais-Royal dans les premiers moments. Je m'associai

avec transport au mouvement de résistance qui éclata, et m'unit à tous les généreux adversaires du despotisme.

"Bientôt, l'alarme fut générale, le peuple se souleva et fut attaqué par le prince de Lambesc aux Tuileries. L'étendard de la liberté fut alors levé, et le tocsin retentit toute la nuit. Le lendemain matin, j'engageai tous mes camarades du Collège de Chirurgie, à marcher en corps avec moi, pour aller chercher des armes à l'Hôtel de Ville. Je pris la tête de ces jeunes gens, qui étaient au nombre de 1.500, et nous fûmes les premiers à marcher contre les tyrans. Malheureusement, nous ne pûmes obtenir des fusils. Chacun alors, s'arma comme il put, et nous continuâmes à faire des marches en corps, pour soulever les habitants jusqu'au 14 au matin ; nous nous rendîmes ce jour-là aux Invalides pour prendre les armes, et de là, nous nous dirigeâmes vers la Bastille. Si nous n'eûmes pas l'honneur de monter à l'assaut, ce fut l'immense multitude devant ses portes, qui nous empêcha, malgré notre ardeur et notre courage. Cependant, nous y organisâmes le premier poste de garde.

"Jusqu'au mois d'Octobre, nous restâmes sous les armes, et nous étions partout où le danger nous appelait. Nous nous rendîmes alors à Versailles, où je passais un mois entier au corps de garde. Toutes ces fatigues étaient pour moi un plaisir".

A nouveau, le sang coule le 17 Juillet 1.791. Ce jour-là, la Garde Nationale, commandée par La Fayette, fusille les manifestants Jacobins au Champ de Mars, après la proclamation de la loi Martiale. Larrey, qui est justement de garde aux Invalides dans le service de Sabatier, reçoit encore une fois de nombreux blessés : "C'est sur plusieurs d'entre eux, écrit-il, qui avaient eu les jambes fracturées par des coups de feu, que je pus apprécier les bons préceptes donnés par mon illustre Maître Sabatier..."

Peu à peu, il se détourne des excès révolutionnaires, et se replie sur son travail. C'est au cours de ces heures troubles, qu'il compose un nouveau mémoire, relatif à la maladie du charbon.

Une curieuse observation datant du printemps 1.789, marque le point de départ de cet ouvrage. Le 13 Mai de cette année-là, un boeuf contaminé par le charbon, est acheté par un boucher ignorant, qui, ayant reconnu le mal

trop tard, abat l'animal pour éviter une perte de viande, sans prévoir les conséquences de son acte. L'un de ses apprentis, qui a aidé à l'abattage et à l'équarissage de la bête, ressent en effet un malaise à la fin de l'opération. Quelques heures plus tard, une pustule noirâtre, très douloureuse, apparaît sur sa joue gauche et s'étend excentriquement. Elle s'accompagne de céphalées, vertiges, et, malgré les soins reçus, - cataplasmes locaux, saignées, boissons rafraîchissantes... - le jeune homme meurt 8 jours après, soit le 21. Peu après, un deuxième apprenti subit le même sort. A son tour, la femme du boucher est atteinte par le mal ; les médecins du quartier, impuissants, ont renoncé à se rendre une fois encore chez le boucher. C'est alors que Larrey est appelé en consultation : "Le danger était imminent, note-t-il dans ses 'Mémoires" ; le charbon avait son siège, comme chez le premier garçon boucher, sur la joue gauche, vers l'angle de la mâchoire, la tumeur était gangrènée dans le centre, avec rougeur et tuméfaction à sa circonférence. Il y avait prostration des forces, difficultés de respirer, hoquet, écoulement de salive au-dehors, nausées, vomissements, décoloration de la peau, froideur des extrémités, petitesse et intermittence du pouls, aberration mentale - tout annonçait enfin, une mort prochaine. Je prescrivis les potions cordiales antiseptiques, les cataplasmes aromatisés, et une limonade minérale pour boisson. Je fis mettre du vinaigre en évaporation dans l'appartement". Avant de prendre aucune décision chirurgicale, il consulte Boyer l'un des chirurgiens de l'hôpital de la Charité. Tous deux tombent d'accord poursuit Larrey, "pour emporter autant que possible les portions gangrénées de la pustule, et appliquer immédiatement sur les parties désorganisées qui avaient échappé au bistouri, des caustiques liquides". Ce qui fut fait sur l'heure. "Dans les premières 24 heures, les accidents se calmèrent, le dégorgement commença à se faire, et les forces de la malade paraissaient déjà reprendre de la vie. J'ajoutai aux remèdes internes, l'usage du quinquina et du bon vin.

La malade sortit de l'état de danger où elle était, et alla toujours de mieux en mieux, jusqu'à sa parfaite guérison, qui eut lieu six semaines après. Le bandage unissant acheva la réunion des lèvres de la plaie, qui se fit sans fistule, et seulement avec un peu de difformité".

Deux autres apprentis sont encore sauvés par Larrey, après avoir été contaminés à leur tour.

Il est de fait que le traitement décrit ci-dessus peut sembler héroïque, mais, en 1.789, on n'avait guère le choix dans les moyens thérapeutiques ; et la solution choisie paraît avoir été la seule possible en cette circonstance ; en tous cas, elle a réussi...

Il convient de dire, à présent, quelle sorte d'homme était Dominique-Jean Larrey au sortir de l'adolescence. M. Triaire nous a laissé de lui un portrait remarquable. Qu'il nous soit permis de le lui emprunter ici ; "Il était de petite taille, mais admirablement proportionné. Sa tête, un peu forte, reposait sur des épaules robustes, et respirait la puissance intellectuelle. Sa physionomie, naturellement très expressive et très mobile, était encadrée d'une abondante chevelure noire, dont les boucles retombaient à profusion sur ses tempes et sur ses épaules. L'oeil très vif et très perçant dans les moments d'animation, mais doux au repos, donnait à la physionomie, une inexprimable expression de force et de bonté. La bouche était sympathique, au sourire fin, un peu énigmatique, mais bienveillant. A ces traits, joignez une fierté juvénile, répandue dans tout son être, une vivacité d'esprit et d'impression toute méridionale, qui firent place bientôt à la gravité, que lui imprimèrent le caractère professionnel et les hautes situations auxquelles il parvint de bonne heure..."

A cette peinture de M. Triaire, parfaitement ressemblante, il convient d'ajouter un détail assez curieux, mais qui a son importance, puisque c'est Larrey lui-même qui nous le donne ; nous venons de voir qu'il possèdait une magnifique chevelure noire : or, chaque fois qu'il se fait couper les cheveux "quoique, écrit-il dans une fiche, avec la précaution de leur laisser plus de 2 pouces de longueurs...", il éprouve toutes sortes de malaises, "... et je ne rentre dans l'équilibre de ma santé, et dans la parfaite intégrité de mes fonctions morales et physiques, que lorsque mes cheveux sont parfaitement revenus à leur longueur ordinaire : "et il conclut malicieusement : "C'est d'après de telles idées, que je n'ai pas peu contribué à faire conserver aux femmes, vers le commencement de ce siècle (le 19è) leur chevelure, qu'une fatale mode faisait entièrement couper..."

C'est au début de 1.792, que notre chirurgien fit la connaissance fit la connaissance d'une jeune fille de famille noble, dont le père s'obstina

alors à lui refuser la main, ou égard au peu de crédit qu'il accordait à la réussite du prétendant, et à l'incertitude de son avenir. Nous verrons bientôt ce qu'il adviendra de l'amour de Dominique-Jean Larrey, associé à la constante fidélité d'une femme telle qu'Elisabeth Le Roulx de Lavillo.

En Avril de la même année, après la déclaration de guerre à l'Autriche, par la France, Larrey, âgé de 26 ans, est envoyé à l'armée du Rhin sur proposition de Sabatier, en qualité d'aide-major ou chirurgien de Première Classe.

D E U X I E M E P A R T I E

- L E P R A T I C I E N -

Au Service

de la République

C H A P I T R E I

L'ARMEE DU RHIN

On sait dans quel état de dénuement et de désorganisation profonde se trouvent les armées de la République, au début des guerres de la Révolution.

Le Service de Santé Militaire n'échappe pas à la règle commune; son état est tout à fait déplorable : les rapports officiels en font foi.

Les ambulances, plus ou moins fictives, manquent de tout : pas de tentes ni de matériel de couchage ; peu ou pas d'aliments pour les blessés; presque pas de médicaments ni d'appareils à pansements.

Les hôpitaux de seconde ligne, ou de la ligne d'évacuation, sont parfaitement insalubres : il y règne d'ailleurs une effrayante mortalité.

A l'armée du Rhin, les chefs du Service de Santé sont Lorentz, Lombard et Percy. C'est à ce dernier, dont Larrey dépend directement, que l'on doit la réorganisation du service défaillant. A lui, revient l'honneur d'avoir créé un corps d'infirmiers et de brancardiers militaires - inexistants sous l'Ancien Régime - et la proposition d'une neutralisation des blessés, hôpitaux et ambulances qui échoue à cause du manque d'humanité de l'Autrichien Kray. Ce général retardait ainsi d'une soixantaine

d'années, la création de la Croix-Rouge Internationale.

A la suite des destitutions ordonnées par la Convention et souvent injustifiées, l'armée du Rhin est commandée successivement par Lukner, Kellerman, Biron, Custine, Beauharnais ...

C'est au siège de Spire, en 1793; sous les ordres de Custine, que Larrey, devenu aide-major principal depuis Octobre 92, conçoit la nécessité d'une ambulance légère et rapide, capable de venir relever les blessés sur le terrain même de l'action.

Auparavant, nous dit en effet M. Juillard :
"Les règlements en vigueur portaient que les ambulances devaient se tenir constamment à une lieue en arrière de la ligne de feu, et ceci jusqu'à la fin de l'engagement. A ce moment seulement, les infirmiers rassemblaient les blessés dans un ou plusieurs endroits favorables, où les médecins et les chirurgiens se rendaient avec toute la célérité possible. Ainsi l'on commençait à panser et à opérer les blessés, de 24 à 36 heures après la bataille; dans ces conditions, la plupart d'entre eux périssaient faute de soins précoces."

Malgré ces déplorables circonstances, Larrey peut écrire dans son " Journal " à propos de l'affaire de Spire : "Sur 40 blessés français, je n'en perdis que 4." Un tel résultat, prouve déjà la supériorité du jeune chirurgien principal sur ses confrères.

Il songe de plus en plus à l'idée qui vient de germer en lui, établissant des projets qu'il n'a de cesse de voir réalisés. Voyons avec lui comme il parvient à ses fins : "Arrivée à Limbourg, l'avant garde, aux ordres du général Houchard, eut à soutenir un combat assez vif contre celle de l'armée du roi de Prusse. L'éloignement de nos ambulances, que je dirigeais en chef, priva une partie des blessés des secours que leur état exigeait.
" Les forces supérieures de l'ennemi, forcèrent Houchard à effectuer pendant la nuit sa retraite, quoiqu'il eut gagné le champ de bataille; de

son côté, le général en chef informé de la marche soudaine d'une forte colonne qui s'avançait sur sa gauche, devança ce mouvement pour prendre une position avantageuse entre Hoechst et Francfort, et nous fûmes dans l'impossibilité d'aller chercher nos blessés, qui tombèrent au pouvoir des ennemis. Ce fâcheux contre-temps me détermina à propos, au général en chef et au commissaire général Villemanzy, plein de zèle et de sollicitude pour cette classe d'infortunés, l'établissement d'une ambulance capable de suivre tous les mouvements de l'avant-garde, à l'instar de l'artillerie volante. Ma proposition fut acceptée, et je fus autorisé à organiser cette ambulance volante. J'avais d'abord imaginé de faire porter les blessés sur des chevaux garnis de bâts et de paniers convenables, mais l'expérience me fit bientôt reconnaître l'insuffisance et l'inutilité de ce moyen. Je conçus alors un système de voiture suspendue qui put réunir à la solidité, la célérité et la légèreté... Cette institution fit une grande sensation chez les soldats; ils étaient déjà persuadés d'être secourus au même instant qu'ils seraient blessés, et d'être enlevés immédiatement du champ de bataille".

Au début, les ambulances volantes sont peu nombreuses et isolées; elles ne sont servies que par un petit groupe d'officiers de santé. Sous l'impulsion de Larrey, la nouvelle organisation, quoiqu'incomplétement mise sur pied, est théoriquement au point. C'est le système que nous rencontrerons par la suite dans toutes les armées républicaines puis impériales. Il existe une ambulance pour 3 divisions - "Légion de l'ambulance volante" - Cette ambulance, est commandée par le chirurgien-chef de l'armée. Chaque division d'ambulances comprend : un chirurgien-major, commandant; 2 aides-majors et 12 sous-aides. Le total du personnel administratif et militaire : économes, agents d'administrations, infirmiers à pied et à cheval...s'élève à 340 hommes. De plus, la division comporte : 12 voitures légères à 2 chevaux, pouvant transporter 2 blessés couchés; et 4 voitures pesantes à 4 chevaux, transportant 4 blessés couchés.
" Les voitures légères, note Larrey, étaient de deux sortes, à 2 et à 4 roues. Les premières, au nombre de 8, convenaient pour les pays plats; les autres, à 4 roues, étaient destinées pour porter les blessés dans les montagnes. La caisse des premières présentait la forme d'un arbre allongé,

bombé à sa partie supérieure; elle était percée sur les côtés par 2 petites fenêtres; 2 portes battantes s'ouvraient en avant et en arrière; le plancher de la caisse était formé d'un cadre mobile, garni d'un matelas de crin, avec son traversin, et recouvert en cuir. Ce cadre glissait facilement sur les 2 supports ou jumelles de la caisse, au moyen de 4 petites roulettes, et il était armé de 4 poignées de fer enchâssées dans le bas; les poignées étaient destinées à recevoir les courroies ou les ceintures des soldats pour porter les blessés sur le cadre, comme sur un brancard : on pouvait panser les blessés sur ce cadre, quand la saison ne permettait pas de les panser sur le terrain...

"Les petites voitures étaient attelées de deux chevaux, dont l'un en porteur; elles avaient intérieurement 11 décimètres, 12 millimètres (32 pouces) de large. Deux blessés y étaient couchés commodément et dans toute leur longueur; des poches étaient distribuées dans l'intérieur pour recevoir des bouteilles ou autres objets nécessaires aux malades ...

" Le second système de voitures légères suspendues, consistait en un chariot à 4 roues, dont la caisse, plus longue et un peu plus large que celle des voitures à 2 roues, avait une forme analogue; elle était également suspendue sur 4 ressorts... Le côté gauche de la caisse s'ouvrait à volonté, dans presque toute sa longueur, au moyen de 2 portes à coulisses, et de la manière qu'on peut placer les blessés sur la voiture dans leur attitude horizontale...

" Les grandes voitures avaient dans l'intérieur, comme les petites, des poches, et sur le derrière une fourragère : le train de devant tournait sur son axe, pour faciliter le mouvement de rotation; elles étaient attelées de 4 chevaux et avaient 2 conducteurs... On portait dans ces chariots 4 blessés couchés dans leur longueur; leurs jambes se croisaient un peu (!)

Ces ambulances ont une fonction principale : enlever les blessés du champ de bataille après qu'ils ont reçu les premiers secours, pour les transporter aux hôpitaux de l'arrière; une fonction accessoire, mais iattendue : enlever les morts pour les faire ensevelir.

En fin Larrey conclut : " Ce système d'ambulances à l'avantage de suivre les mouvements les plus rapides des avant-gardes, et de pouvoir se di-

viser en un grand nombre de fractions; chaque officier de santé étant monté, et pouvant avoir une voiture suspendue, un infirmier à cheval, et tous les objets nécessaires à donner les premiers secours aux blessés sur le champ de bataille".

Les officiers de santé portent avec eux, une petite giberne contenant des instruments portatifs chirurgicaux, quelques médicaments, et des objets de première nécessité pour les blessés. A la place des fontes, Larrey fait mettre des sacoches pouvant renfermer des appareils à pansements, évidemment plus utiles à ses chirurgiens que des pistolets.

Percy, de son côté, crée un corps de Wurtz ou Wartz, sortes de lourdes voitures à 8 chevaux, convoyées par 8 chirurgiens, montés à cheval sur les ridelles. En fait, cette invention ne peut soutenir la comparaison avec celle de Larrey; appliquée à la seule armée du Rhin, elle termine sa carrière en même temps que celle-ci.

C'est au combat des montagnes d'Oberüchel, que Dominique Larrey éprouve, pour la première fois et avec succès, l'efficacité de son innovation : " Ce combat, dont je fus témoin de si près, avait fait d'abord sur moi une vive impression; mais la jouissance intérieure que me causa l'idée du service éminent que venait de rendre aux blessés ma nouvelle institution, parvint bientôt à éloigner les sentiments qui m'affectaient, et depuis ce moment, j'ai toujours vu avec calme, les combats et batailles auxquels j'ai assisté".

Le 22 Juin 1793, Beauharnais défait les prussiens près de Mayence. Mais il ignore que la place vient de capituler, après le siège mémorable soutenu par d'Oyré l'armée arrive trop tard. Quoiqu'il en soit, le même jour, Larrey se couvre de gloire, en allant chercher jusque sous le feu d'une batterie ennemie, quatre volontaires grièvement blessés que les Prussiens sont en train de dépouiller; et cela, avec une escorte de cinq dragons seulement. On trouve la fin de l'aventure dans son "Journal" : " Je chargeais ces cannibales avec mes dragons, les dispersais et enlevais les blessés à demi-morts, dans mon ambulance volante, malgré la volée de

coups de canons que nous envoya la batterie. Je n'eus qu'un dragon démonté. Je les conduisis dans un ravin qui était à l'abri du feu, et les opérai immédiatement avec le plus grand succès et ils guérirent tous les quatre".

La brillante conduite de Dominique Larrey en cette circonstance, amène le général en chef à le citer avec deux autres militaires, dans un rapport élogieux qu'il adresse à la Convention Nationale :
" Parmi ceux des braves, dont l'intelligence et l'activité ont servi brillamment la République pendant cette journée, je ne dois pas laisser ignorer l'adjudant-général Bailly, Abbatucci de l'artillerie légère, et le chirurgien-major Larrey, avec ses camarades de l'ambulance volante, dont les infatigables soins dans le pansement des blessés, ont diminué ce qu'un pareil jour à d'affligeant pour l'humanité, en contribuant à conserver les braves défenseurs de la patrie."
"Général de Beauharnais"
(Rapport à la Convention du 25 Juillet 1793)

A Cassel, la même année, il recueille un jeune dragon légérement blessé. Voulant le faire déshabiller à fin de l'examiner, il est frappé par le maintien embarrassé du soldat, qui lui confesse, en pleurant, être une femme. " L'imposture était grave , nous dit M. Drouin, Larrey, le plus sérieusement du monde, proposa la réforme de la femme-dragon et l'obtint." De tels faits ne sont pas rares dans les armées de la République ; et même sous Napoléon, on a pu relever de nombreux exemples de ce genre.

Le 20 Août, le général de brigade Desaix de Veygoux qui commande l'avant-garde de l'armée, a les deux joues perforées par une balle et refuse de se laisser panser par Larrey, accouru à travers la mêlée, pour lui porter secours. " Méconnaissable , écrit M. Triaire, deux filets de sang coulant sur sa figure noircie par la poudre, les vêtements en désordre, il rallie ses bataillons et ne se remet que le soir entre les mains de Larrey. Lorsqu'il apparaît le lendemain sur le front de ses troupes, le visage entouré d'un bandeau, il est salué de leurs acclamations."
De ce jour, date entre le courageux médecin et l'intrépide soldat, une amitié que la mort même du second ne pourra entamer. Larrey, s'il fut

apprécié par beaucoup, eut seulement trois ou quatre amis véritables. Desaix a été l'un deux.

A son tour, Beauharnais est destitué au profit de Landremont. Ce dernier n'est pas plus heureux que ses prédécesseurs, et finalement, le commandement échoit à un capitaine parfaitement incapable, et promus d'office général par les Conventionnels. A Wissembourg, en pleine bataille, ce "général" Carlenc est tranquillement dans son lit, pendant qu'on le cherche partout sur le terrain, pour lui demander des ordres. Au même moment, Larrey est surpris en pleine nuit, aves son ambulance, par les Autrichiens de Wurmser, au village voisin de Steinfeldt. " Un pressentiment secret, raconte-t-il, me fait quitter mon poste, et me pousse à Wissembourg. Je suppose qu'il peut être chez lui ; j'arrive à bride abattue, et monte dans sa chambre. On juge de ma stupéfaction de trouver le général en chef de l'armée du Rhin, sortant à peine de son lit, muet à mes questions, et feignant d'ignorer ce qui s'était passé..." L'armée, dans le plus grand désordre, est contrainte à la retraite, sur Hagueneau, puis Strasbourg, où elle arrive le 21 Octobre, " harassée de fatigue, exténuée par les privations et surtout exaspérée et folle de rage contre ceux qu'elle considérait comme les auteurs de sa défaite." Il n'est pas besoin d'insister sur ces Conventionnels en mission, dont l'action nocive aboutit à la destitution de Landremont, et au choix inepte de Carlenc. Après la retraite, certains de ces individus sont pris à partie par les troupes, et ne doivent leur salut qu'à la fuite. En ce qui me concerne, conclut Larrey, " je fus malade de chagrin pendant plusieurs jours ;... je ne pouvais me consoler d'une défaite aussi complète, et qui n'était due qu'à la trahison."

C'est au cours de cette mémorable campagne, que Larrey met également au point un nouveau système d'aiguilles à suture ; les anciennes étaient incommodes, en acier souvent défectueux, et à peu près toutes de même forme. Il en imagine de nouvelles, à l'extrémité lancéolée, aux corps de formes variées : droites, courbes, semi-courbes, les appropriant ainsi à l'usage de chaque tissu et chaque organe. Sa nouvelle invention fait l'objet d'un mémoire, qu'il communique à l'Académie Royale de Chirurgie, et dans

lequel il ajoute deux nouvelles descriptions : celle de " l'aiguille pour l'anévrysme " ne différant de l'aiguille à suture que par la pointe qui est mousse, arrondie et plus mince " de manière qu'elle peut aisément passer à travers le tissu cellulaire ; mais elle ne peut piquer les cordons nerveux, ni couper les branches collatérales de l'artère que l'on doit lier. L'ouverture destinée à recevoir le petit ruban de fil est disposé de la même manière que celle de l'aiguille à suture " ; et celle de "l'aiguille à ligature ", qui est " un peu flexible pour suivre sans obstacles les contours qu'elle a parfois à parcourir."

Ainsi, cet homme extraordinaire étudie et expérimente sans relâche, malgré la servitude imposée par ses fonctions officielles. Au moment du siège de Mayence, on le voit rechercher les premiers effets du galvanisme, sur la jambe qu'il vient d'amputer à un soldat passé sous une roue de prolonge d'artillerie...

Décembre 1793 le retrouve donc à Strasbourg, occupé à réorganiser ses ambulances complètement désemparées depuis Wissembourg : quatre chirurgiens sur six sont atteints par le typhus ; les chevaux sont hors d'état de servir : le matériel est inutilisable. Dominique Larrey est, pour la première fois, à bout de forces.

Puis, c'est la reconquête du Palatinat, avec Hoche et Desaix. Au début de 1794, une épidémie de " fièvre adynamique " sévit parmi les troupes. Lorentz, médecin-chef ; Percy et Lombard, chirurgiens consultants, et Larrey, en viennent à bout, grâce à des mesures d'hygiène appropriées.

Enfin, en Avril 1794, les généraux et représentants du peuple aux armées l'envoient à Paris, pour, nous dit-il, " organiser complétement l'ambulance volante, et en faire établir de semblables dans les autres Armées, en considération de son activité et des services importants qu'elle avait rendus..."
Après des mois de luttes et de souffrances, c'est la consécration : à l'Armée du Rhin, Dominique-Jean Larrey a bien mérité de la patrie!

C H A P I T R E I I

L'INTERMEDE

De retour à Paris, notre chirurgien aide-major présente donc au Président du Conseil de Santé de la Convention, le rapport qui doit permettre d'étendre à toutes les armées françaises, le bénéfice de son invention :

" L'ambulance volante que j'imaginais au commencement de la campagne de Mayenne, est suffisamment connue de toute l'armée du Rhin, pour qu'on doute du service important qu'elle a rendu aux défenseurs de la patrie.

" Attachée à l'avant-garde, elle a suivi tous ses mouvements, essuyé les mêmes fatigues et encouru les mêmes dangers. Le petit nombre d'officiers de santé qui la composent, n'ont pas craint d'être atteints des balles et des boulets, pour panser tous les blessés sur le champ de bataille, dans tous les combats que l'avant-garde a essuyés... mais elle n'a pas tous les moyens nécessaires pour donner les premiers secours à tous les blessés de l'armée.

"... En conséquence, pour que nos frères d'armes soient secourus comme l'humanité l'exige, il faut qu'on augmente l'ambulance volante de 6 officiers de santé au moins, et d'un nombre relatif d'infirmiers. Je pourrais alors, selon les circonstances ... envoyer des divisions plus ou moins fortes dans les différents points de l'armée où se passerait le combat, et je promet alors, que tous les blessés recevraient à propos, tous les secours nécessaires..."

Suivent plusieurs attestations des services éminents rendus par les ambulances de Larrey, établies par les officiers supérieurs de l'armée du Rhin : Desaix, commandant l'avant-garde ; Rivaud, commandant la brigade des dragons ; Noue, adjudant-général ; Combes commandant les chasseurs à pied, etc; etc ...

L'unanimité des témoignages recueillis, et la sympathie générale, lui font obtenir satisfaction.
Sur proposition de l'Assemblée, il est donc nommé chirurgien-chef de l'armée de Corse - concentrée à Toulon, en prévision d'un débarquement dans l'île - afin d'y organiser le service d'ambulances.

Entre temps, il revoit la jeune fille dont il avait en vain demandé la main en 1792. Voici, racontée par Larrey dans son "Journal", le dénouement de cette touchante idylle : " J'obtins cependant un délai du ministre pour épouser une citoyenne qui était depuis plusieurs années l'objet de mon attachement. Son nom était Le Roulx de Laville, peintre d'histoire. Elle est âgée de 23 ans. Elle est fille d'un homme de la plus haute moralité, quoiqu'il ait occupé jadis des places ministérielles, où la fortune chasse la vertu. Cette jeune républicaine attendit avec une constance rare, mon retour de l'armée du Rhin. En vain, on lui présenta plusieurs riches partis, elle les refusa, ne s'occupant que de l'ami de son coeur. Les titres qu'elle a sacrifiés, ses rares talents, sa beauté, sa douceur, ses vertus républicaines à toute épreuve, lui ont donné sur moi, toutes sortes de droits, et lui méritent ma reconnaissance éternelle. Notre mariage se fit le 14 Ventôse (an II) à 8 heures du soir sous les auspices de l'Etre suprême, et devant le feu sacré de la liberté. Ce moment fut un des plus beaux de ma vie."

Ce fut assurément, un très beau jour aussi pour la jeune femme ; car il est peu de couples aussi faits pour s'entendre, que celui de nos deux amoureux. Toute leur vie, ils resteront fidèles l'un à l'autre inébranlablement ! Nous verrons même, que trois jours seulement séparent leur mort respective. En fait, les premières années de mariage sont bien pénibles pour la jeune Madame Larrey, qui ne verra son mari que quelques mois,

jusqu'en 1809, et pas du tout de 1812 à 1814. Lui, est trop accaparé par son état militaire, pour en souffrir beaucoup. Elle, plus sensible, gardera avec son époux, de fréquents contacts, au moyen d'une correspondance volumineuse. Celle-ci constitue, dans le sens Elisabeth-Dominique, un reflet intéressant de la vie à Paris pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire ; et, dans le sens inverse, un véritable reportage des événements de politique extérieure, auxquels Larrey se trouve mêlé.

Dès la célébration de ce mariage "républicain", le chirurgien en chef de l'armée de Corse rejoint son poste par petites étapes, et, faisant quelques détours, prend le temps d'admirer Toulouse où il confie sa jeune femme à Alexis Larrey, Béziers, Montpellier dont il visite la Faculté de médecine, Nîmes, Aix et Marseille.

Enfin, il arrive à Toulon pour se voir inculpé de trahison, par le Comité de Salut Public. Le motif invoqué, repose sur le fait exact, que, à l'armée du Rhin, Larrey a recueilli et soigné certain prince autrichien, dont il a, une fois guéri, favorisé le retour dans son pays. Il explique dans une fiche, que c'est à l'intervention de Barrière, son compatriote, qu'il doit d'échapper " à la cruauté de Robespierre " qui voulait le livrer au Tribunal Révolutionnaire. Voilà comment les tyrans de 1794 - avant Thermidor -, non contents d'avoir trahi la France, en destituant, sans motifs valables ni discrimination, les meilleurs généraux de ses armées, se permettaient d'accuser l'un des servitours les plus loyaux de la République. Voilà comment on parlait de trahison, quand il ne s'agissait que d'humanité !

C'est à Toulon, que, pour la première fois, Larrey rencontre un homme, qui, pendant plus de vingt ans, va décider de son destin. Cet homme : c'est Bonaparte. Mais il y attache alors, fort peu d'importance. En fait, le blocus infligé aux côtes provençales par les Anglais, oblige à renoncer à l'expédition de Corse. Dominique Larrey devient chirurgien-chef de l'armée des Alpes-Maritimes, et s'installe au Quartier Général de Nice.

A cette époque, un stupide décret de la Convention vient d'être voté:

il oblige tous les médecins et chirurgiens des armées de la République, quelque soit leur grade, à se soumettre à un examen en vue d'établir le niveau de leurs connaissances et l'état de leurs capacités. Percy est indigné, et refuse à se laisser, ainsi brimer. A Nice, Larrey prouve son humilité en obéissant aussitôt. L'on peut voir alors, le spectacle inhabituel du chirurgien-en-chef de l'armée, qui vient passer ses examens, comme un simple étudiant, suivi par tous les officiers de santé qu'il dirige.

Profitant de l'état de repos où l'armée des Alpes-Maritimes est laissée, il enseigne l'anatomie et la médecine opératoire aux jeunes chirurgiens et médecins militaires : habitude qu'il conservera dans toutes les villes de garnisons où il passera, allant même jusqu'à créer de véritables Ecoles de Chirurgie...

Entre autres cours, on relève une intéressante étude " sur les noyés", consignée dans ses "Mémoires et Campagnes". Voici d'abord le traitement pratiqué chez un noyé récent : " Pendant que l'on fait sans relâche des frictions générales avec des flanelles chaudes, je pousse à diverses reprises, au moyen d'un soufflet, de l'air dans une narine, tenant l'autre fermée, et ensuite, je comprime alternativement la poitrine et le bas-ventre : tantôt je cherche à irriter le dedans des narines et le gosier avec les barbues d'une plume imprégnées d'ammoniaque.

" J'administre des lavements de décoction chaude de tabac et j'ai le soin de présenter successivement au feu, toutes les régions du corps, afin de les échauffer également, et de prévenir les brûlures... quelle joie transporte le chirurgien qui voit apparaître un mouvement sur les lèvres et les paupières d'un noyé, qui sent battre le coeur, entend la respiration d'un homme dont on pleure le sort funeste !" Malheureusement, il est de nombreux exemples où les noyés ne peuvent être rappelés à la vie. Dans ces cas-là, Dominique Larrey pratique toujours l'autopsie. Il constate alors, que les voies aériennes sont gorgées d'eau ; " puisque constamment, les poumons sont plus posants et moins crépitants que dans l'état naturel, et pleins, ainsi que les bronches, d'une eau rougeâtre écumeuse : ajoutez que l'épiglotte est soulevée et appliquée contre l'os hyoïde."

La remarquable leçon d'anatomo-pathologie se poursuit :

'" J'ai toujours trouvé peu d'eau dans l'estomac, dont les vaisseaux étaient souvent injectés ; les intestins sont ordinairement pleins de gaz; les substances du cerveau ramollies, affaissées, et les artères comme les sinus, pleins de sang noir carbonisé ; ce qui prouve qu'outre l'effet mécanique qui se passe dans le système bronchique, et successivement au coeur, il y a un effet chimique délétère qui tue la vie animale. Il paraît que la carbonisation du sang artériel, ou plutôt le passage du sang noir dans le système des vaisseaux à sang rouge, détermine l'asphyxie, en agissant d'abord sur les organes de la circulation, dont les fonctions sont affaiblies, et presque immédiatement sur la substance nerveuse du cerveau, d'où viennent la suspension des facultés de la vie de relation et l'altération successive de la vie intérieure. L'organe de l'ouïe, participant des deux vies, est le dernier à s'éteindre..."

Dans un domaine différent, il constate, chez certains soldats, qui se sont désaltérés avec de la neige fondue, l'apparition de diarrhées, mais surtout d'aphtes buccaux très douloureux. Les gencives, la muqueuse jugale et le palais en sont couverts : " Ces aphtes ont un aspect chancreux, ils sont blanchâtres ; les bords en sont rouges et frangés. Les portions de la membrane qui échappent à ces ulcérations étaient décolorées et fort sensibles ; les lèvres étaient tuméfiées, et les parties environnantes de la bouche plus ou moins engorgées." Après avoir constaté que le traitement anti-scorbutique habituel et les dérivés mercuriels, ne font qu'aggraver les choses, il prescrit du repos, de bons aliments, des boissons acidulées ". Les malades guérissent assez promptement. Quant à la diarrhée, " qui reconnaissait la même cause, elle résistait rarement à l'usage de l'opium gommeux, pris le soir dans du vin sucré chaud, et à quelques grains d'ipécacuana, qu'on employait quelquefois dans le commencement de la maladie."

Le séjour de Larrey à Nice, est court.
De nouveau, le voici nommé chirurgien-chef d'une troisième armée : celle des Pyrénées-Orientales. Pour rejoindre son poste, il passe par Toulouse afin d'y revoir Elizabeth, ne serait-ce que quelques heures ; et, le 25 Brumaire an III (15 Novembre 1794), il rejoint l'armée en Catalogne.

Il a la joie d'y retrouver sous ses ordres, son frère, chirurgien de 1ère classe, qu'il n'avait pas revu depuis 1787.
Mais là, nous ne sommes plus à Toulon ou à Nice : on se bat ; et, deux jours seulement après son arrivée, c'est le sanglant combat de Figuières, où le général-en-chef Dugommier, trouve la mort après avoir reçu un obus en pleine poitrine.

Les Espagnols, sur le point d'être défaits, réussissent à "décrocher", non sans avoir préalablement disposé des obus piégés dans deux de leurs principales redoutes. Ceux-ci explosent au moment où nos troupes s'en emparent. Le nombre des morts est élevé ; celui des blessés encore plus : Larrey dénombre 76 survivants, affreusement mutilés et brûlés ; " Quelques-uns , écrit-il dans ses "Mémoires de Chirurgie militaire", chez qui la commotion avait été violente, ou chez qui la brûlure s'étendait jusqu'aux viscères du bas-ventre, moururent peu d'heures après leur entrée à l'ambulance." Avec dévouement et sollicitude, il s'attache à amputer sur le champ, ceux dont les membres sont les plus grièvement atteints ; puis, rompant avec des traditions anciennes, qu'il considère comme routinières et néfastes, il inaugure un traitement nouveau des brûlures. Il les panse en effet, "avec du linge fin et usé, enduit de pommade safranée, qui a la propriété de calmer un peu la douleur, et de prévenir l'irritation, en garantissant les houppes nerveuses du contact de l'air et de la pression immédiate des linges et des vêtements." Puis, il emploie le styrax en onguent, pour faciliter la chute des escarres et arrêter les progrès de la putréfaction." enfin, après la chute de ces escarres, il revient à la pommade safranée à laquelle il substitue petit à petit, " la charpie sèche avec des bandelettes festonnées enduites de cérat." Ce traitement marque évidemment un progrès important sur l'ancienne thérapeutique, basée sur : l'eau fraîche ammoniacée, l'oxycrat, l'eau végéto-minérale, et la dissolution d'opium dans l'eau glacée. Mais il ne dit pas quel pourcentage de réussite il obtient avec ses nouvelles médications...

Parmi le butin récolté après cette victoire, si chèrement payée, se trouve un très important et très excellent matériel sanitaire :

" Je n'ai jamais vu d'aussi beaux magasins d'ambulances , nous dit Larrey à ce propos, la toile à pansement était comme de la baptiste, et la charpie était aussi fine que le byssus, sorte de soie produite par la pinne marine, et recherchée autrefois pour la confection des manteaux des empereurs romains. Cette charpie avait été préparée et disposée en petits paquets, liés avec des faveurs de différentes couleurs, par la Reine d'Espagne et les Dames de la Cour."

Au cours du siège de Roses, pendant le terrible hiver de 1794-1795, le froid excessif cause de nombreux cas de gelures des membres, dont certains doivent être amputés. C'est là, que le célèbre Antoine Dubois - futur accoucheur de l'impératrice Marie-Louise -, rend visite aux ambulances de Larrey, en qualité d'inspecteur du service de santé des armées.

Après le second traité de Bâle du 22 Juillet 95, qui voit la défaite espagnole, Dominique Larrey rentre à Paris avec sa femme, épuisé par la dure campagne qu'il vient de faire. Il y reste peu, étant presque aussitôt renvoyé à Toulon, pour y professer l'anatomie et la physiologie, à l'hôpital maritime. Ses cours sont suivis fréquemment d'expériences sur animaux vivants, et de dissections sur le cadavre. En même temps, il exerce dans le civil. C'est ainsi qu'un jour, raconte-t-il, " l'opération de la taille fut faite sur une femme de 54 ans, avec un tel avantage, que la malade était guérie le 7è jour, et sans incontinence d'urine, circonstance assez rare. J'attribue ce succès au procédé opératoire. J'avais évité la section de la cloison qui sépare l'urètre du vagin, en incisant ce canal sur les côtés, selon la méthode de Louis, avec la différence que je me servis du bistouri et de la sonde cannelée, instruments faciles à conduire, et plus simples. Si la pierre se trouve trop grosse, comme je l'ai vu une fois depuis, je coupe même le canal à sa partie supérieure, vers la symphyse du pubis..."

Comme toujours, il emploie ses loisirs à composer un nouveau "Mémoire" dans lequel il fait le parallélisme entre la pustule charbonneuse et l'anthrax, tous deux ayant une cause commune, car, dit-il, " l'anthrax est un charbon local." Après avoir fidélement décrit les lésions de ces 2 maladies, il ajoute : " On peut considérer cette maladie comme idiopathique

dans le principe, et produite par une cause extérieure : mais ici, comme dans l'inoculation extérieure de tous les virus, l'infection générale se développe très rapidement, et la rapidité de la marche de ses effets, est relative à la quantité et à la qualité du virus absorbé." Cette maladie serait plus fréquente dans le midi de la France, et proviendrait des "gaz délétères" des marais ou des animaux charbonneux en décomposition.
Les médications préconisées, sont, au début : les vomitifs (!) ; puis, " les boissons délayantes, et aiguisées avec des acides minéraux (!!) ; si l'éruption tarde à venir, on en facilite le développement par " l'application de quelques ventouses sèches ou scarifiées. La saignée dans cette période, serait dangereuse comme elle l'est dans la peste " ; enfin, à la période de maturité, on seconde la nature, " en incisant les escarres gangréneuses, et en extirpant même toutes celles qui sont à la portée de l'instrument, sans léser les parties vivantes ; ensuite, on applique immédiatement de l'acide sulfurique concentré dans les incisions, afin ... de faciliter l'inflammation critique, ainsi que l'expulsion des portions gangréneuses qui restent (!!!)". On se demande comment les patients arrivaient à supporter d'aussi douloureuses interventions sans l'aide d'aucune anesthésie ! Il nous semble que l'application d'acide sulfurique concentré à même les plaies opératoires dépasse largement la notion de thérapeutique héroïque... Jusqu'au début de notre siècle, la chirurgie était particuliérement cruelle pour les malades, qu'on ne pouvait pratiquement pas soulager pendant l'opération.
Dominique Larrey, pour sa part, a toujours déploré cet état de fait, et a essayé, dans la mesure du possible, de compenser le manque d'anesthésie par une plus grande habileté et une plus grande rapidité dans le geste chirurgical.

En 1796 ; le monastère des Bénédictines du Val-de-Grâce, à Paris, fondé par Anne d'Autriche, et transformé en hôpital-général militaire au début de la Révolution, devient en même temps, par décret : Ecole d'application du Service de Santé. A peine créée, Larrey y est nommé en qualité de professeur "d'anatomie et d'opérations", en même temps que Desgenettes, qui enseignera la physiologie. Nous aurons l'occasion de reparler de ce médecin dont les chemins de la vie se sont croisés maintes fois avec ceux

de Dominique Larrey.

A Toulon, celui-ci est unanimement regretté :
" Tous mes disciples chirurgiens de terre et de la marine de Toulon, qui m'étaient attachés, sollicitèrent en vain, auprès des autorités supérieures, l'ordre de me faire rester dans ce port, avec la qualité d'officier de santé en chef. Je partis pour me rendre à ma nouvelle destination, emportant les témoignages sincères de leur reconnaissance."

Il n'a pas enseigné depuis six mois au Val-de-Grâce, que son destin, une fois de plus, l'appelle ailleurs. Sur la demande du général Bonaparte, qui n'a pas oublié le chirurgien-en-chef de l'armée de Corse, le Directoire l'envoie en Italie, pour y organiser le service des ambulances volantes. Larrey, qui s'est fait une raison, en ce qui concerne la vie de famille, quitte Paris le 12 Floréal an V (1er Mai 1797).

C H A P I T R E I I I

L'ARMEE D'ITALIE

En arrivant à Lyon, notre voyageur décide de traverser la Maurienne à pied, afin d'en "observer avec attention, le site et les habitants". A la vérité, cette région affreusement lugubre, lui déplaît aussitôt. Voyons l'intéressante observation qu'il en rapporte : " Les chants harmonieux du rossignol, les tendres accents de l'amoureuse fauvette, sont absolument inconnus dans ces contrées sombres et désagréables.

" Je n'ai pas rencontré en Europe, de peuple dans une situation plus pénible que la plupart des habitants de la Maurienne ; je n'en ai point vu de plus disgracié de la nature, sous le rapport des qualités physiques. Presque tous sont affectés de goîtres plus ou moins volumineux, qui déforment la face et en rendent les traits hideux. A cette affreuse difformité se joint, chez plusieurs d'entre eux, celle du crâne dont la petitesse et l'extrême épaisseur, sont surtout à remarquer. On a donné à ces infortunés le nom de crétins. Ils sont dépourvus d'intelligence, et présentent tous les caractères de l'idiotisme. Ces infirmités paraissent parvenir de l'usage presque habituel qu'ils font de l'eau de neige, des privations auxquelles ils sont assujettis, d'un mauvais régime, et de l'air insalubre qu'ils respirent dans leurs demeures. Ces habitations donnent elles-mêmes une idée du naturel idiot et stupide de ces individus. Ce sont des cabanes informes, mal fermées, sans fenêtres ni cheminées. La fumée s'échappe par une ouverture pratiquée au toit. Ce toit est

couvert d'ardoises larges et épaisses, posées presque horizontalement les unes sur les autres ; de telle sorte que la neige s'y accumule en hiver et quelquefois écrase sous son poids ces grossières constructions, sous les débris desquelles les malheureux habitants peuvent eux-mêmes être ensevelis..."

Après avoir consciencieusement visité Turin, il pénètre enfin à Milan. Il y apprend que les préliminaires d'un armistice viennent d'être signés à Léoben, avec les Autrichiens. Mais, de son quartier-général de Montebello, Bonaparte lui enjoint d'exécuter sa mission comme si de rien n'était.

A la même époque, son ami, le commissaire général Villemanzy, lui propose de l'accompagner dans une tournée d'inspection, qu'il doit effectuer dans les différents points où siègent les hôpitaux et ambulances de l'armée. Larrey accepte aussitôt. Nous le voyons alors successivement à Lodi, Crémone, Mantoue, au climat si malsain, Vérone, Vicence, Padoue... Puis c'est Venise, où, nous dit-il, " j'ai vu descendre du haut de l'une des deux colonnes élevées sur cette place (St-Marc), le lion ailé qui orne maintenant la fontaine de l'esplanade des Invalides à Paris..." De même, il assiste à l'enlèvement des 4 magnifiques chevaux de Corinthe qui surmontaient le frontispice de la cathédrale, en vue de leur transfert à Paris, " où ils forment aujourd'hui, le superbe quadrige élevé sur l'arc triomphal des Tuileries." Dans cette ville bizarre les gens ont coutume de vivre surtout la nuit, qu'ils passent à se divertir ; ils ne se lèvent jamais avant 2-3 heures de l'après-midi, et vont tous les jours au spectacle. Larrey rapporte que " les artisans et les ouvriers sont les seuls qui se lèvent avant le soleil, et qui finissent leurs occupations à son coucher. Mais tout est prévu dans cette ville, pour l'agrément et la commodité de ceux qui l'habitent. Les ouvriers dont les travaux sont bruyants, tels que les chaudronniers, les serruriers, etc, sont relégués dans des quartiers isolés, pour ne pas troubler le repos de ceux qui dorment le jour."

Au cours ce ce périple avec Villemanzy, une lettre à Madame Larrey du 28 Thermidor an V, nous apprend quel affligeant spectacle offre l'organisation sanitaire des troupes d'Italie : " Avant mon arrivée, le mot humanité

était proscrit. Les blessés et les malades étaient relégués dans des coins affreux, privés de toute espèce de secours. Dispense-moi de te tracer le tableau de leur affreuse misère, tu en serais révoltée, et tes larmes couleraient. Villemanzy seul, qui les a visités avec moi, pourrait te dire comment étaient traités nos malheureux soldats, si vaillants et si dévoués à leur pays. Ces braves gens sont bien maintenant ; l'ordre et la discipline sont rétablis ; les fripons n'ont plus beau jeu depuis notre arrivée. Villemanzy les poursuit avec rigueur, et ses yeux d'argus les décèlent partout où ils se trouvent." Ces "fripons", ce sont les " commissaires de guerre.", administrateurs chargés de fournir à l'armée ses vivres, ses munitions, ses médicaments..., et plus occupés à remplir leurs poches, au détriment de nos blessés.

Dominique Larrey ne cessera de lutter contre ces aigre fins prétentieux et audacieux ; il consigne quelques exemples des abus commis par ces individus : "L'un vendit une caisse de quinquina, que le Roi d'Espagne avait envoyée à l'armée ; un second, les matelas des hôpitaux ; un autre, de grosses quantités de toile fine, que la ville de Crémone avait fournie pour l'armée, en particulier pour nos blessés..."

Bonaparte lui-même, excédé par les continuelles malversations auxquelles se livrent les commissaires, réclame leur destitution au Directoire :

" Vous avez sans doute calculé que vos administrateurs voleraient, mais qu'ils feraient leur service... Ils volent d'une manière si ridicule et si impudente, que si j'avais un mois de temps, il n'en est pas un qui ne put être fusillé. Je ne cesse d'en faire arrêter et traduire en conseil de guerre, mais on achète les juges : c'est ici une foire, tout se vend."

A Venise, donc, 3 vaisseaux de guerre français sont à l'ancre. Ce sont : la "Victoire", l'"Eole", et la "Gloire". A bord sévit une grave épidémie de "fièvre ataxique éruptive", autrement dit de typhus. Larrey qui se souvient d'avoir été chirurgien de la marine, constate au premier abord, l'effroyable incurie qui règne sur ces navires. Nous sommes loin du temps où la marine de guerre Royale, passait pour l'une des mieux tenues. Les bâtiments de la République sont répugnants de saleté et d'odeur; jamais lavés, jamais repeints... Des immondices traînent dans tous les recoins ; les ponts sont encombrés de cordages non lovés, d'ancres rouil-

lées, de chaînes vaseuses, et de toutes sortes de déchets. Les planchers sont vermoulus, les cuivres oxydés ; la mâture à l'abandon : les voiles déchirées, que les gabiers laissent pendre dans les vergues, même au mouillage... La discipline est une vue de l'esprit... On a l'impression qu'il suffit de laisser le temps achever celle qui fut la seconde marine du monde.

Pour commencer, l'ancien chirurgien-major de la "Vigilante" fait débarquer et isoler tous les malades. Après les avoir soigneusement nettoyés et réalimentés, il leur prodigue des soins avisés, qui ne tarderont pas à les remettre sur pied. Ensuite, l'ordre et la discipline étant rétablis à bord, il emploie les hommes valides à restaurer les navires. Pendant quelques jours, c'est un véritable chantier : les uns déchargent les immondices en mer ; d'autres repeignent les coques, astiquent les cuivres, briquent les ponts, réparent les voiles et agrés, goudronnent, fumigent... Et tout se termine par une désinfection générale, des hommes comme des bâtiments. Enfin, en prévision de l'avenir, il édicte des règles strictes d'hygiène, qu'il laisse entre les mains des officiers supérieurs de ces trois vaisseaux.

La tournée d'inspection se poursuit : Trévise, Conegliano, None, Valvazzone, Udine... sont visitées. Puis, Larrey et Villemanzy passent dans le Frioul vénitien, afin d'y combattre une épidémie de typhus, qui décime la population civile. Ils en viennent finalement à bout, et là, comme à Venise, Dominique Larrey prend d'énergiques mesures de salubrité. Ainsi, à Palma-Nuova, il ordonne :

" 1) Le curage des ruisseaux ou canaux intérieurs de la ville ou croupissent depuis longtemps, les immondices et les eaux infectes ;

" 2) L'évacuation de l'hôpital sur celui d'Udine, et le blanchissage des salles avec l'eau de chaux vive."

Peu de temps après, survient dans la même région, une grave épizootie, qui est tout aussi heureusement combattue grâce à l'abattage des animaux malades et à l'assainissement des étables.

De retour à Milan, Larrey présente un projet d'organisation et de répartition des ambulances au Conseil de Santé, réuni sous la présidence de

Villemanzy, et groupant les officiers de santé en chef de l'armée d'Italie. "Je fus particuliérement chargé" dit-il, " de l'organisation et de la direction des ambulances volantes, de celle des Ecoles de Chirurgie à établir au-delà de la Piave, et jusqu'à Udine inclusivement".

A la suite de ces événements, fin Juillet 1797, l'ordre du jour de l'armée est ainsi conçu : " Le brave général Desaix est venu voir l'armée d'Italie." C'est de cette élégante manière que Bonaparte accueille l'intrépide défenseur de Kehl. A son tour, Larrey reçoit avec un vif plaisir, la visite de l'illustre Auvergnat : " Ce grand capitaine qui m'avait honoré de son amitié d'une manière toute particulière, pendant les campagnes que nous avions faites ensemble à l'armée du Rhin..." Profitant de l'armistice, qui est toujours en vigueur, ils décident tous deux d'aller visiter Trieste incognito et, ne portant aucun signe distinctif de leur grade, les voici partis en chaise de poste, " sous les habits de simples particuliers, et avec un seul domestique."

A Monte-Falcone, désirant obtenir des chevaux frais pour leur voiture, il se trouvent en concurrence avec des officiers français, qui ne les ont pas reconnus. Ceux-ci les traitent avec une complète désinvolture, pour ne pas dire, avec grossiéreté. Larrey note à ce propos : " Mon souvenir est encore rempli de l'idée du calme et du sang-froid qu'il sut opposer aux provocations..."
Mais, arrivés à Trieste, ces officiers, qui, entre-temps, ont appris à qui ils avaient eu affaire, demandent au chirurgien d'intercéder en leur faveur auprès du général, et de lui témoigner, " le regret dont ils étaient pénétrés pour leur conduite inconsidérée."
Quelques jours plus tard, Larrey s'acquitte de sa mission, et Desaix, de lui répondre : " Comment, mon cher Larrey, vous pensez encore à cette affaire ? Je l'avais oubliée en sortant de la poste ", si grande était l'humilité de l'un des plus illustres chefs militaires de son temps.

Les journées se passent à visiter la ville et le port. C'est en effet la première fois que Desaix se trouve dans un port de mer et contemple des vaisseaux de guerre. Il pose à Larrey les questions qui venaient

aux lèvres du jeune Dominique à Brest en 1788. Il veut "connaître le nom des plus petites manoeuvres, et l'usage des plus petits objets." " Je ne prévoyais pas alors , ajoute notre chirurgien, qu'il dût mettre à profit dans une navigation prochaine, toutes ces diverses connaissances". Mais nous ne sommes pas encore en route pour l'Egypte. A présent, les deux amis flânent dans la ville à longueur de journée ; ils interrogent les étrangers sur leur patrie, et les coutumes de leur pays ; le soir, ils rentrent à leur auberge, " pour y souper à table d'hôte". Un jour, ils y dînent en compagnie des principaux membres de l'état-major autrichien, qui ne les ont pas reconnus. Ces officiers font longuement l'éloge du général français Desaix. Lui, que sa modestie poussait obstinément à se taire, - pouvait-il s'associer à son propre panégyrique ?- finit par irriter les Autrichiens, qui ne comprennent rien à ce silence, et le prennent pour une hostilité envers le-dit général. Il manque d'être pris à partie, et ne doit qu'à Larrey, qui l'entraîne au plus vite, d'éviter d'inutiles et imprévisibles complications.

Le 17 Octobre de la même année, c'est la paix de Campo-Formio. Avant le retour de Dominique Larrey à Paris, Bonaparte exige que l'on fasse manoeuvrer devant lui, les nouvelles divisions d'ambulances volantes. Après quoi, très satisfait, il se tourne vers leur organisateur et lui dit : " Votre oeuvre est une des plus hautes conceptions de notre siècle, et suffira, à elle seule, à votre réputation." Et il lui fait allouer une récompense de cent livres, accompagnée d'une lettre de félicitations.

Larrey visite encore un peu l'Italie : à nouveau Venise ; et Pavie, où il rencontre le célèbre Scarpa, qui lui offre son "Traité des nerfs du coeur". Enfin au moment de partir, Bonaparte lui fait don d'une nouvelle somme de 2.400 livres, et le charge d'offrir au Directoire, son portrait peint par Appiani. Copié par Madame Larrey, ce tableau a longtemps fait partie de la collection privée de son célèbre époux.

A Paris, on le retrouve quelque temps au Val-de-Grâce, où il reprend ses cours. Puis, nommé à l'armée d'Angleterre, en qualité de commandant en chef du service de santé, il n'a même pas le temps de rejoindre son

poste, qu'un contre-ordre lui enjoint de ragagner Toulon, pour y surveiller les préparatifs sanitaires d'une importante campagne. En effet, si le projet d'envahir le sol britannique a dû être abandonné par suite de la trop grande faiblesse de notre marine, Bonaparte sait qu'il peut encore frapper l'Angleterre dans ses oeuvres vives, en lui coupant la route des Indes...

Mais, Dominique Larrey, chirurgien-en-chef de la future armée, ignore tout de ces projets. Voilà pourquoi, en cette fin du mois de Mars 1798, nous le retrouvons sur la route de Provence, qu'il connaît deja si bien, s'abandonnant à la mélancolie : " Cette nouvelle destination", écrit-il dans son "Journal de campagne", me donna de justes alarmes sur la longueur et la durée d'une expédition que j'allais entreprendre sans en connaître le but ; et je quitte une femme que j'aime et que je chéris, le coeur navré de regrets et de douleurs. Quand la reverrai-je ? C'est ce que je ne puis ni prévoir, ni présumer ..."
Certes, il ne peut deviner, que trois ans et demi, le séparent de son Elizabeth...

C H A P I T R E I V

L'ARMEE D'ORIENT

Le 13 Avril 1798 ; un grave incident diplomatique -qui manque de faire échouer l'expédition projetée par Bonaparte-, éclate sur une faute de Bernadotte, alors ambassadeur de France à Vienne. M. Triaire rapporte ainsi les faits :" Ce général brouillon, vaniteux et turbulent, affectant des allures de Jacobin au milieu de la cour la plus orgueilleuse de l'Europe, n'est pas encore le diplomate trop avisé qui jouera son rôle dans le concert des souverains ligués contre sa patrie. Il a hissé le pavillon tricolore, sur lequel est inscrite la famouse et provoquante devise : Liberté-Egalité-Fraternité, à la porte de l'ambassade, un jour de réjouissance populaire. Cette gasconnade eût pu lui coûter cher. Le drapeau fut insulté, déchiré et traîné dans la rue : l'ambassadeur en grande tenue, fut hué par la populace, et assiégédans son hôtel. Du coup, la guerre faillit se rallumer, et un instant, on craignit une nouvelle conflagration générale, et l'effondrement de l'expédition d'Egypte."

Sitôt que le gouvernement autrichien eût donné au Directoire les apaisements nécessaires sur cette affaire, les préparatifs d'embarquement reprennent à Toulon, avec une vigueur et une célérité nouvelles. Pourtant chacun ignore encore le but poursuivi par le général en chef.

Dans une lettre à Percy, Larrey explique à son ancien chef, les dif-

ficultés qu'il rencontre à exécuter les ordres reçus : " L'inspection du service de santé m'a désigné 18 collaborateurs au lieu de 60 qu'il fallait. De ces 18 officiers, plusieurs sont hors d'état de naviguer, et d'autres ne sont pas encore rendus. J'ai été obligé de requérir dans les villes voisines telles que Nîmes, Montpellier, etc ... J'organise mon service avec toute la célérité possible. Le peu de moyens que j'ai me le rend pénible et difficile..."
Il n'empêche qu'il obtient dans les délais les plus brefs, la fabrication d'instruments de chirurgie, en quantité suffisante, par l'Arsenal de Toulon ; également un nombre important d'appareils à pansements et de brancards flexibles, qu'il fait disposer dans des caisses transportables à dos de monture. Le linge taillé et la charpie effilée sont embarqués à leur tour, sur le bâteau spécialement réservé au service sanitaire. De plus, les vaisseaux "Le Causse", "La Bienfaisance" et "La Ville de Marseille" sont transformés en navires hôpitaux. Enfin, chaque bâtiment de l'escadre est tenu d'avoir à son bord, selon son importance, un poste de secours ou une ambulance ; un peu partout, des règles générales d'hygiène sont affichées.

Dès le 28 Germinal an V (17 Avril 98), Bonaparte mande à Brueys, qui commande l'escadre, de lui préparer un logement ainsi qu'à plusieurs membres de son Etat-Major à bord de "l'Orient" -nom prédestiné- sur lequel cet amiral a hissé sa marque : " Dans la première décade de Floréal, je serai à votre bord ; faites-moi préparer un bon lit, comme pour un homme qui sera malade pendant toute la traversée... le médecin et le chirurgien-en-chef, Desgenettes et Larrey seront à votre bord."

Le 24 Floréal (13 Mai), les troupes commencent à embarquer ; et, le 30 la flotte appareille : au total 335 navires, montés par 16.000 hommes d'équipages, et 30.000 soldats du corps expéditionnaire
" Le pharmacien chef Royer , note Larrey ayant été sans autorisation, embarqué sur "l'Orient", fut expulsé en arrivant à Malte, par ordre de Bonaparte." Nous verrons plus tard quel triste individu était ce Royer.

Le 22 Prairial (10 Juin), l'expédition s'empare de Malte, après un

siège très court. Mais l'apparition de nombreuses voiles inconnues, sème un instant l'effroi parmi le Grand Etat-Major. On craint qu'il ne s'agisse de Nelson, chargé par les Anglais d'intercepter notre flotte, quelle que soit sa destination. Heureusement, ce n'est que la division Desaix, qui, embarquée à Civitavecchia, rejoint le gros des forces françaises. Et le 1er Messidor (19 Juin), l'escadre au grand complet, cingle vers Aboukir où elle touche le 30 du même mois, après avoir heureusement évité l'amiral anglais. Seul, et malheureusement pour Larrey, le navire chargé du matériel sanitaire est capturé par quelques corsaires britanniques.

Alexandrie est prise le même jour. "Plus de 500 Arabes et Turcs furent tués sur le champ de bataille, et un grand nombre d'autres surpris les armes à la main, fusillés". Nous avions eu plus de 250 blessés ; parmi eux : Kléber, qui a reçu une balle au front, Menou et Sulkowski, l'aide de camp préféré de Bonaparte.
" C'est dans cette circonstance , conclut-il, que je pus remarquer pour la première fois, les influences favorables du climat sur les plaies On avait lieu, en effet de s'étonner de la promptitude avec laquelle tous les blessés guérissaient."

Avant le départ de l'armée pour le Caire, le chirurgien-major organise pour les blessés d'Alexandrie, une ambulance siégeant à l'hôpital des Capucins, dont il confie la direction à un jeune officier de santé du plus grand mérite nommé Masclet. Ce chirurgien devait mourir quelque temps après, en soignant les pestiférés. L'organisation sanitaire se poursuit par la création d'une ambulance, attachée à chacune des divisions de marche, plus une sixième, sous la direction d'Antoine Dubois, formant un corps de chirurgiens de réserve, et demeurant au Quartier Général d'Alexandrie.

L'armée s'ébranle le 19 Messidor (7 Juillet) au soir. " Au moment de se mettre en route, explique M. Triaire, Larrey éprouva une vive déception. Sur sa demande, le général-en-chef avait mis à sa disposition 2 chameaux pour le transport de son matériel d'ambulance. Quand, le matin, on voulut charger ces animaux, ils avaient disparu; on les avait volés pendant la nuit. Il se vit obligé d'improviser à l'instant même des sacs de toile,

dans lesquels il répartit les instruments de chirurgie et les objets de pansements nécessaires aux premiers soins. Chaque médecin dut se charger d'un de ces six sacs, et le porter avec lui".
Pendant ce temps, l'armée a pris de l'avance, et l'ambulance doit traverser seule et sans escorte, une région désertique, infestée d'Arabes, qui égorgent les attardés. "Cette nuit-là, notre préservation fut un véritable miracle , raconte Larrey". "Enfin , ajoute M. Triaire, "après une nuit entière de marches pénibles à travers le sable, dans un qui-vive perpétuel, et avec les appréhensions que leur donnait l'incertitude où ils étaient de leur route, ils aperçurent à 6 heures du matin, les fanions de l'armée".

La traversée du désert de Libye est une épreuve terrible pour les troupes. Dans la journée, la température est intenable, le sable brûlant, l'eau introuvable. Certains, pour alléger leur paquetage, jettent la provision de biscuits dont ils sont munis pour 4 jours, de sorte que plusieurs sont morts de soif, mais aussi de faim et d'épuisement : quelques uns même, se tuent par désespoir. "Chez ceux qui succombaient , note Larrey, la mort m'a paru douce et calme, et l'un d'eux me disait au dernier instant de sa vie, se trouver dans un bien-être inexprimable".
Malgré les épreuves, Dominique Larrey montre une fermeté et une endurance incroyables. Alors que des hommes comme Lannes ou Murat s'abandonnent un moment à la lassitude et à la détresse morale, lui, oubliant ses propres souffrances, ne songe qu'à prodiger ses soins et ses encouragements, stimulant la résistance de chacun. Toujours prévoyant, il porte avec lui, dit M. Triaire, "une petite outre de cuir recouverte de drap de laine, remplie d'eau de source additionnée d'eau de vie". Quelques gouttes placées sur la langue raniment bien des défaillances.
"Le général Bonaparte vint m'en demander, et je possède encore la noix de coco dans laquelle je lui versai à boire à différentes reprises", écrit-il en marge de son édition personnelle des "Mémoires et Campagnes".

On raconte, qu'ayant failli être enlevé par des mameluks, Bonaparte répondit prophétiquement à ceux qui lui reprochaient sa témérité : "Il n'est pas dans ma destinée d'être capturé par des Arabes. Ah ! si c'était des Anglais !..."
Le même Bonaparte reçoit à cette époque, un coup de pied de son cheval arab

Ce sera l'unique blessure de son étonnante carrière. "La contusion qui en résulta , écrit Larrey, fut suivie d'un épanchement de sang, auquel je donnais issue par une simple incision. Cette plaie que je pansais 2 fois le jour, se cicatrisa promptement...".

Le 25 Messidor (13 Juillet), l'avant-garde culbute un fort parti de Turco-Egyptiens, à Chebreiss. Six jours plus tard, aux Pyramides, Bonaparte trouve enfin l'occasion d'obtenir un succès décisif sur les mameluks d'Ibrahim Pacha et de Mourad Bey. Du carré central, où il se tient avec l'Etat-major et l'ambulance principale Dominique Larrey assiste, étonné, à l'inoubliable charge contre les carrés de l'aile droite française, formés par la division Desaix : "J'ai vu ces fiers cavaliers, couverts d'armures resplendissantes d'or et de pierreries, brandissant leurs sabres, se précipiter en poussant des cris affreux sur nos divisions.. C'est à peine si le feu roulant et ininterrompu de nos soldats pouvaient les arrêter. Ils se précipitaient sur les baïonnettes avec une sorte de fureur et de délire désespérés. Des grenadiers eurent le canon de leurs fusils tranchés par le fil de leurs damas .." A la fin de la bataille, plus de 2.000 mameluks jonchent le sable ; une trentaine de Français seulement ont péri. Le chirurgien-chef passe 24 heures de suite à l'ambulance de Giseh, sans prendre aucune nourriture, à opérer les plus gravement atteints de nos 250 blessés. Un bey égyptien, mortellement frappé au ventre, et soigné par Larrey, lui fait présent de son talisman avant de mourir. C'est une magnifique agate en onyx, qu'il portera à son doigt jusqu'à Waterloo, où les Prussiens l'en dépouilleront.

A la suite de ces évènements, le général-en-chef fait paraître l'éloge de Larrey au "Bulletin de l'armée" et envoie au Directoire exécutif, la lettre suivante datée du 6 Thermidor an VI (24 Juillet) : "Je viens vous prier de faire payer une gratification de 1.200 livres à la femme du citoyen Larrey. Il nous a rendu au milieu du désert, les plus grands services par son activité et son zèle. C'est l'officier de santé que je connais, le plus fait pour être à la tête des ambulances d'une armée". Le lendemain, les troupes occupent le Caire.

Le 24 Thermidor, (11 Août) le combat de Salahieh donne à nos ambulances

quelque 50 blessés. A cette occasion, le chirurgien-en-chef remarque l'extrême gravité des blessures, qui ont été portées, avec une violence incroyable, par les terribles lames des damas égyptiens. Voici, par exemple, le cas du chef d'escadron Destrée, du 7ème hussard, fait chef de brigade au soir de la bataille : "Outre sept coups de sabre très profonds, 2 aux épaules avec division des muscles et d'une partie des os, une 3ème au dos avec division des muscles et de 2 apophyses épineuses des vertèbres dorsales, il avait reçu une balle qui, s'étant perdue dans la poitrine, avait produit un épanchement de sang, ce qui m'obligea à lui faire l'opération de l'empyème. Sa guérison peut être considérée comme un phénomène extraordinaire".

Entre temps, Nelson a fini par retrouver l'escadre française et, malgré l'héroïsme de nos matelots, il la détruit à son mouillage d'Aboukir, le 14 Thermidor. Dans toute l'armée, la stupeur n'a d'égale que la consternation. Prévoyant toutes sortes de complications, le général Bonaparte s'emploie à ranimer les courages défaillants. Cependant, certains crient tout haut leur mécontentement : une ébauche de rébellion se dessine. Le général A. Dumas, père du célèbre romancier, accepte au nom d'un groupe d'officiers, de remettre un ultimatum au général-en-chef, lui enjoignant de cesser la campagne et de rentrer en France à n'importe quel prix. On devine que Bonaparte n'a pas fait traîner les choses ; le plaignant est reparti aussi vite qu'il était venu, sans avoir pu placer un mot. Dans une fiche, Larrey nous a laissé la réponse du "général Vendémiaire" : "Je sais ce qui vous amène ici. Vous prétendez me dicter des ordres, à moi, qui seul ai le droit d'en donner à tous. Mais sachez bien tous, vous surtout, sachez que vous ne pouvez rien retrancher de mes pouvoirs, qui sont ceux que la nation m'a confiés ; tandis que moi, je puis retrancher de vous, tout ce qu'il y a de trop, et raccourcir votre taille de toute la tête... Mais je me contenterai de cette réponse, que vous pouvez aller transmettre à ceux qui vons ont envoyé".

Les récalcitrants changent alors de tactique ; et l'on voit affluer au service de santé les demandes de repatriement pour cause de "maladie". Mais Desgenettes et Larrey sont intraitables, et ne considèrent que les cas vraiment sérieux. Bonaparte lance un ordre du jour énergique à l'armée

"Je dois témoigner mon mécontentement à ces individus, que la lâcheté, l'inconstance et le peu d'amour de leur devoir portent à quitter l'armée, avant que la campagne soit finie. Qu'on ne donne des certificats qu'à ceux qui ne pourraient guérir qu'en Europe, ce qui dans un pays aussi sain que l'Egypte, doit être borné à un petit nombre de maladies... Je ne veux pas qu'ils masquent par des maladies feintes le motif réel de ne pas partager nos fatigues et nos périls, nous risquerions qu'ils ne partageassent notre gloire".

Mais le moral reste bas Dominique Larrey lui-même laisse percer son désarroi dans une lettre à sa femme, le 15 Vendémiaire (6 Octobre) : "Si tu connaissais, ma chère Laville, nos privations et nos misères, si tu savais tout ce que j'ai souffert dans cette malheureuse expédition... et ce que les destinées nous préparent encore... je suis un de ceux qui sont attachés par des chaînes indestructibles au char du moderne Alexandre... Je vais donc partager sa carrière, sans savoir où elle pourra me conduire, ni quels sont ses limites et ses écueils".

Sur ces entrefaites, l'implantation de l'armée se poursuit au Caire et dans le Delta. Pour sa part, Larrey organise un hôpital de 600 lits à Bouloq, un autre de 200 au Vieux Caire ; et un troisième de 100 places à Giseh. Mais il continue à souffrir de l'incurie des commissaires de guerre. Au grand hôpital du Caire, par exemple, les malades sont laissés dans la plus grande pénurie. L'eau manque, de même que les médicaments et les boissons hygiéniques ; officiers et soldats sont mélangés dans les mêmes salles.. Bonaparte ordonne une enquête et exprime son mécontentement à l'ordonnateur en chef Sucy.

A cette époque, survient en Egypte, une épidémie d'ophtalmie. De nombreux cas de cécité sont constatés dans l'armée comme dans la population civile. Larrey fait rapatrier les premiers. En 1800, la même affection réapparaîtra, mais donnera beaucoup moins de malades. Larrey attribue de phénomène à "l'acclimatement" des troupes au pays et à leur expérience. D'une façon générale, sur 1.500 malades hospitalisés du 15 Messidor au 30 Fructidor, il n'en périt que 60, grâce à la compétence et au dévouement du chirurgien et du médecin-en-chefs.

Revenons un peu en arrière : le 3 Fructidor (20 Août), un arrêté du Grand Quartier Général stipule la création de l'Institut d'Egypte. Son but est : le progrès et la propagation des lumières ; la recherche, l'étude et la publication des faits naturels, industriels et historiques, et donner son avis sur différentes questions soumises par le gouvernement. Quatre sections la composent : mathématiques, physique, économie politique, et littérature et beaux-arts. Parmi les principaux membres, au nombre de 48, on relève les noms de Monge, Berthollet, Geoffroy-St-Hilaire, Desgenettes... après le retour d'A. Dubois en France, Larrey prend sa place, le 16 Messidor. Il contribuera de longs mois aux travaux remarquables de cette société qui survivra même au départ des Français.

Mais, le 30 Vendémiaire, (21 Octobre) le Caire se soulève contre l'occupant : de nombreux civils, fonctionnaires et commerçants français sont massacrés ; les militaires isolés subissent le même sort. A grand'peine, on repousse les insurgés qui ont tenté de pénétrer dans nos hôpitaux, pour achever malades et blessés. Larrey lui-même se trouve en fâcheuse posture, et doit, à plusieurs reprises, charger l'arme au poing, pour dégager son chemin. Le général Dupuy, gouverneur de la ville et ami du chirurgien-chef, est pris à partie par la populace. Dans une lettre datée du 2 Frimaire an VI, et adressée à son oncle Alexis Larrey, celui-ci raconte la fin de ce brave soldat : "Je venais de traverser les cohortes sanguinaires qui l'avaient assailli. Je l'ai rencontré peu après dans la même rue, au centre du Caire, m'appelant à son secours, et dans le plus grand danger. Un coup de lance lui avait fait une large blessure, qui, après avoir coupé l'artère axillaire, lui avait ouvert le côté gauche de la poitrine. Tout son sang avait coulé, lorsque je lui administrai les premiers secours ; la nature fit vainement quelques efforts avec moi, pour le rappeler à la vie. Quelques moments après, il expira en me recommandant à sa famille..." La répression est terrible, mais 48 heures plus tard, l'ordre et le calme règnent à nouveau. A la suite de ces évènements, Desgenettes et Larrey proposent et obtiennent l'évacuation des hôpitaux sur le camp retranché situé près de l'île de Rôde.

A Sédiman, où les deux demi-brigades de la division Desaix mettent en fuite 13.000 mameluks et Arabes, après leur avoir tué plus de 1.000

hommes, Larrey constate l'apparition du tétanos chez plusieurs de nos 1.500 blessés. Malgré leur évacuation rapide sur le Caire, par la voie du Nil, bien peu réchappent de cette terrible affection, que notre chirurgien n'a pas fini de rencontrer et d'étudier tout au long de ses campagnes.

Nous sommes maintenant au début de 1.799 ; une terrible épidémie de peste ravage Alexandrie, Damiette et Mansourah ; le Caire même est touchée. C'est l'époque où Larrey et Desgenettes, rivalisent de dévouement et d'abnégation pour sauver les malheureux soldats atteints par le fléau.
Des mesures draconniennes sont prises, pour éviter la contagion des bien-portants. A ses chirurgiens, Dominique Larrey conseille : "Il faut être vêtu... d'une tunique de toile cirée ou de taffetas gommé, ou, à leur défaut, d'une toile sérée et passée récemment à l'eau où on aura mis un peu de vinaigre.
"Il faut avoir pour chaussures des sandales ou des sabots vernissés en dehors, avec l'esprit de térébenthine ou un vernis à l'esprit de vin ; se laver les mains avec du vinaigre, se laver la tête avec cette même liqueur et de l'eau ; ne point entrer à l'hôpital sans avoir mangé et pris une petite quantité de vin,de café ou d'une liqueur spiritueuse, avoir le soin de tenir dans sa bouche un peu de cannelle ou un morceau de quinquina.
"Pour le chirurgien qui panse et opère, il doit mettre beaucoup de dextérité et de vitesse, s'abstenir le plus possible de toucher par aucune partie de son corps, celles du malade, son lit ou ses vêtements ; et en faisant le pansement, il doit tremper souvent ses mains dans le vinaigre. Au sortir de l'hôpital, il faut quitter promptement sa tunique ... ses chaussures, changer tous les vêtements... laver ses instruments... avec l'eau de vie, et les placer dans un endroit aéré ; faire brûler au fur et à mesure, tous les linges et charpie qui auront servi aux pansements..."

Mais tous les officiers de santé n'ont pas le courage de leur chef ou de leurs confrères si nombre d'entre eux sont morts, victimes de leur devoir, quelques uns, par contre n'ont pas craint de déserter leur poste. Dans son "ordre du jour à l'armée d'Orient" du 19 Nivôse au VII (8 Janvier 99), Bonaparte stigmatise l'un d'eux : ". Le citoyen Lakanal, chirurgien des blessés à Alexandrie, qui a été assez lâche pour refuser

de donner ses soins à des blessés supposés atteints de maladies contagieuses, est indigne de la qualité de citoyen français. Il sera habillé en femme, promené sur un âne dans les rues d'Alexandrie, avec un écriteau sur le dos, portant : "Indigne d'être citoyen français, et craint de mourir". Après quoi, il sera mis en prison et renvoyé en France sur le premier bâtiment".

Au début de l'année 99, le transport des blessés et des malades à travers les déserts, pose un délicat problème : les ambulances ordinaires s'enfoncent dans le sable : les chevaux ne sont pas assez résistants pour les traîner pendant des lieues ; quant à faire parcourir des kilomètres de pistes, à des blessés portés à bras par des brancardiers, il n'y faut point songer ! C'est alors que toujours inventif, Dominique Larrey propose à Bonaparte de les faire transporter à dos de dromadaires. Le général accepte aussitôt. Sur l'heure, écrit M. Triaire, "il fit construire 100 paniers disposés en forme de berceaux, et suspendus par des liens élastiques, de chaque côté de la bosse de l'animal. Chaque chameau portait 2 paniers. Les appareils étaient agencés de façon à ne gêner en rien leur marche et leurs mouvements · et leurs dimensions permettaient d'y placer un blessé couché dans toute sa longueur".

La campagne de Syrie s'ouvre le 20 Pluviose an VII (8 Février 99). Nous en retiendrons : le combat d'El Arich - 27 Pluviose - après lequel le chirurgien-chef nourrit ses blessés, qui manquent de vivres, avec la viande des dromadaires tués ou blessés ; le siège de Jaffa le 13 Ventôse (3 Mars) qui voit le massacre par nos troupes de toute la garnison musulmane en représailles du meurtre du parlementaire français, envoyé pour traiter avec l'ennemi, des conditions de raddition ; et surtout, le fâmeux siège de St-Jean d'Acre, sur lequel nous reviendrons dans un instant.

Sept jours après la prise de Jaffa, gagnée à son tour par la peste, Bonaparte visite courageusement les services de contagieux ; il ne se contente pas de leur parler longuement, mais, écrit M. Triaire, "il aide à soulever le cadavre d'un pestiféré qu'on voulait déplacer, et dont les vêtements en lambeaux étaient souillés de pus spécifique..." Certes, il faut une âme bien trempée pour exposer ainsi sa vie ; à une époque aussi peu

évoluée en matière de thérapeutique infectieuse, une telle conduite est véritablement téméraire. Mais n'oublions pas que, pour leur part, les médecins et chirurgiens de l'armée d'Orient sont, jour après jour, en contact avec les pestiférés. Nous savons que plus de la moitié de ce corps dévoué a péri durant la campagne, autant sous les coups de l'ennemi, que du fait des maladies contractées en service.

Dominique Larrey se déclare partisan d'avouer aux soldats qui l'ignorent toujours -, quelle sorte de fléau les menace de cette façon, il assure que l'armée, prévenue du danger encouru, acceptera plus facilement les dispositions préventives que les officiers de santé tentent de lui imposer. Desgenettes et les autres membres du Conseil de Santé sont d'un avis opposé, craignant s'ils dévoilent la vérité de semer l'effroi parmi les troupes. Il est dommage en définitive, que la décision officielle n'ait pas tenu compte de la logique formulée par le chirurgien-en-chef.

Le 30 Ventôse, St-Jean d'Acre est investie. Selon son habitude, Larrey organise aussitôt ambulances et hôpitaux. Mais l'incurie administrative règne toujours, et le service de santé manque de tout. L'un des principaux responsables en est le pharmacien-chef Royer. Ce prévaricateur dont la mission était de convoyer le linge, la charpie, et les médicaments nécessaires à l'armée, depuis son départ du Caire, "ne chargea , dit M. Triaire, les chameaux qui avaient été mis à sa disposition, que de vins fins, de liqueurs et de comestibles, dont il fit commerce pendant la route, et n'emporta aucune des fourniture d'hôpitaux, en sorte que... les ambulances manquant de tout, se seraient trouvées dans l'impossibilité de fonctionner, sans l'ingéniosité et le dévouement de Larrey et de Desgenettes. Bonaparte, informé du fait, fit une enquête et traduisit le pharmacien... devant un conseil de guerre qui le condamna à être passé par les armes. Sur les instances de Larrey, le général-en-chef consentit à lui faire grâce...".

L'ambulance du chirurgien-en-chef, ou **"ambulance centrale"**, devient rapidement célèbre, car elle est placée à 30 toises à peine des fortifications adverses. Aussi Larrey opère-t-il presque sous le feu des pièces ennemies. On sait qu'après 13 assauts et 2 mois de siège, nous dûmes lever

le camp sans avoir pris la ville habilement défendue par l'Anglais Sydney Smith et l'émigré Phélippeaux, ancien condisciple de Bonaparte à Brienne. Au cours de l'un de ces meurtriers assauts, Dominique Larrey est atteint par un coup de feu ; mais la blessure devait être légère, car il n'en donne aucun détail dans ses écrits. Souvent il prodigue ses soins éclairés sur le terrain même de l'action. Duroc, blessé à la cuisse par un éclat de bombe · Beauharnais - l'un de ses meilleurs amis - qui a reçu une balle près d'un oeil Lannes, touché à la tête sont successivement sauvés par lui. A propos de Lannes, notre chirurgien écrit : " .. croyant que son corps n'était plus qu'un cadavre, et ne voulant pas qu'il tombât entre les mains des Turcs, qui l'auraient mutilé, ses soldats le traînèrent par les pieds plus de 200 mètres. Il résista aussi bien à cette dangereuse marque d'attachement qu'à sa blessure..." Le capitaine Arrighi, aide de camp de Berthier, et cousin germain du général-en-chef a la carotide externe ouverte en deux endroits par un coup de feu. Il ne doit la vie qu'à l'intervention d'un canonnier qui "eut l'intelligence d'appliquer les doigts sur les deux ouvertures et de comprimer l'artère". Malgré cette précaution, lorsque Larrey survient, mandé d'urgence par Bonaparte, Arrhighi est à demi-mourant. "Au moment où il pratiquait le pansement , écrit M. Triaire, une boîte de mitraille éclata sur sa tête et enveloppa le groupe que formaient le chirurgien, le blessé et les assistants. Le chapeau de Larrey, placé par terre à côté de lui, fut percé de balles, mais personne ne fut atteint. Sans donner le moindre signe d'émotion Larrey poursuivit avec le plus grand sang-froid son pansement..." Contrairement à tous les pronostics, le blessé guérit. ce qui augmente encore le crédit du chirurgien-en-chef aux yeux des troupes. Mais la gratitude humaine est une vertu bien rare : "C'est donc au péril de ma vie que je sauvai celle du parent du général-en-chef. Je suis encore à attendre une marque de reconnaissance de la part de ce riche etpuissant personnage", écrit-il... en 1812 !

Le triste bilan de cette expédition manquée, s'élève à 2.000 blessés et quelques 500 tués. Larrey pratiqua 72 amputations, dont 2 désarticulations de la hanche et 6 de l'épaule - opération très nouvelle à l'époque-, avec succès. Sur 7 trépanations, 5 réussirent. En ce qui concerne les pestiféreux, on relève : à Jaffa, du 12 Ventôse au 1er Germinal, 86 morts sur

266 malades, dont 2 médecins, 1 chirurgien, 2 pharmaciens et tous les infirmiers ; à Gaza, du 19 au 24 Ventôse, 55 morts sur 149 hospitalisés dont 1 médecin, 1 chirurgien, tous les officiers de santé qui leur succèdèrent et presque tous les infirmiers ; à St-Jean d'Acre, enfin, du 21 Germinal au 6 Floréal, 54 décès sur 269 fièvreux. En tout, la peste fait 700 morts. Pour la 2ème fois depuis le début de la campagne, Bonaparte remercie le chirurgien-en-chef de son courage et de son dévouement en lui faisant octroyer une gratification de 2.000 livres.

Le départ est donné le 28 Floréal (17 Mai), pour le convoi sanitaire. Les blessés, pour lesquels les moyens de transport s'avèrent insuffisants, sont évacués en partie grâce aux chevaux de l'état-major, que Bonaparte a cèdés à Larrey pour la circonstance. Lui-même fait tout le trajet à pied. L'armée suit en bon ordre, à trois journées de marche. A Jaffa, Larrey et Desgenettes passent 3 jours et 3 nuits à panser les fiévreux qui ont été laissés dans la ville, après le départ des blessés. Puis, selon leur état, ils les embarquent par voie de mer, ou les abandonnent sur place. Les moins épuisés se joignent à leur colonne. Voici ce qu'ils imaginent pour ne pas être repoussés par les soldats craignant la contagion, d'après Larrey : "Ils avaient pris la précaution de mettre sur leurs bras nus et leurs jambes, des bandes qui avaient servi aux pansements des blessés. Le chirurgien-en-chef accepta la supercherie et favorisa leur marche ; pendant la traversée du désert, il ouvrit des bubons et extirpa des charbons à plusieurs d'entre eux." Pendant la pénible marche dans le désert arabique, Larrey constate à nouveau l'influence bénéfique du climat sur les plaies de ses blessés. Ils guérissent, en effet, malgré les privations de toutes sortes, beaucoup plus vite que dans les ambulances.

De retour au Caire, Dominique Larrey crée une Ecole destinée à former et à instruire des chirurgiens militaires indigènes.
Mais soudain, la nouvelle qu'une armée turque vient de débarquer à Aboukir, provoque la riposte foudroyante de Bonaparte. En 7 jours, l'armée couvre la distance considérable qui sépare le Caire d'Alexandrie, dont une grande partie à travers le désert. Larrey, de son côté, n'est pas surpris par les évènements. "Il était toujours prêt , note M. Triaire, Même pendant les moments de la plus profonde tranquillité, à se mettre en route avec

son ambulance ; et bien avant les médecins militaires de nos jours, il avait inventé la mobilisation des services sanitaires si l'on entend par ce terme, avoir toujours ses ambulances au complet et en état de partir. Sa propre initiative et son activité n'étaient pas inférieures à celles de son général et ce fut un des traits les plus étonnants de sa carrière, qu'il ne fut jamais trouvé en défaut dans quelque partie de son service, et qu'il ne put jamais être accusé d'avoir une seule fois manqué de prévoyance, de régularité, d'assiduité, de vigueur physique même ou de santé, par le maître le plus prévoyant, le plus minutieux, le plus actif, le plus endurci aux fatigues, le mieux portant, et aussi le plus difficile à contenter qui ait jamais existé".

Le 6 Thermidor an VII (25 Juillet 99), 8.000 Turcs sont fusillés, sabrés et finalement rejetés à la mer, par Lannes, Destaing et Murat. Pendant la bataille, Larrey dont l'ambulance est au centre de la ligne de feu, soigne en personne les militaires les plus grièvement touchés : "Pas un , dit-il, ne resta plus d'un quart d'heure sans être pansé". Puis, il les fait évacuer par la flottille qu'il a prévue à cet effet, sur Alexandrie ; et, de là, sur les hôpitaux qu'il a fait préparer entre Aboukir et le Caire. La journée a donné 730 blessés ; le chirurgien-en-chef n'en perdra que 20 ; et parmi les autres, 550 rejoindront leurs corps respectifs dans les 3 mois.

Au Caire, pour marquer cette brillante victoire, Bonaparte offre une grande réception aux officiers principaux de son armée. Au cours de la soirée, le général-en-chef laisse entendre -à mots couverts- l'imminence de son retour en France ; puis il propose à Larrey de l'accompagner. La réponse du chirurgien, malgré son très grand désir de revoir les siens, honore son auteur : "Je puis être prêt dans 2 heures, s'il le fallait, mon général ; mais si ma présence ne vous est pas indispensable, il serait peut-être plus important que je restasse auprès de mes nombreux blessés".

Le 22 Août, donc, après l'embarquement secret de Bonaparte, et de quelques uns de ses officiers d'état-major Kléber est nommé général-en-chef. Mais le noble geste de Larrey condamne ce dernier à rester 2 ans

encore en Egypte, et à assister, après tant de victoires, au déclin progressif de l'armée d'Orient.
Au début, Kléber administre avec bonheur le pays et l'armée qui lui ont été confiés. Le 29 Ventôse an VIII (29 Mars 1.800), alors que les Anglais ont refusé de ratifier la convention dévacuation d'El Arich, Kléber écrase les Turcs à Héliopolis.

Le mameluk préféré de Mourad-Bey, ayant été blessé à l'épaule par un boulet, et amputé par Larrey, celui-ci est remercié d'une façon toute orientale, par le maître de ce malheureux : "Un jour, raconte M. Triaire, Larrey vit arriver... une longue file de femmes voilées, conduites par un gardien... Le brave chirurgien fut très embarrassé sa vie était ordonnée, régulière et sage, remplie par le travail. Il était, du reste, très attaché à sa femme... D'un autre côté, s'il refusait l'envoi du Bey, il le blessait gravement, ce qui n'était ni juste, ni politique. Il accepta donc le présent princier qui lui était fait, et trouva facilement, on peut le croire, en le divisant, à le placer auprès de ses amis". Madame Larrey, informée de l'affaire, lui demande aussitôt des explications. Dans une lettre du 28 Prairial an IX (16 Juin 1.801), voici ce qu'il lui répond : "Il n'aurait tenu qu'à moi, étant le médecin des grands seigneurs du pays, allant dans les sérails, d'avoir les plus belles esclaves circasiennes ou georgiennes... Je n'ai jamais voulu ; ton image, ma tendre Laville, m'est infiniment plus agréable... J'aurais manqué à mes devoirs, oublié ma Laville, mon enfant, -sa fille Isaure était née en 1.798, après son départ en Egypte- et à présent il ne me resterait que des remords. Je ne pense pas devoir te faire de nouvelles prostestations de mon amitié. Elle est inaltérable".

Cependant, Héliopolis reste sans lendemain : le 14 Juin 1.800 deux grands soldats tombent à quelques heures d'intervalle sous les coups de nos ennemis. A Marengo, l'Auvergnat Desaix meurt à la tête de sa division au moment où il décide de la victoire en faveur de nos armes. Au Caire, l'Alsacien Kléber est assassiné par un fanatique musulman, nommé Hhaleby Souleman. Larrey dépeint avec une surprise mêlée d'horreur, le supplice auquel cet homme fut soumis, après son crime : "Le courage et le sang-froid avec lequel il se laissa brûler la main droite et empaler, étonnent

l'homme sensible, et prouvent combien la ferme volonté de l'individu influe sur les sensations physiques. Il vécut environ 4 heures, au milieu des plus cruelles souffrances, sans faire entendre une seule plainte. La brulûre de la main s'était portée jusqu'aux os · et le pal, après avoir dilacéré les viscères du bas-ventre, les nerfs et les vaisseaux, avait fracturé l'os sacrum, 2 vertèbres lombaires, et s'était implanté dans le canal vertébral". Après avoir embaumé Kléber et pleuré Desaix, Dominique Larrey se replonge dans ses travaux. En effet, il consacre tous ses loisirs à poursuivre des études climatologiques, ethnologiques et historiques sur l'Egypte. D'autre part, il recueille de nombreuses observations sur l'hépatite, les abcès du foie, la lèpre, la fièvre jaune, la peste, les plaies dues aux armes turques et arabes etc... qui feront l'objet de mémoires intéressants. Enfin, il crée au Caire, vers la même époque, un dispensaire ouvert à la population civile, et une maternité réservée aux femmes indigènes. Il donne des cours d'obstétrique, destinés aux matrones égyptiennes, dont l'ignorance est cause de tant d'accidents.

L'incapable Menou, converti de fraîche date à l'Islamisme, a succèdé à Kléber. Depuis sa prise de commandement, ce ne sont que défaites et abandons ; les généraux sont brimés ; les soldats, livrés à eux-mêmes ; nos trésors archéologiques dispersés ; notre oeuvre, anéantie.
"Après avoir opéré la désorganisation de l'armée et semé la division parmi ses officiers, le général-en-chef s'attaque à l'administration civile... touche témérairement aux lois indigènes, bouleverse les finances, augmente les impôts, et, se rappelant qu'il a servi sous la Convention, annonce et prépare un projet révolutionnaire de meilleure répartition de la fortune · cela en Egypte, en 1.800".
Ainsi parle M. Triaire, et bien d'autres avec lui.
Après la défaite de Canope, le général Lanusse mortellement touché par un boulet, est opéré en vain par Larrey.
Avant de mourir, il ose dire à Menou venu lui rendre visite : "Jamais un homme comme toi n'aurait dû commander en chef l'armée française, tu n'étais bon qu'à diriger les cuisines de la République..."
Le même jour, le général Silly gravement blessé, est resté sur le terrain après la retraite de nos troupes. En se repliant à son tour, Larrey l'aperçoit, le hisse sur ses épaules, et l'emporte vers ses ambulances. Tout-à-

coup , un groupe de dragons ennemis l'ayant repéré, le charge, l'arme haute. Lui, se met à courir avec son douloureux fardeau, et parvient à échapper à ses poursuivants, en coupant par des terres irriguées, où s'embourbe la cavalerie anglaise. On devine l'accueil triomphal que reçoit notre héros, lorsque épuisé, il atteint finalement nos lignes.

Alexandrie et le Caire finissent par se rendre aux Anglo-Turcs. En Août 1.801, une capitulation est signée avec les Anglais : moyennant le rapatriement de nos troupes, l'Egypte leur est abandonnée. Du 1er au 25 Vendémiaire an X (22 Septembre au 16 Octobre 1801), l'armée embarque sur les navires anglais. Les blessés et les malades ne sont pas oubliés, et Larrey veille à leur bien-être. Il monte à bord, le dernier jour, sur le même navire "La Diane" que Menou, qui a contracté la peste, peu avant le départ. Après s'être isolé avec le général dans sa cabine, il le soigne avec constance pendant toute la traversée. Menou guérit avant d'atteindre les côtes françaises. Quant à Larrey, il arrive épuisé à Toulon, le 17 Novembre 1.801, où il doit encore subir une quarantaine avant de retrouver les siens.

La campagne qui vient de s'achever, marque, pour Dominique Larrey, l'une des périodes les plus importantes de sa vie de chirurgien, avec la campagne de Russie. Son oeuvre y fut immense, ses souffrances terribles, sa notoriété grandissante.. Jamais chirurgien militaire ne fut plus adoré de ses blessés · car c'est en Orient, que, pour la première fois, l'armée comprit qu'elle n'était plus abandonnée.

C H A P I T R E V

LA VIE CIVILE

A Toulon, Dominique Larrey apprend sa nomination au poste de chirurgien-en-chef de la garde consulaire, parue dans un arrêté du 11 Brumaire an IX (1r Novembre 1.801). Il doit cette marque de faveur à Bonaparte, qui est devenu Premier Consul.

Après sa quarantaine, il rejoint Marseille où l'armée d'Orient se trouve encore rassemblée. Il écrit à ce propos : "Je regarde comme la plus belle circonstance de ma vie, et la plus douce récompense de mes services, le moment où je reçus à Marseille, de tous les soldats de l'armée et de mes camarades, les témoignages touchants de l'amitié et de la reconnaissance. Mon coeur sera toujours sensible à leurs regrets et à leur souvenir".

Puis l'armée, que Larrey accompagne, remonte sur Lyon où elle doit attendre le Premier Consul, venu tout exprès de Paris pour la féliciter. Prétextant du mauvais état des routes et de la rigueur de la saison, le chirurgien pense la venue de Bonaparte compromise. Sans plus tarder, et dans sa hâte de retrouver les siens, il gagne Paris. Evidemment, les deux hommes se croisent en chemin, mais... sans se rencontrer. Dominique Larrey vient de manquer une bonne fortune à laquelle il aspirait depuis longtemps : celle de devenir le Premier chirurgien de Bonaparte. Le Premier Consul y songeait également ; mais, arrivé à Lyon, il ne cacha pas son désappointement, et, conseillé par Bourienne -qui n'aimait pas Larrey-, il choisit Corvisart

comme 1er Médecin. Dans la suite, celui-ci usa de son influence pour faire toujours agréer l'un de ses amis, comme 1er Chirurgien. Ainsi fut nommé, entre autres, le célèbre Boyer. Mais jamais, tout au long de son règne, et malgré les démarches réitérées de Larrey, Napoléon Bonaparte ne revint sur sa décision.

Le 1er Germinal an X (fin Mars 1.802), le chirurgien-en-chef de la garde consulaire, entre dans ses nouvelles fonctions. Heureusement, une grande liberté lui permet de vivre quelque peu en famille. Après tant d'années passées sur les champs de bataille, ces premiers contacts avec la vie civile ne sont pas faits pour lui déplaire. Il profite de l'accalmie internationale, pour grouper les observations recueillies en Egypte et en Syrie, en une suite de mémoires et de traités chirurgicaux. Cette oeuvre capitale est publiée l'année suivante sous le titre général de : "Relation chirurgicale de l'armée d'Orient". Il la reprendra en 1.812, pour constituer la première partie de ses "Mémoires de chirurgie militaire et campagnes". Voici un bref aperçu, des principaux titres de cet ouvrage.

Le premier travail est consacré à l'ophtalmie d'Egypte, maladie beaucoup plus endémique, estime Larrey, qu'épidémique. Elle est caractérisée par une blépharite associée à une conjonctivite, avec photophobie et baisse de l'acuité visuelle. Les signes généraux et fonctionnels sont marqués : température élevée, céphalée, vertiges, insomnie.... Les larmes sont rares et brûlantes. L'acmé de la maladie se situe vers le 3e jour. Au 8e jour, des ulcérations apparaissent sur la muqueuse palpébrale, qui s'étendent à la conjonctive et à la cornée. La perforation de cette membrane est fréquente, et provoque une iridocèle, "connue sous le nom de staphylôme". Le plus souvent, la hernie régresse spontanément, mais parfois s'étrangle, surtout chez les sujets syphilitiques. Plus que les Européens, les indigènes sont prédisposés à la fonte purulente de l'oeil. "La chaleur brûlante du jour, la réfraction des rayons du soleil...., l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses et des femmes, la poussière...., surtout la suppression de la transpiration cutanée par le passage subit du chaud au froid, l'humidité et la fraîcheur des nuits...., telles sont les principales causes de l'ophtalmie". D'après Larrey, les blonds sont plus sensibilisés que les bruns à cette maladie ; ce qui s'explique du fait de la plus grande fragilité de leurs muqueuses.

Egalement, l'oeil droit serait plus gravement atteint que le gauche ; l'explication donnée ici est assez amusante : "cela dépend peut-être de l'usage où l'on est de cligner l'oeil gauche lorsqu'on est frappé d'une lumière vive, tandis qu'on l'affronte avec le droit ; peut-être aussi de l'habitude dans laquelle sont presque tous les individus de se coucher sur le côté droit, en sorte que cette région du corps est la première à recevoir les impressions de l'humidité de la terre...." Le traitement ? "une saignée aux veines du cou, du bras ou du pied", à répéter au besoin ; de même, "on se servira avec avantage, de sangsues appliquées sur les tempes, le plus près possible de l'oeil, ou, à leur défaut, on fera des mouchetures aux mêmes parties..." Le soir, on appliquera sur les yeux enflammés, "une étoupade de blancs d'oeufs battus avec quelques gouttes d'eau de rose, quelques grains de sulfate d'alumine et de camphre..."

Au stade des complications, les fumigations d'oxyde rouge de mercure et l'application de caustique léger, voire l'intervention à l'aide d'un bistouri très mince, viendront à bout des taies cornéennes ; les substances dessicatives, des ulcérations ; enfin, la compression forte avec méthode, des staphylômes.... Par ailleurs, il existe des cas d'ophtalmie, d'origine traumatique. Larrey en cite quelques exemples, dont le moins curieux n'est pas celui qui concerne sa fille, alors âgée de 7 ans -il s'agit d'une observation postérieure à l'édition de 1.802-. En découpant du pain avec un couteau acéré, la petite Isaure enfonça la pointe de cet instrument dans son oeil droit ; la cornée fut sectionnée sur une longueur d'environ 6 mm dans toute sa moitié externe : "Une portion de la membrane aqueuse et même de l'iris, se présenta à l'ouverture, et formait une hernie de la grosseur d'un pois. L'humeur aqueuse s'était écoulée, l'oeil était affaissé, et la vue totalement suspendue. Je rentrai presque au même instant ; les cris de l'enfant et le trouble de sa mère, m'annoncèrent d'avance l'accident. Je conservai assez de courage et de sang-froid pour lui donner des secours. Après avoir convenablement placé la petite malade, je fis rentrer avec mon stylet les portions membraneuses formant le staphylôme et je cherchai à les remettre dans leur premier état. Après l'entière réduction, j'abaissai la paupière et fixai l'oeil fermé, au moyen de compresses imbibées d'eau végéto-minérale, et maintenues par un bandage approprié. Quelques pédiluves, les boissons rafraîchissantes, la diète et le repos le plus exact dans une chambre

obscure, suffirent pour amener une guérison complète, qui s'effectua en très peu de jours".

Le second mémoire concerne le tétanos traumatique. Nous ne reviendrons pas sur la description des principaux signes de cette maladie, trop connus de nos jours. Sachons seulement que Larrey dépeint très bien les différentes formes de tétanos : aigu et chronique ; généralisé ou localisé ; avec ou sans laryngospasme et hydrophobie... Le traitement proposé nous intéresse davantage. Pratiquement, les remèdes internes sont inutiles, voire dangereux. Par contre, l'auteur conseille de pratiquer des incisions sur les plaies, avant l'apparition des accidents inflammatoires ; elles doivent comprendre, si possible, tous les cordons nerveux et les portions membraneuses, lésés par la cause vulnérante. Les incisions aux articulations sont pernicieuses, et paraissent, dans tous les cas, accélérer l'évolution du mal. Mais, jusqu'à présent, il s'agit d'un traitement préventif. Le véritable traitement curatif s'impose dans toute blessure de membre, compliquée de tétanos ; il s'agit de l'amputation de ce membre, au moment de la déclaration des accidents. Et c'est ici que Dominique Larrey se montre un novateur extraordinaire pour son époque. Jusqu'à lui, en effet, tous les malheureux qui avaient contracté le tétanos à la suite d'une blessure des membres, périssaient pour avoir trop attendu une amputation que l'on s'obstinait à pratiquer en dernier ressort, quand la maladie était trop avancée. Le plus souvent, d'ailleurs, on se contentait de faire confiance à la seule thérapeutique médicale. et à la nature, qui s'empressait de reprendre sa revanche ! De nombreuses observations viennent confirmer sa théorie ; les guérisons auparavant rarissimes, ne se comptent plus. Bien sûr ! nous sommes loin encore des miracles réalisés par la sérothérapie et la vaccination. Et Larrey conclut :

"1) Que de tous les remèdes conseillés par les praticiens habiles, l'expérience m'a prouvé que l'extrait d'opium combiné avec le camphre et le nitrate de potasse purifié, dissous dans une petite quantité d'émulsifs, faits avec les semences froides ou les amandes douces, et donné à des doses plus ou moins fortes, agit d'autant plus favorablement, que les malades qui ont de la répugnance pour les autres liquides, prennent avec plaisir cette mixture, dont on seconde les effets par la saignée, si elle est indiquée, et par les vésicatoires....

"2) Que l'amputation faite à propos, est le moyen le plus certain, pour arrêter et détruire les effets du tétanos lorsqu'il dépend d'une blessure, qui a son siège aux extrémités".

Une troisième étude porte sur la peste, qui a régné dans l'armée d'Orient, notamment pendant l'expédition de Syrie, avec deux poussées principales, en 1.799 et en 1.801. Maladie épidémique et contagieuse -endémique chez les indigènes-, à formes variées. Les plus fréquemment rencontrées par l'auteur, ont été les formes bubonique et septicémique. Comme pour le tétanos, il n'est pas nécessaire, ici, de décrire cliniquement cette grave maladie. Retenons seulement, pour mémoire, qu'elle a fait près de 1.500 morts dans les troupes françaises, de Juillet 98, à Novembre 1.801. Les saisons influent considérablement sur les poussées épidémiques ; la période du "Khamsyn", par exemple, est particulièrement défavorable : ce sont des "vents du Sud, qui durent environ 50 jours, et qui ont lieu avant et après l'équinoxe du printemps. Ils transportent avec eux les "miasmes délétères", qui règnent dans les villes ; où les rues sont étroites, sinueuses, sans air ni soleil, et remplies d'immondices. Le manque d'hygiène des habitants favorise également cette maladie ; de même la construction curieuse des cimetières, où l'on trouve "des tombes de mauvaise maçonnerie, où les Turcs aménagent un soupirail, dirigé à l'Orient, qui communique avec le cadavre ; de telle sorte que, lorsqu'il se décompose, les gaz s'échappent par cette ouverture, et augmentent l'infection de l'air". Larrey constate que les blessés dont les plaies sont en pleine suppuration contractent rarement la peste, d'où l'intérêt d'entretenir cette suppuration au moment d'une épidémie. A la période d'invasion, l'auteur conseille les vomitifs, les boissons diaphorétiques et les antispasmodiques légers. A la période inflammatoire, "s'il existe des signes de turgescence locale à telle ou telle partie, il faut y appliquer les ventouses sèches ou scarifiées" ; par contre, dans tous les cas, la saignée générale doit être proscrite ; en outre, "on doit insister sur l'usage des boissons acidulées, des boissons thériacales antispasmodiques, de quelques pédiluves excitants, des lotions d'eau fraîche, avec parties égales de vinaigre sur toute la surface du corps,... enfin de quelques bols de camphre et de nitrate de potasse à prendre le soir, indépendamment des potions éthérées". Les manifestations cutanées éruptives

doivent être favorisées par "les maturatifs ou les rubéfiants". Aux premiers signes d'amélioration, on substituera aux boissons acidulées diaphorétiques, les infusions amères toniques...". Enfin, l'on se doit de favoriser l'abcédation naturelle des bubons -qui signera la guérison-, par l'application de "cataplasmes très chauds d'oignons de scille, cuits sous la cendre", et, sans attendre la maturation complète, il faut ouvrir le bubon, "de préférence avec l'instrument tranchant". La prophylaxie tient une place importante dans ce travail : exercice, propreté, régime sain ; "il faut entretenir avec soin toute espèce d'émonctoire, ou d'éruption, comme un des meilleurs préservatifs ;... et prendre, aux plus légers symptômes de saburre, un vomitif léger et un grand lavage". Les autopsies pratiquées, offrent au chirurgien, de nombreux renseignements sur les atteintes viscérales ; entre autres, l'extrême fragilité capillaire des principaux organes, qui presque tous sont gangrenés et couverts de pétéchies ; le sang est généralement noir et liquide. Mais, à quel danger s'exposaient les médecins, en osant recourir à de pareils moyens d'investigations ? Quand on pense que le chirurgien Betheil mourut après avoir autopsié un pestiféré, avec Larrey....

Il est arrivé parfois, que voulant se désaltérer, des soldats aient avalé par mégarde une ou plusieurs de ces petites sangsues noires, qui infestent certains lacs d'Egypte. Au début, ils ne ressentaient qu'une légère piqûre de l'arrière-gorge ; puis, se manifestait une toux de plus en plus intense, avec nausées, crachats sanguinolents, vives douleurs augmentées par les efforts d'expulsion et nombreuses hémorragies pouvant aboutir à une grave anémie : "... la toux augmentait en raison des attouchements que faisait la sangsue avec l'extrémité de sa queue, sur l'épiglotte, ou sur les bords de la glotte..." Finalement, l'intéressé devenait cachectique, perdait l'appétit et le sommeil ; et si on ne le soignait pas à temps, mourait d'épuisement et d'hémorragies. Voici, parmi quelques autres, une observation personnelle de Dominique Larrey : "En abaissant la langue avec une cuiller, je découvris la sangsue, dont la queue se présentait à l'isthme du gosier ; elle était de la grosseur du petit doigt. J'introduisis de suite la pince à pansements pour la saisir ; mais, au premier attouchement, elle se rétracta et remonta dans le voile du palais. Il fallut attendre une rechute pour la découvrir ; et alors, avec une pince à polype, recourbée sur

sa longueur, je l'arrachai du premier coup. Son extraction fut suivie d'une légère hémorragie qui s'arrêta en quelques minutes, et peu de jours après, ce militaire fut parfaitement guéri". Quand l'animal arrivait à passer dans l'oesophage, ou l'estomac, l'auteur conseillait l'emploi du "vinaigre affaibli avec un peu d'eau, et légèrement nitré". Latour-Maubourg, alors chef de brigade, fut lui-même victime de ces dangereux parasites, et, nous dit Larrey, "sa convalescence fut longue et pénible..."

De début Avril à fin Mai 1.800, des accidents mortels, ayant tous les caractères de la fièvre jaune, surviennent chez les blessés d'Héliopolis et du siège du Caire. "C'est l'invasion subite de la mortification et ses progrès effrayants, qui avaient fait croire à quelques personnes, surtout aux soldats, que les balles étaient empoisonnées". Sur 600 blessés, 260 meurent en 36 heures de cette affection. Les survivants voient leurs signes régresser en 15 jours environ, au bout desquels"... une bonne suppuration s'établissait dans les plaies, et elles marchaient sans obstacle à la guérison" ; mais, ajoute Larrey, "la manière prompte dont la maladie se déclarait chez les individus qui, avec de légères blessures, passaient dans les lits de ceux qui étaient morts, me persuade qu'elle était contagieuse". Larrey en attribue la cause principale à l'encombrement qui règne, après la bataille, à l'hôpital d'Ibrahim Bey ; car, de grandes difficultés s'opposent à la création d'autres établissements, par le chirurgien et le médecin-en-chefs : "Ajoutez à cela que les blessés occupaient les salles du rez-de-chaussée, dont l'humidité favorisait le développement de la maladie. Elle ne s'est pratiquement pas manifestée dans les salles élevées et très aérées des fiévreux, dont le nombre d'ailleurs n'était pas considérable". La saison est également funeste, puisque, comme pour la peste, c'est celle du Khamsyn. Enfin, n'oublions pas "les fatigues excessives du soldat, la pénurie de bons aliments, surtout de rafraîchissements, le défaut de boissons acidulées, et le manque de capotes pour se couvrir la nuit". Au stade aigu, "les ventouses scarifiées à la nuque et sur les hypocondres, produisaient de très bons effets". Au contraire, en phase ataxique, l'auteur prescrit des émétiques, toniques et antiseptiques. Les plaies sont pansées avec du camphre ou des acides végétaux. La convalescence est difficile et prolongée. Les autopsies ordonnées par Larrey montrent généralement une gangène

avancée des viscères principalement abdominaux et des plaies causales.

Un autre mémoire est consacré à l'hépatitis, -nous dirions aujourd'hui hépatite- ; les abcès du foie y sont fréquemment associés : soit du bord libre, soit de la face concave, où ils fusent à travers le diaphragme vers la plèvre, puis la peau. Ce sont d'ailleurs ces abcès qui retiennent le plus l'attention de l'auteur. D'après lui, le temps très chaud agit sur les personnes volumineuses, en "liquéfiant et hydrogénifiant la graisse ...
"Le mouvement spasmodique et de rétraction, qui survient dans le tissu adipeux et dans la peau, détermine une compression plus ou moins forte sur cette humeur renfermée dans les cellules de son tissu ; il s'y opère un mouvement spontané ; elle cherche à s'échapper par les voies qui lui offrent le moins de résistance ; la graisse, principalement celle dont les épiploons sont chargés, se dissipe, comme il le paraît, par l'amaigrissement subit du sujet. Le foie est le premier à se ressentir de ce changement de système adipeux ; il semble que les principes de cette graisse, reportés dans la circulation du sang, se déposent dans le foie, aux fonctions duquel celles des épiploons se rapportent. Ce viscère s'embarrasse par l'apport extraordinaire de ces fluides où l'hydrogène et le carbone sont en excès : il en résulte un foyer de chaleur et une irritation qui produisent l'engorgement et l'inflammation du foie". Dans le cas de la simple inflammation, Larrey conseille : saignées, ventouses scarifiées sur l'hypocondre, et lotions vinaigrées "sur toute l'habitude du corps". En cas de suppuration, dans les voies naturelles : lavements ; dans la poitrine : empyème de nécessité ; enfin, à la peau : incision au bistouri dans le point de plus grande déclivité, "il faut établir un parallélisme parfait entre l'incision des téguments, celle des parties subjacentes et les parois du kyste..". Le pansement, maintenu par un bandage de corps sera fréquemment changé.

Au retour des campagnes de l'an VII (1.799), Dominique Larrey se penche sur le cas de quelques soldats atteints d'une atrophie progressive et indolore de leurs testicules. Au maximum, le testicule, réduit à un très petit volume, se retrouve à l'anneau crural, "sous la forme et la grandeur d'un haricot blanc" induré. Lorsque l'involution atteint le second testicule, le malade est physiquement et moralement devenu un castrat. "J'attribue principalement cette maladie aux fortes chaleurs du climat égyptien, qui, en

ramollissant le tissu de testicule, l'ont disposé à la décomposition. Les parties les plus fluides de cet organe sont entraînées au dehors par la transpiration (!) ; une autre portion est absorbée par le système lymphatique, et rapportée dans le torrent de la circulation. Le parenchyme des vaisseaux qui résiste à ces premiers effets, s'affaisse et se rétracte ; les tubes s'oblitèrent et se déssèchent ; la masse totale du testicule perd plus ou moins de son volume et s'atrophie". Parmi les autres causes, l'auteur insiste sur "les abus de l'eau-de-vie de dattes" qui contient des piments néfastes, agissant sur l'estomac, et, par sympathie, sur les testicules.... malgré l'inefficacité des thérapeutiques expérimentées, on peut cependant limiter le mal s'il est pris au début. Pour cela, "il faut avoir le soin de porter un suspensoir assez serré ; faire de fréquentes lotions d'eau fraîche et de vinaigre sur toute l'habitude du corps, et s'abstenir du commerce immodéré des femmes". En terminant, Larrey constate que certaines blessures profondes de la nuque, "avec lésions des bosses occipitales inférieures", ont provoqué l'apparition du même syndrome.

Les principales causes de la lèpre, dont Larrey nous dépeint fidèlement les signes, et le caractère contagieux, sont "les maladies vénériennes dégénérées, ou les affections dartreuses" ; en second lieu, "l'usage des viandes salées, du poisson salé et des oignons.... celui des viandes de porc ou de sanglier même, quoique non salées.... la malpropreté du peuple égyptien.... enfin l'intempérie des saisons ". Au début de la maladie, il est bon d'employer les sangsues ou ventouses scarifiées, à la marge de l'anus, ou aux hypocondres, associées à quelques vomitifs et purgatifs ; les bains tièdes doivent précéder l'application d'une pommade adoucissante : du cérat safrané par exemple. Lorsque l'éruption est à son acmé, "... le sulfure rouge d'antimoine, combiné avec l'extrait de fumeterre et le muriate d'ammoniaque, des bols de camphre et d'opium, le soir à petite dose, ont produit de bons effets". Au stade des croûtes et de l'amputation spontanée, enfin, on se contentera, en plus des remèdes précédents, d'un régime stimulant, avec un peu d'exercice, de bon air et de lotions vinaigrées sur tout le corps. On peut faciliter la chute naturelle des croûtes, à l'aide de ciseaux ou du bistouri ; l'opération est indolore. En général, la guérison s'effectue avec des cicatrices indélébiles d'ulcérations qui demeurent douloureuses par temps humide.

Sur bien des points, l'éléphantiasis est comparable à la lèpre. Les causes, l'évolution et le traitement sont semblables. La différence notoire est le siège de la maladie ; le plus souvent, seuls les membres inférieurs sont atteints : "Les pieds et les jambes grossissent par l'engorgement des membranes, du tissu cellulaire et de la peau..." Au maximum, "les pieds et les jambes sont comme des masses informes pesantes et presque paralytiques". L'éléphantiasis est grave, bien que de mortalité moindre que la lèpre. Par contre, elle représente pour l'individu atteint,une infirmité qui rend la vie insupportable. Au moment de la chute des croûtes, la thérapeutique reste sans ressources. Avant, on essayera le traitement spécifique de la lèpre, en insistant sur les topiques, tels que "les répercussifs dissolvants, les caustiques, surtout le feu et la compression graduée". En cas d'atteinte unilatérale, l'amputation est fortement indiquée. Au cours de la campagne, aucun militaire français n'a contracté cette maladie, qui ne semble pas contagieuse : seuls, les indigènes ont fourni la matière de cette étude.

Une autre affection, presque exclusivement indigène, transforme les hommes en véritables infirmes : le sarcocèle du testicule. Sous ce nom, Larrey désigne "cette tumeur qui se développe dans les bourses, sous la forme d'une masse charnue, évasée à sa partie décline, et suspendue au pubis par un pédicule plus ou moins étroit". La peau du scrotum rugueuse et sillonnée, est recouverte de croûtes jaunâtres d'où s'échappe une "sérosité ichoreuse". Cette tumeur est indolore, généralement molle avec quelques points indurés ; mais surtout, elle est horriblement pesante et embarrassante. Certains sarcocèles de 25 et 50 kilogs ne sont pas rares. Larrey cite même le cas d'une tumeur de 100 kilogs. "L'extrémité du prépuce se présente sous la forme d'une espèce de nombril, dans un des points de la surface antérieure de la tumeur, le plus ordinairement dans son milieu. L'urine coule par cette ouverture, et ruisselle sans pouvoir être dardée". La syphilis dégénérée et les "vices des humeurs" en sont les causes les plus fréquentes. L'auteur rapporte un cas unique de sarcocèle des grandes lèvres, chez une Cairote. L'amputation semble en principe constituer le seul traitement valable. "L'opération est longue et pénible, mais peu douloureuse...." Les ligatures doivent être très minutieuses, et il faut prendre bien soin, en incisant, de respecter la verge et les testicules. Les gens qui passent la majeure

partie de leur temps assis, semblent prédisposés à cette affection, qui règne à l'état endémique, parmi les Egyptiens.

En ce qui concerne le scorbut, l'auteur en relève de nombreux cas à la fin de la campagne. L'abattement profond, l'oedème progressivement généralisé et les accidents hémorragiques et dentaires sont rapportés avec exactitude. Les causes en sont claires ! Le siège d'Alexandrie, ayant duré plus longtemps que prévu, prive bientôt nos soldats de "légumes aqueux et de viande fraîche". Le pain distribué est sursaturé de sel, et composé pour moitié de blé et de riz. Pendant deux mois, la base de la nourriture est constituée de poisson salé ; celle de la boisson, de l'eau viciée des citernes... A ce régime, il meurt, au début d'Août 1.801, de 4 à 6 scorbutiques par jour. Larrey prend les dispositions qui s'imposent : le riz est dessalé, avant d'entrer dans la confection du pain ; surtout, l'auteur obtient de Menou, qu'on abatte les chevaux de la cavalerie, devenus inutiles par suite du manque de fourrages, dû au blocus. Leur viande permet de cuisiner d'excellents bouillons qui rendent la santé aux malades. A la période d'invasion ; Larrey prescrit de légers vomitifs et des laxatifs ; comme boissons, de l'eau de tamarin édulcorée à la mélasse; comme aliments, des bouillons, des potages, du café et du vin ; enfin, de l'exercice. A la période d'état, il ordonne, en boissons, camphre, quinquina, oxycrat, opium gommeux, etc... Enfin, dans les cas graves, "les plaies étaient pansées avec le vinaigre saturé de camphre et de quinquina en poudre, les embrocations d'eau-de-vie camphrée et les emplâtres de styrax, saupoudrés de fleur de soufre, appliqués chauds sur les ecchymoses et l'oedématie des jambes, soutenues d'un bandage légèrement compressif, secondaient avec succès les remèdes internes". Sur 3.500 soldats touchés par le scorbut, il en périt 272. L'autopsie de ces malheureux révéla de véritables hémorragies internes : tous les organes étaient gorgés de sang.

Ce dernier travail clôt la série des traités purement médicaux de "Relation chirurgicale de l'Armée d'Orient" ; ces mémoires nous ont prouvé, s'il en était besoin, que Dominique Larrey ne fut pas seulement un excellent chirurgien, mais également un grand médecin.

La partie chirurgicale de l'ouvrage s'ouvre sur une étude des "articulations accidentelles" -pseudarthroses- à la suite de blessures siègeant le plus souvent aux membres supérieurs, surtout à l'humérus. L'auteur attribue cette affection :

"1) Aux mouvements continuels auxquels les blessés ont été exposés...

"2) A la mauvaise qualité des aliments et à l'eau saumâtre.

"3) A la qualité de l'atmosphère en Syrie, presque entièrement dépourvue d'air vital, et surchargée de gaz pernicieux."Et il ajoute : "Toutes ces causes ont pû empêcher la formation du cal, soit en diminuant le phosphate calcique, soit en détruisant le rapport où les os doivent constamment se trouver, pour qu'ils puissent se souder entre eux. "Les bandages contentifs, les embrocations alcalines, aromatiques, le repos et le régime, n'ont produit aucun effet. Peut-être que le changement de climat et l'usage des eaux minérales auront agi favorablement..." En tous cas, Larrey se refuse à réséquer les extrémités fracturées, puis à les remettre en contact ; car il ne connaît que 2 exemples de guérisons par cette méthode, pour un nombre élevé de décès post-opératoires. Egalement, à passer en séton dans l'épaisseur du membre, entre les 2 fragments osseux, une "longue et grosse aiguille tranchante, afin d'enflammer les extrémités et d'en obtenir l'adhérence...." La meilleure solution est encore l'expectative ; et Larrey cite quelques exemples de guérisons, sinon anatomiques, du moins physiologiques : "les malades s'accoutument à cette infirmité dont les effets diminuent avec le temps et l'exercice, et ils finissent par se servir du membre affecté, à peu près comme de son congénère resté sain".

Certaines blessures légères des épaules, occasionnent parfois des paralysies plus ou moins complètes des membres correspondants, "ce qui n'arrive presque jamais en Europe, à moins que les principaux nerfs ne soient coupés ou désorganisés". L'auteur vient à bout de cette curieuse maladie, "par le moxa -cautérisation avec du coton enflammé- plus ou moins répété, suivi de l'application immédiate de l'ammoniaque, pour prévenir l'inflammation et la suppuration des parties brûlées...."

A propos des fractures du crâne avec corps étrangers, Larrey, contrairement à l'opinion généralement admise de son temps, pratique avec succès l'application du trépan suivi de l'extraction du corps -le plus fréquemment

une balle- dont il a déterminé l'emplacement, à l'aide d'une sonde gommée, introduite par l'orifice de fracture. Les succès obtenus sont remarquables : "J'en conclus que les contre-ouvertures au crâne sont quelquefois nécessaires dans les cas de fractures, compliquées de la présence de corps étrangers". Une autre innovation, en la matière, consiste à stopper les hémorragies des artérioles intra-crâniennes, "par l'application d'un stylet de fer rougi au feu". Cette découverte du thermocautère, il la doit "aux leçons de M. Larrey, mon oncle et mon Premier Maître, professeur à Toulouse"....

Un travail important concerne les plaies de la face et de la gorge. L'auteur rapporte, en particulier, le cas saisissant d'un soldat mutilé par un boulet de canon : la mâchoire inférieure, la moitié de la langue, les trois-quarts de la mâchoire supérieure et le nez ont été enlevés ; l'oeil droit est crevé, la pommette correspondante, brisée. En premier lieu, le blessé est ranimé et réalimenté à l'aide d'une sonde oesophagienne ; puis, Larrey procède au nettoyage de l'énorme plaie, et à l'ablation des esquilles osseuses et des corps étrangers. "... j'excisai les portions molles, atteintes et désorganisées ; je fis la ligature de plusieurs vaisseaux que j'avais ouverts ; enfin, après avoir rafraîchi les lambeaux, je les affrontai, je les mis dans le rapport le plus exact possible, et les y maintins au moyen de plusieurs points de suture. Je réunis aussi avec le même moyen, les 2 portions coupées de la langue ; je couvris toute cette excavation d'un grand linge fenêtré, trempé dans le vin chaud ; j'appliquai de la charpie fine, quelques compresses et un bandage contentif...." A une époque où les antibiotiques étaient inconnus, la guérison semble prodigieuse ; et pourtant, non seulement le blessé parvint à se renourrir normalement, mais encore à parler et à se faire comprendre, "surtout lorsque cette grande et large ouverture est couverte du masque d'argent". Larrey, comme tous ses contemporains ignorait la prothèse maxillo-faciale, et, malgré cela, le résultat qu'il obtint en cette occasion est significatif. Il en tire lui-même les conclusions qui s'imposent ; à savoir que "les plaies avec perte de substance aux parois molles de la bouche, faites par des coups de feu, ont été guéries, presque sans difformité, à l'aide de la suture pratiquée immédiatement".

Un autre mémoire est consacré aux plaies pénétrantes de poitrine. Là encore, l'auteur combat fermement l'opinion de ses contemporains qui préconisaient de favoriser l'ouverture de la plaie primitive, pour éviter un épanchement interne, fatal. De cette façon, il est évident que les blessés mouraient presque tous d'hémorragie. Appuyé sur un grand nombre d'exemples qu'il a personnellement traités et sauvés, Dominique Larrey enseigne au contraire, que, "dans les plaies pénétrantes de poitrine faites par des instruments tranchants et accompagnées d'hémorragies autres que celles de la lésion de l'artère intercostale, il faut fermer les plaies, faire observer au blessé le plus grand repos, appliquer des ventouses scarifiées sur les environs de la blessure, pour favoriser le résorption du sang épanché, et prévenir l'inflammation ; enfin, mettre le malade à l'usage des rafraîchissements mucilagineux et légèrement antispasmodiques". La suture immédiate de la plaie ne doit être mise en oeuvre, qu'après avoir rigoureusement vérifié le parallélisme de ses bords. A défaut de suture, il faut employer les emplâtres agglutinatifs et les bandages de corps.

Généralement, les plaies du bas-ventre sont au-dessus de toute ressource thérapeutique. Cependant, l'auteur rapporte un cas de survie peu banal. Un militaire fut blessé à l'assaut du Caire, par une balle, qui, après avoir traversé les muscles abdominaux à droite, sectionna l'iléon...." les deux bouts de l'intestin étaient sortis, éloignés l'un de l'autre et boursouflés ; le bout supérieur était renversé sur lui-même, de manière que son rebord rétréci, comme le prépuce dans le paraphymosis, étranglait le tube intestinal; le cours des matières en était intercepté, et elles s'accumulaient au-dessus du rétrécissement. Je coupai d'abord, par quatre petites incisions faites avec les ciseaux évidés, le collet de l'intestin étranglé, que je remis dans son état ordinaire. Je passai une anse de fil dans la portion du mésentère correspondant aux deux bouts de l'intestin ; je les fis rentrer jusqu'au bout de l'ouverture, que j'avais eu soin de débrider, et le pansement fait, j'attendis les événements". Quatre mois plus tard, le blessé était parfaitement guéri : les deux fragments d'intestin avaient adhéré, et le transit s'était normalement rétabli....

Dans le cas particulier des plaies de vessie, l'auteur pratique systématiquement la mise en place d'une sonde urétro-vésicale à demeure ; seul moyen

de permettre la cicatrisation de la plaie : "car si, au moment où l'escarre vient à se détacher, l'urine n'a pas une issue facile au dehors, elle passe à travers les plaies, et s'infiltre avec d'autant plus de facilité, que la chute des escarres lui laisse une infinité de bouches d'absorption, surtout dans le tissu cellulaire, mis à découvert ; de là, les affections gangréneuses et la mort..."

Le dernier mémoire, le plus important, a pour sujet : les plaies des membres. L'auteur y décrit un procédé personnel de désarticulation de l'épaule. Nous en reparlerons à propos du célèbre mémoire sur les amputations publié en 1.803. Au cours de la précédente campagne, 19 soldats ont été amputés d'un membre supérieur : 13 ont parfaitement guéri ; 6 sont morts de la peste ou des suites du choc de la blessure ou de l'opération. Dans certains cas, il n'est pas nécessaire de faire l'amputation à l'épaule ; par exemple, "si la lésion se borne à l'os, et s'il n'y a pas de destruction des principaux muscles ou tendons, et des gros vaisseaux, il suffit de faire l'extraction des corps étrangers". En d'autres cas, par exemple de fracture sous-capitale de l'humérus, l'extraction de la tête de l'os suffit pour amener la guérison du blessé : "Je pratique une incision dans le centre du muscle deltoïde, parallèle à ses fibres, en la prolongeant le plus bas possible ; je fais écarter les bords de la division pour mettre à découvert l'articulation, dont la capsule est ordinairement ouverte ; et, à l'aide de mon bistouri courbe boutonné, je coupe avec la plus grande aisance les attaches des tendons des sus-épineux, sous-épineux, petit rond, sous-scapulaire et la longue portion du biceps;ensuite, je dégage la tête de l'os et la fait sortir par la plaie récente du deltoïde, en la poussant avec les doigts ou un élévatoire, par l'une des plaies latérales ; je rapproche le bras de l'épaule, et le fixe dans la position convenable, à l'aide d'une écharpe et d'un bandage contentif". Sur 10 opérés, 4 sont morts : 2, du scorbut, 1 de la peste, après sa guérison opératoire, et le dernier de la "fièvre d'hôpital' (septicémie). "Le bras s'est soudé à l'épaule chez les uns, et il s'est établi chez les autres, une espèce d'articulation accidentelle, qui permet des mouvements". En ce qui concerne les plaies du membre inférieur et leur traitement, nous nous reporterons, là encore, au "mémoire sur les amputations". De toutes manières, l'auteur insiste sur l'intérêt de la chirurgie conservatrice, lorsqu'elle est possible.

En terminant ce magistral ouvrage, Larrey note que les balles arabes ou turques, "sont armées d'un pédicule de fer ou de cuivre, qu'on fait identifier avec le plomb, au moment de la fonte". Pour cette raison, il eut toujours plus de difficulté à extirper des balles du corps de nos blessés, que les projectiles français, de celui de nos ennemis. En outre, l'opération était forcément plus douloureuse dans le premier cas.

En dehors de ces observations médicales, Dominique Larrey rapporta de nombreuses notes sur l'Egypte, ses moeurs, sa faune, son climat .., quelques unes sont amusantes. Retenons, par exemple, à quels rites consacrés les jeunes mariées orientales sont tenues de se soumettre : "Les filles conservent jusqu'à la veille du mariage, les productions pileuses du pubis. A cette époque, elles se rendent au bain. Une matrone compose une pâte liquide, qu'elle applique sur tous les points où ces productions existent : on laisse sècher cette pâte ; ensuite, on fait entrer les jeunes personnes dans une cuve pleine d'eau chaude, d'où elles sortent parfaitement épilées, et sans avoir éprouvé la moindre douleur. Elles finissent leurs lotions, se purifient et rentrent chez leurs époux pour consommer le mariage. Le lendemain, les parents de la mariée vont attacher en grande cérémonie, les débris, liés en petits faisceaux, sur le tronc d'un sycomore. Ils adressent en même temps des prières à Dieu pour le bonheur et la fécondité de la femme". Ailleurs, on relève que les chameaux en rût, sont soumis à une espèce de rage, non contagieuse : "ils rendent alors une écume blanche, épaisse et abondante, ils mugissent sans cesse... et paraissent avoir horreur de l'eau ; ils poursuivent l'homme ou les autres animaux pour les mordre... Nous avons eu quelques soldats qui, par suite de ces blessures, quoique légères en apparence, ont éprouvé des accidents graves - presque tous ont été estropiés, malgré nos soins..." Enfin, à propos de bains égyptiens, l'auteur constate qu'ils ont un effet tout particulier sur les femmes : "outre la propreté la souplesse et la blancheur qu'ils donnent à la peau, ils disposent à l'embonpoint, embellissent les formes extérieures, et favorisent la fécondité. J'ai vu plusieurs femmes de l'armée, n'ayant jamais eu d'enfants en Europe, devenir enceintes en Egypte, après en avoir fait usage..."

A cette époque de son extraordinaire carrière, Dominique Larrey, recueille les fruits de sa courageuse abnégation et de sa vertu. Les éloges et les honneurs se succèdent, sans entamer, pour autant, la modestie naturelle de ce grand homme. Ecoutons son ancien maître, Sabatier : "Je l'ai dit dans toutes les occasions, mon illustre confrère, je l'ai dit à l'Ecole de Médecine, à l'Institut et à vous-même, votre relation chirurgicale de l'expédition d'Egypte est le meilleur ouvrage de chirurgie, qui ait été publié depuis plus de vingt ans".

Sa majesté le Roi Frédéric-Guillaume de Prusse pour lequel Larrey conserva toujours une vive admiration, lui fait parvenir une médaille en or d'un poids de mille livres, qu'accompagne une lettre des plus flatteuses :
"... je ne connais rien de plus instructif, ni de plus utile, que votre relation chirurgicale de l'expédition d'Egypte. Il est consolant de voir, à côté de l'histoire des guerres, celle des travaux qui ont pour but d'en adoucir les horreurs..."

Après la loi du 19 Ventôse an IX (10 Mars 1803) ; sur la réorganisation du corps médical en France, Larrey est contraint de repasser une thèse, pour recevoir le titre de Docteur en médecine. De ce nouvel ouvrage, "Des amputations des membres, à la suite des coups de feu", il tirera un mémoire, publié en 1.812 dans le recueil des "Mémoires et campagnes", dont l'importance n'échappe à personne. Cette thèse est habilement dédiée au Premier Consul :
"... Daignez, Général, l'accepter comme une marque de mon admiration pour vous, et de l'attachement inviolable que je vous porte..." En fait, il est sincère, comme nous le verrons dans la suite. Bonaparte le remercie en lui offrant 6.000 livres, et une boîte en or, sur laquelle est peint le portrait du Premier Consul.

Le 19 Janvier 1804, un décret officiel, paru dans le "Moniteur universel", crée six nouveaux Inspecteurs généraux du Service de Santé. Larrey, Percy, Heurteloup et Desgenettes sont du nombre. La même année, Napoléon Bonaparte, crée l'ordre national de la Légion d'Honneur.
Dominique Larrey fait partie du premier contingent de chevaliers, et peu

après, -il n'a pas quarante ans-, le grand chancelier de l'ordre, Lacépède, lui annonce officiellement sa nomination au grade d'officier.

Le 2 Décembre 1.804, Napoléon est couronné Empereur. Pour Larrey, qui n'a jamais renié son idéal républicain, c'est un rude coup, parce que, malgré tout, il reste très attaché à celui qui fut le général Bonaparte. "C'est avec une affliction profonde, dis-je à mon épouse, au retour de cette cérémonie, que j'ai vu cet illustre guerrier porter le sceptre des rois. Tout me prédit que cet instrument de la tyrannie, causera incessamment sa perte et la ruine de la France ; tandis que s'il avait su conserver son titre modeste de Premier Consul de la République, il aurait été vénéré du monde entier, et il serait resté l'idole du peuple fran[illegible].

En effet, la trêve générale obtenue à grand-peine le 25 Mars 1.802 à Amiens, a été rompue à nouveau par l'Angleterre, dès le 17 Mai 1.803 ; en Août 1.805, les préparatifs d'une prochaine invasion de cette île sont très avancés. La garde, qui n'est plus consulaire, mais impériale, est cantonnée à Boulogne sur mer, avec son chirurgien-en-chef. Pour Larrey, la vie civile est bien finie : et ce n'est pas le désastre de Trafalgar, comme autrefois celui d'Aboukir, qui ramènera en Europe une paix déjà trop compromise. Désormais, la destinée du nouvel officier de la Légion d'Honneur, restera intimement liée à celle des Aigles françaises.

Au Service
de l'Empire

C H A P I T R E V I

LA CAMPAGNE D'AUSTERLITZ

Prévenant les intentions de la nouvelle coalition anglo-austro-russe, Napoléon ouvre les hostilités en 1805. L'armée est prête. Il ne lui reste qu'à exécuter son fameux plan de campagne, dicté le 31 août à Daru, de son quartier général de Boulogne. On sait que son génie ne fut jamais plus lucide qu'en cette circonstance : deux mois à l'avance et à plus de 200 lieues de distance, il a prévu l'ordre des marches, leur durée, les lieux de concentration des colonnes, l'emplacement et la date des victoires, et même, les fautes de l'ennemi qu'il conviendra d'exploiter ;"et s'il y eut quelques différences de temps et non de résultats, entre Munich et Vienne, elles furent à l'avantage de l'Empereur", écrit son biographe, le comte de Ségur.

On raconte qu'arrivé à Strasbourg le 25 septembre, quelques jours après la garde, Napoléon rencontra Dominique Larrey, dont les préparatifs militaires étaient echevés. En terminant l'inspection de ses Services, il lui aurait dit : "Larrey, vous avez failli être prêt avant moi". L'authenticité de cette boutade est peut-être discutable; mais elle aurait fort bien pu être prononcée, connaissant le jugement porté par M. Triaire, sur le chirurgien-chef de l'armée d'Orient.

A la même époque, Larrey cumule les fonctions de chirurgien-en-chef de la garde, et de l'armée. En effet, Percy, dont dépendent tous les services de santé, au point de vue chirurgical, n'a pas encore rejoint

son poste. Les ambulances ont été organisées sur le modèle de celles de l'armée d'Italie, en l'an V; de plus, il a été procédé à la création d'ambulances sédentaires et d'hôpitaux temporaires, destinés à l'arrière.

A Gunsburg le 9 octobre, à Elchingen le 14, les avant-gardes autrichiennes sont culbutées par Ney. Mack, contraint de faire retraite, s'enferme dans Ulm, prise à revers par Napoléon. Il y capitule sans combattre, le 20 du même mois. Dans une lettre datée d'Augsbourg, le chirurgien de la garde narre au peintre Girodet, ami des Larrey, l'étonnante reddition de cette place : "J'ai bien regretté, mon cher ami, de ne pas vous avoir près de moi dans plusieurs occasions de notre rapide campagne, surtout devant Ulm, lorsque l'Empereur a fait défiler devant lui, toute l'armée autrichienne, 30.000 prisonniers qui s'étaient lâchement et bêtement enfermés dans cette ville, qu'on était sur le point de prendre d'assaut. Six généraux, dont le général-en-chef étaient à leur tête. Jamais vous n'avez vu de spectacle plus important et plus digne d'un grand peintre... "

"Figurez-vous une armée de 100.000 hommes environ, qui occupe par échelons et lignes de bataille, une colline uniforme, disposée en demi-cercle et embrassant un ravin profond sur la ligne gauche du Danube, où se trouve la ville d'Ulm...

"L'Empereur avec son état-major, en face de la ville, au centre de cette colline, debout sur un rocher escarpé.. Les prisonniers défilèrent en colonne... déposant au fur et à mesure, à une certaine distance, leurs armes et leurs munitions, et rentraient ensuite dans la ville, attendre leur départ pour la France. Nos dragons à pied, attendaient au lieu où se faisait le dépôt des armes, pour s'emparer des chevaux que les cavaliers ennemis étaient obligés de quitter.

"Jugez maintenant de l'humiliation des uns et du contentement des autres. On voyait les glacis de la ville, couverts d'armes et d'armures de toute espèce. Beaucoup de soldats ennemis paraissaient insensibles à cette reddition; d'autres déchiraient leurs équipements ou brisaient leurs armes de colère et de désespoir; quelques-uns versaient des larmes sous leurs casques, et gardaient un profond silence.

"A ce triomphe, ajoutez 37.000 autres prisonniers autrichiens une vingtaine de généraux, dont un prince, 150 pièces de canons et 80 drapeaux...

Maintenant nous allons à la rencontre des Russes. Dieu veuille que nous ayons les mêmes succès...".

Le premier engagement important avec eux, se situe le 18 novembre, à Hollabrünn. Lannes et Bagration s'y massacrent toute une journée, sans grand résultat. Les Russes sont difficilement battus; ils ont perdu 3.000 hommes, la moitié de leurs effectifs, dont 1.500 prisonniers. Mais les divisions de Lannes sont elles-mêmes très éprouvées. Oudinot, blessé, a dû être évacué sur Vienne, où il sera soigné par Percy. A la fin du jour, Larrey immobilise ses ambulances sur le terrain de l'action, à laquelle il a entièrement participé.

"Le spectacle qui s'offrit à lui, rapporte M. Triaire, était épouvantable. La malheureuse ville d'Hollabrünn avait été prise et reprise plusieurs fois par les deux partis, et finalement incendiée par les Russes. Les blessés s'étaient réfugiés dans les maisons; ceux qui ne purent pas fuir, furent brûlés vifs. On trouvait les autres dans les rues, où le feu les avait poursuivis, à demi-carbonisés. Beaucoup de blessés n'avaient pu être ni pansés ni opérés. Il en était même qui n'avaient pas été relevés. Larrey, assisté de son ami Ribes et de Jouan, chirurgien de la maison de l'Empereur, pratiqua toutes les opérations et tous les pansements nécessaires. Les blessés furent évacués sur Vienne, et le chirurgien de la Garde rejoignit le quartier-général à Znaïm.

Ce combat eut une suite imprévue. Le général Maison, étant à l'avant-garde, voulut poursuivre l'ennemi; mais, surpris à son tour par les Russes, il perdit beaucoup de monde.

L'Empereur, très mécontent, lui adressa un blâme; il l'aurait mis à l'ordre du jour, si Larrey n'était intervenu, en modifiant le rapport concernant le nombre des blessés de l'affaire, et la gravité de leure état. "Eh bien! note-t'il en marge de ses Mémoires," telle est la gratitude des hommes, ce même général étant Maréchal de France et ministre de la guerre, m'a fait sortir de l'Hôtel des Invalides, avec mon collègue

Desgenettes, son médecin à l'armée, par une ordonnance fatale qu'il fit prendre au Roi, pour une nouvelle organisation du service de santé militaire..."

Entre deux combats, Dominique Larrey a l'occasion de séjourner à Munich. Il y retrouve le célèbre Soemering, qu'il a connu à l'armée du Rhin, et dont le cabinet d'anatomie est un véritable musée.

Pendant la dure marche d'hiver, qu'effectue l'armée vers la Moravie, nombreux sont les militaires victimes du mauvais temps et des fatigues de la guerre. Au contact de son chirurgien-en-chef, la garde impériale s'aguerrit progressivement. Chaque étape voit les soldats partir à la recherche de bois pour les feux de bivouac, et de vivres souvent difficiles à se procurer; Larrey oblige les hommes épuisés et trempés, à prendre de l'exercice, pour éviter un engourdissement fatal, source de toutes les maladies et affections qui règnent au même moment parmi les régiments de la ligne.

Cependant, la bataille décisive est proche; en cette fin de novembre 1805, l'armée française arrive au contact avec le gros des Austro-Russes, non loin du petit village d'Austerlitz. Fidèle à ses habitudes, Larrey qui, en l'absence de Percy dirige toujours en chef le service de santé de l'armée, commence par disposer utilement ses ambulances volantes et ses hôpitaux d'évacuation; puis il procède à l'inventaire de son matériel chirurgical et de ses appareils à pansements. Après quoi, semblable au reste de l'armée,... il attend.

"A ce moment, note M. Triaire, les ambulances de Larrey atteignaient un état voisin de la perfection, et il exerçait, grâce à la faveur dont il jouissait auprès de Napoléon, une sorte de dictature;" lui ne l'ignorait pas, qui écrivait : "Les ambulances aux jours des grandes batailles de l'Empire, avaient toujours droit aux premiers logements militaires, avant les généraux et les états-majors. L'Empereur l'entendait ainsi, et l'armée le savait bien. Il suffisait de faire inscrire en lettres de craie ou de charbon "ambulance de la Garde" ou "ambulance de Larrey" pour que cet asile des blessés demeurât inviolable pour tous, chefs ou soldats, qui cherchaient un gîte ou un abri".

Le 1er décembre, sur ordre de l'Empereur, Dominique Larrey met le dernier point à son dispositif sanitaire. Il mande à l'ordonnateur Joinville, au quartier général de Brünn : "je vous prie de vouloir bien faire parvenir d'ici à demain matin... une suffisante quantité de voitures pour le transport des blessés; de la viande, de l'eau-de-vie pour chaque ambulance, et tous les brancards qui sont à votre disposition. "Veuillez aussi charger les commissaires de guerre des divisions de se trouver demain matin près de trois ambulances principales, que j'ai établies au moulin : 3ème ligne de l'armée, à la ferme : 2è ligne, et à la poste : 1ère ligne, d'où nous ferons partir autant de subdivisions que besoin sera, pour suivre les colonnes ébranlées.

"J'ai parcouru dans la journée, et je reverrai encore dans la nuit les ambulances et les officiers de santé des différents corps de l'armée, à qui j'ai donné les instructions nécessaires pour se trouver avec instruments et appareils à pansements sur le champ de bataille et sur les points confiés aux chirurgiens principaux.

"Je pense qu'avec toutes ces précautions, et la surveillance que j'exercerai moi-même sur toutes ces ambulances, les blessés de demain recevront tous les secours qu'ils ont droit d'attendre de nous. Je vous recommande seulement la plus grande célérité dans l'envoi des objets demandés...".

Assez ému lui-même, Larrey dépeint l'inoubliable veillée d'armes : "... L'enthousiasme général éclata au moment où Sa Majesté parcourut les lignes de son armée; électrisés par sa présence, tous, d'un mouvement unanime et spontané, formèrent et allumèrent des brandons de paille, et en un instant plus de 80.000 hommes présentèrent le spectacle d'une illumination d'un genre nouveau, d'autant plus brillante et plus symétrique, que le ciel était serein et les troupes rangées par lignes sur les collines, comme sur un amphithéâtre. Les acclamations les plus vives accueillirent aussi l'Empereur, et coucoururent avec ces signes d'allégresse, à célébrer l'anniversaire de son couronnement, qui correspondait à ce jour..."

Il n'est pas nécessaire, ici, de revenir sur ce qui a été tant de fois conté avec bonheur par des historiens autrement qualifiés que

nous. Rappelons simplement les grands événements de ce 2 Décembre 1805, qui restera la plus belle victoire tactique de Napoléon-le-Grand. Au petit matin, les 35.000 Austro-Russes, dont Kutusof a dégarni son centre comme l'avait prévu et désiré Napoléon, descendent vers Telnitz et Sokolnitz, afin de couper la route de Vienne à l'armée française. Ils y sont héroïquement contenus par les 10.000 fantassins de Davout, qui forment notre aile droite. A ce moment, l'Empereur met à profit l'affaiblissement du centre ennemi en lançant les divisions de Soult, à l'assaut du plateau de Pratzen. Elles s'en emparent vers 9 heures du matin ; Napoléon et la garde suivent aussitôt. En même temps, l'infanterie de Lannes et la cavalerie lourde de Murat écrasent l'aile droite alliée. Kutusof, qui a reconnu son erreur un peu tard, tente de reconquérir Pratzen, en y jetant toutes ses réserves. Malgré les charges obstinées de la cavalerie de la garde impériale russe ; malgré les efforts désespérés de l'infanterie coalisée, qui fusille la nôtre à trente pas, et reçoit coup pour coup, les Austro-Russes sont rejetés dans les ravins d'Austerlitz, après 4 heures d'une terrible empoignade. Il ne reste plus à détruire que l'aile gauche ennemie. Pour cela, les divisions françaises empruntent le même chemin que les Russes la nuit précédente. Les derniers régiments de la Coalition sont broyés entre le gros de nos forces, et les troupes de Davout qui n'ont pas concédé un pouce de terrain de toute la journée...
Le bilan est évocateur : les pertes françaises s'élèvent à 8.000 tués ou blessés ; les pertes austro-russes, à 20.000 tués ou blessés, 20.000 prisonniers, et 180 canons pris.

Toute la journée et la nuit suivante, Larrey et ses chirurgiens parcourent le champ de bataille, apportant aux blessés les premiers secours, les faisant ensuite relever et diriger sur l'arrière. Avec courage, n'épargnant pas leur peine, ils vont inlassablement sous le feu de l'ennemi puis à la lueur des torches, à la recherche des manquants... Le lendemain, le chirurgien-en-chef de la garde adresse son rapport à l'Empereur : "Sire, au moment où la bataille allait commencer, et après avoir dirigé les principales ambulances du centre, j'ai remis la direction du service chirurgical, à M. l'Inspecteur général Percy, qui est arrivé au xommencement de l'action.

" J'ai suivi avec mes ambulances les mouvements de la garde. La charge des chasseurs à cheval et des grenadiers, a donné environ 30 blessés,non compris 3 chefs d'escadron, 3 officiers et plusieurs sous-officiers.
" Tous, après avoir reçu les premiers secours sur le champ de bataille, ont été transportés avec les voitures suspendues de l'ambulance, jusqu'à celle dite du moulin. Quelques uns ont même été conduits jusqu'à Brünn. Les plus gravement blessés reposent encore dans notre ambulance, établie au moulin, d'où je vais les faire évacuer sur Brünn, avec un officier chevalier-noble de la maison impériale de Russie, qui, comme les autres, a été pansé sur le champ de bataille. Les blessés seront accompagnés à Brünn par un chirurgien de notre ambulance qui leur continuera ses soins.
" En suivant les mouvements de l'infanterie de la garde, jusqu'aux bords du lac, nous avons pansé, de concert avec l'inspecteur général Percy, tous les blessés que nous avons rencontré sur notre route, et les avons réunis dans les prochains villages autant que les moyens de transport l'ont permis.
" Sire, je ne puis que louer le zèle et l'activité que tous les chirurgiens et tous les hommes de l'ambulance de la garde ont montré dans la journée d'hier. Veuillez me permettre de les recommander à votre bienveillance".

A la suite de ces événements, Larrey, profitant des bonnes dispositions de l'Empereur à son égard, proteste énergiquement auprès du ministre de la guerre, contre la façon abusive, dont la plupart des généraux blessés s'entourent des meilleurs médecins et chirurgiens de l'armée qu'ils attachent exclusivement à leur service, au détriment de celui des troupes. Et il conclut : "Il me paraît beaucoup plus avantageux de donner à ces chirurgiens principaux, une meilleur destination..."

Le lendemain de la bataille, Napoléon charge le chirurgien-en-chef de sa garde, d'embaumer le corps d'un colonel des chasseurs à cheval, nommé Morland ; cet officier après avoir brillamment combattu à Austerlitz, fut tué lors d'une charge ultime contre la cavalerie russe. M. Triaire nous explique, comment, après s'être inspiré des notes qu'il avait recueillies à propos de la confection des momies, Dominique Larrey "fit passer

dans l'estomac et l'instestin, une préparation bitumineuse comme le faisaient les Egyptiens. Il injecta ensuite dans les veines et les artères, une solution antiseptique, sans doute du sublimé, vida le crâne par une couronne de trépan, et introduisit par cette ouverture, le long de la base, une certaine quantité de chlorure de mercure. Enfin, il compléta ces dispositions, en faisant sur tout le corps des piqûres profondes à la pointe du bistouri, et en le plongeant dans un bain de muriate suroxygéné de mercure. Ainsi préparé, le corps de Morland fut envoyé à Paris, à l'hôpital de la garde. Il y resta 90 jours dans la solution. Après l'avoir retiré, on le fit sécher devant le feu dans un filet, on reforma son visage par des manipulations, on plaça dans ess orbites des yeux d'émail, et on entoura son corps de bandelettes domme une momie égyptienne. Quand on l'eût ensuite revêtu de son uniforme et qu'on eut donné à ses membres une attitude naturelle, il apparut d'une ressemblance frappante, et l'illusion fut telle qu'une de ses parentes crut le voir vivant et s'évanouit."

Pendant quelques jours, la petite ville de Brünn est un vaste hôpital militaire ; chaque maison a été transformée en ambulance. Une foule de blessés, de toutes armes et de toutes conditions, s'y entassent en attendant d'être triés et affectés à de nouveaux hôpitaux. Français et Coalisés sont encore mélangés ; malheureusement pour les nôtres, les Russes sont d'une malpropreté telle, que, malgré les soins dispensés par nos officiers de santé, une grave épidémie de typhus éclate soudainement parmi eux. Elle s'étend bientôt à toute la ville. Seul, fait exception, l'hôpital de la garde placé sous l'autorité de Dominique Larrey ; sa tenue est en effet remarquable, et les règles d'hygiène y sont scrupuleusement obsérvées. "L'épidémie remarque Larrey, se déclara en même temps chez les prisonniers russes, qu'on avait été obligé de réunir en grand nombre dans les églises et autres grands emplacements ; enfin elle ne tarda pas à se répandre chez les habitants, et s'étendit ensuite sur toute la ligne d'évacuation, jusqu'en France, par l'effet du transport des malades des deux nations et de celui des prisonniers". Le traitement le plus couramment employé dans cette affection est l'application de ventouses scarifiées à la nuque et aux flancs, les sinapismes aux pieds, les excitants suppuratifs aux plaies, les lotions de corps avec du vinaigre camphré,

enfin, les boissons acidulées. Remarquons en passant, l'analogie des thérapeutiques de l'époque, en ce qui concerne les maladies infectieuses épidémiques...

Le 26 Décembre, la paix est signée à Presbourg, désastreuse pour les Autrichiens. L'armée rentre en France ; pour sa part, Larrey doit rester à Vienne, jusqu'à ce que les derniers blessés de la garde soient évacués. A ce propos, il écrit à sa femme : "Nous ne pouvons faire le carnaval ensemble ; nous ferons à sa place, l'anniversaire de notre mariage, que nous confirmerons à l'église, si tu le juges à propos. Passe le ciel que les voeux que nous ferons soient mieux exaucés, que lors de cette première cérémonie. Dieu veuille que nous soyons plus heureux, et que les calamités politiques ne viennent plus nous séparer, nous désunir et troubler notre repos..."

A la fin des hostilités, Napoléon sut récomprenser avec largesse, ceux qui s'étaient particuliérement distingués à Austerlitz ; mais, fidèle à sa conception des valeurs militaires, il négligea l'héroïque personnel du service de santé. Beaucoup ressentirent l'injustice qu'on leur faisait ; pourtant, nous avons vu maintes fois, qu'ils n'hésitaient pas à risquer leur vie, pour secourir celle des autres : ils couraient les mêmes dangers que les combattants, ne bénéficiant d'aucun régime de faveur. Tout au long de sa valeureuse carrière, Larrey a souffert de l'incompréhension impériale ; il n'était pas riche, et chaque don reçu, il l'envoyait aussitôt à sa femme, pour qui rien n'était superflu.
Quand on pense aux rentes annuelles que l'Empereur versait sur la tête de ses grands maréchaux, ou de ses meilleurs officiers et soldats... les 900.000 francs de Masséna, les 300.000 de Junot... sans compter les avantages en nature, les gratifications et les dons de toutes espèces ; on comprend l'amertume d'un Larrey ou d'un Percy qui devaient se contenter d'une tabatière en or, ou de deux à trois mille livres. Sa timidité naturelle lui interdisant de réclamer directement à Napoléon, il écrit à Madame Larrey, implorant le secours de sa diplomatie féminine : "Jusqu'à présent, le temps m'a manqué pour entretenir l'Empereur de mes intérêts particuliers. Tu devrais, ma charmante Laville, faire une chose, c'est

d'achever son portrait que tu lui offriras à son arrivée : tu auras ainsi l'occasion de lui demander de mes nouvelles. Ce sera aussi le prétexte le plus favorable, et qu'il ne faudrait pas manquer. Fais un effort, ma bonne amie, tâche de le voir à son arrivée, demande-lui une chaumière, et certes, il te l'accordera, d'autant plus qu'il est content de moi..."

De Strasbourg, le 23 Janvier 1806, Larrey mande encore à sa femme: "Je ne pourrai me rendre à Paris, qu'à petites journées auprès de toi, faute d'argent pour prendre la poste. Celui que j'attends de toi m'est nécessaire pour payer le peu de dettes que la perte imprévue de mes deux chevaux m'a mis dans la nécessité de contracter ; mais ne me gronde pas, ma chère Laville, je suis plus affligé que toi. Peut-être Sa Majesté aura-t-elle égard à ma position et aux sacrifices qu'elle m'a fait faire pour la suivre à l'armée. Le tout serait de pouvoir le lui dire. Tâche de le voir à son arrivée à Paris." En fait, l'argent obtenu par Elizabeth suffit tout juste à masquer les pertes subies au cours de la campagne. La "chaumière" ne viendra qu'après l'Empire, en 1818 ; encore cette modeste villa de Bièvre, ancienne demeure de Junot sous le Consulat, sera-t-elle achetée sur les économies personnelles de Dominique Larrey.

A Paris, où il reprend un enseignement trop fréquemment interrompu, le chirurgien-en-chef de la garde rassemble les notes médicales, inspirées par la dernière guerre.

Une étude importante concerne l'anévrysme, en particulier de l'aorte. L'auteur y rejette l'idée, chère aux Anciens, d'une cause purement mécanique ; car, explique-t-il, "si ces causes agissaient de manière à pouvoir rompre le tissu des artères..., cette déchirure se bornerait-elle à quelques fibrilles de la tunique musculeuse ou fibreuse ? non, sans doute: la crevasse ou la rupture totale du vaisseau aurait alors lieu, et produirait un épanchement ou une effusion de sang, si c'était une artère de l'intérieur du corps, ou la rétraction subite de ce vaisseau et l'oblitération de son calibre, si c'en était une superficielle..." L'un des premiers, il ose parler d'un "virus syphilitique" circulant dans le sang, et finissant par se fixer sur les tuniques artérielles.

Comme traitement, s'il s'agit d'un anévrysme simple siégeant sur un membre, Larrey propose l'emploi de la compression douce et progressive, à l'aide de bandages : on les ôtera quotidiennement pour procéder à des frictions légères avec des pommades à base de sels mercuriels, -donc antisyphilitiques-. L'auteur cite de nombreux cas de guérisons par cette méthode. En cas de "tumeurs sanguines des membres" il ne faut pas hésiter à recourir à l'amputation au-dessus de la lésion ; en effat, les exemples d'extirpation de la tumeur seule, ont toujours été suivis de récidive.

Une autre notice sur "les causes spontanées de l'hémorragie active artérielle", retient l'attention du lecteur. "Le premier phénomène qui se présente dans le cas d'ouverture ou de division totale d'une artère, c'est le rapprochement subit des parois des deux bouts artériels, et la rétraction de son tube, suivant sa longueur..." Ces forces sont fréquemment combattues avec succès, par l'impulsion imprimée au sang par le coeur ; ce qui explique l'hémorragie. La compression suffit à arrêter celle des petits vaisseaux ; mais si un vaisseau moyen est ouvert par un instrument quelconque, il faut recourir à la ligature : le "clou hémostatique" des auteurs contemporains, ne suffisant pas à provoquer une hémostase durable. "Cependant, il arrive souvent que les ligatures sont déplacées ou même arrachées peu de temps après l'opération, par les secousses ou les tiraillements que les blessés opérés éprouvent pendant leur transport des ambulances aux hôpitaux de premiere ligne. Ce court espace de temps suffit pour établir l'inflammation adhésive. Convaincu de cette vérité, je ne fais jamais qu'un seul noeud au cordonnet de fil que j'emploir pour la ligature, même de gros vaisseaux. Le deuxième noeud est inutile, et s'oppose souvent à la chute du cordonnet qui peut-être engagé dans la cicatrice, comme j'ai eu l'occasion de le remarquer plusieurs fois, et il est alors très difficile de l'extraire. J'ai été obligé dans quelques circonstances, d'aller profondément couper sur l'artère, avec des ciseaux, l'anse du fil. Il n'en est pas de même pour les opérations que l'on pratique à la suite des maladies chroniques. Les malades sont épuisés, les forces vitales se trouvent affaiblies, et l'hémorragie se renouvelle facilement, parce que l'inflammation adhésive s'établit dans

ce cas d'une manière plus lente : il est indispensable, alors de faire deux noeuds à la ligature, et de lier même les plus petits vaisseaux."

A propos des "effets du vice rhumastimal sur le système fibreux et osseux", "Je pense, énonce l'auteur, que le principe rhumastimal prive, par ses propriétés sans doute délétères, la substance fibro-cartilagineuse et les vaisseaux osseux de leur vitalité". Ce sont les vaisseaux lymphatiques qui usent et dévorent progressivement les molécules osseuses et cartilagineuses. "Ce travail de carie interne est d'autant plus rapide que l'ossification n'est pas achevée".

La maladie peut être guérie :

" 1) Lorsqu'elle n'est pas très avancée et qu'elle est à la portée des secours de l'art ;

" 2) lorsque le sujet est jeune et exempt d'autres virus, tels que le vénérien ou le scrofuleux ;

" 3) Lorsque la carie n'est pas profonde et qu'elle est éloignée des organes intérieurs".

Larrey, qui ne bénéficie pas, comme aujourd'hui, du précieux secours de la radiographie, décrit cependant les lésions arthrosiques avec une vérité surprenante. Les moyens de traitement à préconiser, sont "tous ceux qui peuvent exciter vivement les parties lésées, de manière à rétablir le ressort des vaisseaux affaiblis et à leur rendre leur sensibilité "propre et naturelle" ; nous retrouvons les ventouses scarifiées au point de turgescence locale, le moxa et les frictions mercurielles. En cas d'abcès enkysté, Larrey confond en une seule et même maladie, rhumatisme et mal de Pott; " je le traverse dans son épaisseur avec une tige d'acier pointue et tranchante, rougie au feu jusqu'au blanc ; je fais sortir autant que possible toute la matière au moyen d'une ventouse sèche qui embrasse toute la tumeur et les deux ouvertures ; puis je passe un séton de linge effilé à travers ces deux ouvertures, et j'applique par-dessus une compresse trempée dans l'huile de camomille camphrée, et un bandage compressif". L'auteur insiste sur les phénomènes d'usure de la tête fémorale ou de la cavité cotyloïde dans la coxarthrose. Il rejette "le prétendu déplacement de la tête du fémur opéré, comme l'annoncent les auteurs, par l'engorgement et l'épaississement successifs du cartilage de la cavité cotyloïde, qui expulse par degrés la tête du premier os...". Car, en ce cas, il s'agit

d'une luxation accidentelle et non d'une maladie.
Larrey termine par quelques très intéressantes observations de maux de Pott dorso-lombaires, avec gibbosité, troubles sphinctériens et abcès enkystés ou fistulisé.Ces abcès sont guéris suivant la méthode exposée plus haut, soit par l'application du moxa : on fait brûler des cylindres de coton sur la peau, en regard de l'abcès ; on applique immédiatement après de l'ammoniaque, àfin d'éviter l'ulcération causée par les brûlures du moxa...

Un quatrième travail est consacré aux "Cartilages mobiles et contre nature des articulations". L'auteur remarque la fréquence des corps étrangers intra-articulaires, à la suite de coups, chutes et percussions violentes. Il conseille, pour rétablir la fonction naturelle dans son intégrité, l'ablation de ces concrétions cartilagineuses.
Pour cela deux techniques sont possibles :
1) inciser juste en regard du chondrome, ce qui permet de l'atteindre directement ;
2) passer par une voie détournée, en évitant au maximum le parallélisme de l'ouverture des téguments avec celle de la capsule, de manière à passer au travers des nombreux accidents dus à la première technique -infection, blocage articulaire ... -
Desault avait adopté cette dernière méthode. Voici l'exemple d'une intervention de ce genre : "Je la fis avec une telle précaution que l'incision des téguments s'est trouvée ensuite à une très grande distance de l'articulation. En conséquence, après avoir mis la jambe dans une extension parfaite, je fis passer le cartilage du côté interne du genou où il était, au côté opposé ; son passage sous la rotule eut lieu sans la moindre douleur. Je saisis avec mes doigts ce corps étranger ; et, en le pressant fortement en haut et en-dehors, je lui fis faire une saillie sous le muscle vaste externe, à plus de trois travers de doigt au-dessus de l'articulation. La capsule articulaire avait suivi le déplacement. Après l'avoir fixée sur ce point, j'incisai la peau et la portion du muscle qui la recouvrait, je coupais ensuite la capsule sur le cartilage, et à l'instant même, il fut expulsé à travers l'incision. Sans chercher à réunir la plaie, j'appliquais un appareil fort simple, ayant soin de trem-

per dans du vin camphré, les compresses qui devaient envelopper le genou -excellent moyen pour prévenir la douleur et l'inflammation . Il n'est pas survenu le moindre accident, et la plaie a été parfaitement cicatrisée le 25è jour..."

Le dernier ouvrage traite de "L'épilepsie cérébrale". Il faut pouvoir distinguer l'affection véritable de la simulation. S'il est facile de mimer la chute et les convulsions, on ne peut "imiter l'émission de la salive épaisse et écumeuse qui se secrète naturellement pendant l'accès, ni la dilatation des pupilles, indépendante de la volonté. Dans l'épilepsie vraie, le pouls est calme, et à peine nerveux ; dans l'autre, au contraire, il est agité ainsi que la respiration ; la contraction des muscles n'est point non plus simultanée, comme dans la vraie, et il ne dépend point de l'individu de distordre les yeux comme cela se fait spontanément dans le premier cas."
Un certain nombre de tumeurs fongueuses de la dure-mère, -causes d'épilepsie cérébrale-, furent reconnues syphilitiques par l'auteur. La guérison a été obtenue grâce au traitement antivénérien.

Une fois encore, la paix se trouve compromise. Le Roi de Prusse, allié secret du Tsar, lance un ultimatum à Napoléon, lui enjoignant d'évacuer les territoires allemands jusqu'au Rhin, avant le 8 Octobre. Le jour dit, l'Empereur répond à cette insolence, en prenant l'offensive en Saxe.

C H A P I T R E V I I

LES CAMPAGNES DE SAXE ET DE POLOGNE

En six jours, la Grande Armée franchit les défilés du Frankenwald, couvre plus de 200 kilomètres, et débouche dans le dos des Prussiens qui pensaient la surprendre. Divisée en deux corps d'inégale importance, l'armée prussienne - qui se targue d'être la plus puissante d'Europe - est attaquée le 14 Octobre 1806. En quelques heures Napoléon, à Iéna, et surtout Davout à Auerstadt, déciment les régiments ennemis. Le roi Frédéric a perdu 32.000 hommes, tués ou blessés, 25.000 prisonniers et toute son artillerie : son général en chef, le duc de Brunswick a trouvé la mort au début de l'action. Pourtant, à Auerstadt, les choses n'ont pas été faciles : c'est avec trois divisions seulement, que Davout a vaincu le gros des Prussiens, que Napoléon croyait combattre à Iéna ; bien plus, note M. Triaire, "Bernadotte faillit compromettre le succès de la victoire..., en refusant son concours à Davout. L'énergie de ce général, l'extraordinaire bravoure de ses troupes, lui permirent seules de compenser la criminelle inertie du futur roi de Suède".

A Iéna, l'Empereur n'a pas jugé nécessaire de recourir à la Garde : elle est restée l'arme aux pieds, en avant de la ville voisine de Géra, suivant la marche de la bataille, aux bruits des fusillades et du canon. Dominique Larrey, n'ayant eu aucun blessé a panser au cours de cette glorieuse journée, se contente de remarquer la grande efficacité des divisions d'ambulances volantes ; en effet, tous les blessés importants ont pu recevoir des soins dans les premières 24 heures : "...au reste, la meilleure méthode à suivre, celle que j'ai toujours observée, pour pré-

venir l'inconvénient fâcheux de ne point donner les premiers secours aux militaires les plus grièvement blessés, c'est d'établir les ambulances le plus près possible de la ligne de bataille, et de former un quartier général, auquel tous les blessés qui exigent des opérations plus ou moins délicates, doivent être réunis, pour être opérés par le chirurgien-en-chef, ou sous ses yeux, par des chirurgiens habiles. Il faut toujours commencer par les plus dangereusement blessés, sans avoir égard au rang et aux distinctions. "Les moins maltraités peuvent attendre que leurs frères d'armes, horriblement mutilés, aient été pansés et opérés ; autrement, ceux-ci, ou n'existent déjà plus, quelques heures après, ou ne vivent que jusqu'au lendemain, ce qui est encore assez rare. Il est facile d'ailleurs, avec de légères blessures, de se rendre aux hôpitaux, de 1ère ou de 2e ligne, surtout pour les officiers qui ne manquent pas de moyens de transport..."

Les débris de la belle armée prussienne s'enfuient de tous côtés. La contagion est telle que les places principales du royaume se rendent à la première sommation : Magdebourg, Spandau, Stettin... tombent tour à tour. Le roi et la reine -qui a tout fait pour provoquer cette guerre- se réfugient à la hâte en Prusse orientale, avec leurs derniers soldats. Le 27 Octobre, entouré de son grand état-major, et précédant sa garde, l'Empereur fait une entrée triomphale à Berlin. Jamais campagne impériale ne fut si courte ni si heureuse !

Larrey profite de son séjour dans la capitale pour visiter l'université berlinoise. Il entre en relation avec de nombreux savants ; entre autres : les Walter, père et fils, dont il visite le magnifique cabinet d'anatomie ; un autre chirurgien réputé : Goerke ; le célèbre Alexandre Humboldt, chez lequel il admire l'étonnante collection d'animaux et de plantes, rapportées du Nouveau-Monde ; Goethe lui-même, qui, dit-on, acheva la première partie de "Faust", au son des canonnades d'Iéna, sans se préoccuper du sort de la bataille ...

A Postdam, il découvre avec émotion, le cadre où vécut le grand Frédéric II, et les souvenirs qui y demeurent attachés ; cet habile administrateur, doublé d'un grand soldat, avait toujours provoqué la plus vive admiration chez Dominique Larrey.

Parmi les troupes cantonnées à Berlin, le chirurgien de la garde relève plusieurs cas d'asphyxie par l'acide carbonique, provenant des émanations de poêles chauffés à blanc. Les soldats, ignorants du danger représenté par ce mode de combustion, gardaient fréquemment les fenêtres et les portes bien closes pour se préserver du froid. Quelques-uns ne purent être ranimés. "Chez ceux qui périrent à Berlin, rapporte l'auteur, toute l'habitude du corps était boursouflée et de couleur violette plus ou moins foncée, selon la déclivité des parties ; ... et lorsqu'on divisait cette membrane -la peau- dans toute son épaisseur, on la voyait parsemée d'un réseau vasculaire, rempli d'un sang noirâtre et très liquide... Les vaisseaux sous-cutanés étaient également injectés d'un sang noir ; la couleur des muscles était brunâtre, et la fibre en était ramollie. Les membres étaient souples, et les articulations faciles à mouvoir ; ... Les poumons étaient tuméfiés et remplis de sang noirâtre ; la membrane muqueuse ecchymosée, et les vaisseaux bronchiques pleins de gaz qu'on faisait dégager par la pression. Les cavités artérielles du coeur étaient pleines d'un sang noir et liquide ..."
On pourrait rapprocher cette excellente observation anatomo-pathologique, des autopsies que Larrey pratiqua sur des noyés, à Nice en 1794.

La mi-Novembre est marquée par la reprise des opérations militaires contre les Russes, envoyés un peu tard, par Alexandre, au secours de leurs alliés prussiens. S'avançant à leur rencontre, Napoléon s'enfonce rapidement au coeur de la Pologne. En Janvier 1807, Larrey est à Varsovie ; il y soigne Duroc, qui s'est fracturé la clavicule. Mais, les difficultés ne tardent pas à surgir, qui, peu à peu, ralentissent la marche des troupes...

Le froid sec et vif du début fait bientôt place à d'interminables tempêtes de pluies, qui transforment les immenses plaines polonaises en cloaques marécageux. Le chirurgien-en-chef, partage les épreuves communes. De Golomyn à Pultusk, entre deux combats acharnés, la garde progresse péniblement : "Les routes devenaient de plus en plus mauvaises ; et depuis cette première ville, nous n'avions cessé d'avoir la pluie sur le corps, et de marcher, jusqu'à la ceinture ou jusqu'au ventre du cheval, dans une boue épaisse où l'artillerie s'embourbait à chaque instant, et où une grande quantité de voitures d'équipage était restée enfoncée...

J'eus lieu de reconnaître, dans cette circonstance, les avantages de nos petites voitures suspendues d'ambulance, montées sur deux roues, qui, en raison de leur élévation et de leur légéreté, passaient plus facilement que les chariots à quatre roues et même que les chevaux de bâts".

Dans ses "Mémoires", Larrey mentionne le cas singulier d'un brigadier des chasseurs à cheval, qui, au combat de Golomyn, fut légérement blessé au bras gauche, par un boulet de petit calibre. Apparemment, il avait une simple ecchymose et une toute petite plaie, qui ressemblait à une blessure, faite par une pointe d'arme blanche. Tout allait bien, lorsque le 9e jour, la suppuration de la plaie prit un aspect inquiétant ; on dut la sonder, par crainte d'une carie osseuse subjacente. En pratiquant cette opération, le chirurgien chargé du blessé découvrit l'existence d'un corps étranger métallique, logé entre le biceps et le brachial antérieur, mais l'extraction de ce corps provoqua chez le blessé une hémorragie très grave, qui récidiva plusieurs fois, malgré les compressions. Appelé d'urgence, tant le blessé était bas, Larrey s'interrogea sur la nécessité d'une amputation immédiate, la ligature de l'artère "brachiale" présentant trop de difficultés techniques dans ce cas précis ; "Je voulus donc, pour la dernière fois, tenter des moyens moins violents. Je débridai profondément la plaie jusqu'au trajet de l'artère, qui fut totalement coupée par le bistouri : l'hémorragie s'arrêta aussitôt..." Le chirurgien consolida la guérison "par une compression uniforme et graduée sur tout le bras et l'avant-bras, faite avec des compresses trempées dans un mélange de vin chaud camphré, d'acide sulfurique et d'alumine..." Au 75e jour, le blessé était définitivement guéri. Et Larrey conclut : "Le corps étranger, extrait du bras de ce cavalier, se trouva être un morceau de la pointe de son sabre, long d'environ 8 cms (3 pouces) et large de 2 cms (10 à 12 lignes) que le boulet avait rencontré dans sa marche, et qu'il avait enfoncé au-devant de lui, dans l'épaisseur du bras. Il est assez difficile d'expliquer ce phénomène, mais je garantis la vérité du fait".

Après le combat de Hoff, où les cuirassiers d'Hautpoul ont brillamment chargé, Napoléon embrasse ce valeureux général devant toute l'armée : "Pour me montrer digne d'un tel honneur, dit-il, il faut que je me fasse tuer pour Votre Majesté". Il tint parole, en tombant le surlendemain à Eylau.

Jusqu'alors, seuls quelques régiments ont été engagés dans les différents combats d'avant-garde ; mais, par ce frois matin du 2 Février 1807 les deux armées se découvrent face à face. Espérant détruire une bonne fois ses ennemis, Napoléon engage l'action sous une violente tempête de neige. Dès le début, le corps d'armée d'Augereau est écrasé ; dans le même moment, la cavalerie de Murat provoque la rupture du centre adverse, tandis que Davout enfonce leur aile droite. Le sort de la gigantesque bataille reste longtemps indécis. Seule, l'armée de Ney, qui coupe la retraite aux Russes, oblige Benningsen à rompre le combat. De part et d'autre, les pertes sont effroyables ; 7.000 cadavres russes et 3.000 français jonchent le sol enneigé. Nos ambulances recueillent 7.000 blessés français et 5.000 impériaux gravement atteints. En décrochant, l'Ennemi a emporté dans ses fourgons 15.000 blessés légers ; il nous laisse 4.000 prisonniers. Le résultat obtenu n'est pas à la mesure de ce triste bilan : malgré l'atroce tuerie, l'armée russe demeure en état de combattre.

"Dès le matin, raconte Larrey, j'avais établi une ambulance dans les granges qui bordent le chemin à gauche, à l'entrée de la ville ; mais malheureusement, elles étaient ouvertes de toutes parts, la paille qui les couvrait ayant été enlevée pour les chevaux. Il fallut coucher nos blessés sur les débris de cette paille parsemée de neige, et il s'en trouvait un assez grand nombre de la ligne et de la garde, réunis sous ces mauvais abris".

Le soir, un vent terrible balaie le champ de bataille. Le thermomètre est tombé à - 14°, et se maintient pendant des heures à plusieurs degrés au-dessous de zéro. Dans ces conditions, les chirurgiens ont les pires difficultés à panser les blessés, dont le nombre, nous l'avons vu, est considérable. Le froid est tellement vif, que les bistouris et les pinces tombent des mains qui les tiennent. "Je fus le seul de tous les chirurgiens, note Larrey, en état d'opérer pendant la moitié de la journée ; les autres ne purent tenir un instrument ..."

A sa femme, il dépeint d'horribles scènes : "... les blessés qui se réunissaient en foule derrière le champ de bataille, les membres mutilés, criaient d'une commune voix :"A moi Larrey ! M.l'Inspecteur ! etc...".

C'est sur la neige et sous la neige, que j'ai opéré et pansé ces honorables victimes, et pendant les premières 24 heures, j'ai oublié mes plus pressants besoins, pour ne m'occuper que de leur salut...". Soudain, le bruit que les Cosaques reviennent en force, sème la panique dans l'ambulance de la garde. Tous ceux qui peuvent courir s'enfuient à vive allure. Certains médecins et infirmiers même, désertent honteusement. Larrey, secondé par quelques fidèles courageusement restés auprès de lui, jure aux blessés de les sauver ou de périr avec eux. Heureusement, l'intervention opportune d'un escadron de cavalerie de la garde, dégage les malheureux assaillis.
Il est amusant de noter que cette charge libératrice, fut menée par le général Lepic, qui, la veille encore, était immobilisé par une poussée de goutte aux genoux. Or, c'est Larrey, qui le soigna en lui posant des ventouses scarifiées. Comme quoi, un service rendu n'est jamais entièrement perdu !

"Depuis ce moment, chère amie, reprend-il à l'intention de Madame Larrey, jusqu'à ce jour (15 Février), je n'ai pas eu un seul instant de repos, je n'ai cessé de travailler nuit et jour, presque toujours couché au bivouac au milieu de blessés et des plus vives privations ; mais enfin me voilà débarrassé, j'ai évacué aujourd'hui le dernier convoi de ces blessés sur Inowraklaw, où j'ai désigné un grand hôpital. Mes forces physiques sont bien usées et affaiblies, mais ma conscience est heureuse et tranquille...".

Pour chaque convoi d'évacuation, tout a été prévu dans le détail, pour le mieux-être des blessés : "Leur gîte et leur soupe étaient préparés à l'avance, à chaque lieu de station, par des sous-officiers qui précédaient les convois ...".

Peu de temps après, Dominique Larrey rencontre l'Empereur : "Mais vous n'avez pas d'épée, Larrey ? - Sire, elle m'a été prise à l'ambulance". Napoléon dégainant alors la sienne : "Voici la mienne, acceptez-la en souvenir des services que vous m'avez rendus à la bataille d'Eylau".

Epuisé par les fatigues extrêmes et les privations auxquelles il est soumis depuis des semaines, le chirurgien de la garde tombe malade. A Osterode, Percy le soigne avec dévouement jusqu'à sa guérison. Le 12 Mai, tous deux sont nommés par décrets "Commandants de la Légion d'Honneur" -nous dirions aujourd'hui Commandeurs-. Par cette nouvelle marque d'estime, l'Empereur assimile le chirurgien-en-chef au corps des officiers généraux : Larrey a quarante ans...

Quatre jours plus tard, Napoléon tient enfin sa grande victoire. A Friedland, les Russes perdent 25.000 tués ou blessés, les Français / à 8.000 - ce qui est encore énorme -. Le héros de la journée est le maréchal Ney, qui, ayant détruit les ponts sur l'Alle, acule les Impériaux à la rivière, où beaucoup périssent noyés.

Parmi les blessés de marque, le général de Latour-Maubourg a reçu une balle en travers de la main. Il est sur le point d'être amputé, lorsque Larrey survient, qui met la blessure à plat et enlève les esquilles osseuses. Quelque temps après, ce général est guéri. Grâce à notre chirurgien, il conserve fort heureusement sa main. La garde, qui, n'a pas donné, n'a eu que "7 ou 8 fusillers blessés par les boulets".

Pourchassés jusqu'au Niémen, qu'ils repassent en hâte, les débris de l'armée russe s'arrêtent épuisés de l'autre côté du fleuve, après en avoir fait sauter les ponts ; "en sorte que, écrit Larrey à sa "chère Laville", cette grande armée qui prétendait aller à Paris, est réduite à un si petit nombre d'hommes, qu'elle n'est plus en état de se représenter en ligne. Elle s'est arrêtée sur la rive droite du fleuve, où nous voyons les soldats russes, comme tu vois les personnes qui passent sur le quai du Louvre... Nous avons déjà une suspension d'armes, et tout me fait espérer la paix générale et la fin de nos campagnes. Je le désire bien, ma bonne amie, car je me trouve extrêmement fatigué. J'ai eu le malheur de perdre mon Coco (son cheval), excellent pour la marche, j'en ai acheté un autre, qui, du premier jour, m'a blessé..."

Une entrevue décisive a lieu entre Napoléon, Alexandre et Frédéric. Larrey décrit la scène comme un véritable "reporter" : "Un ponton, surmonté d'une chambre vitrée était mouillée au centre du fleuve : ces monarques

s'y rendirent à la même heure, chacun de son côté, accompagnés de leurs état-majors respectifs. Les deux armées étaient rangées en bataille sur les deux rives ; tous les regards étaient fixés sur la marche de ces augustes souverains ; on attendait de part et d'autre, avec une impatience sans égale, le résultat de cette entrevue.
"L'aspect de ces deux lignes de troupes, vêtues d'uniformes variés : la vue du fleuve et du ponton où conféraient les trois monarques accompagnés à quelque distance, de leurs grands officiers, celle du château-fort, bâti par les chevaliers Teutons, et situé en face du ponton, présentaient le tableau le plus animé et le plus intéressant qui ait été observé..."

Le 25 Juin, la paix est conclue ; Dominique Larrey en profite pour rendre visite à l'armée russe et à son service de santé. Il s'intéresse particulièrement aux Cosaques et aux Kalmouks.

Après Tilsitt, il reçoit de la part de l'Empereur de Russie et du Roi de Prusse, de riches présents : tabatières serties de diamants et une bague d'une très grande valeur.

Nous le retrouvons ensuite à Koenigsberg, où il a organisé un important hôpital d'évacuation. Il y soigne de nombreux conscrits récemment arrivés de France, et qui présentent tous les signes de la coxalgie : "L'Empereur m'ayant interrogé, comme le chirurgien-en-chef de sa garde, sur la nature, les causes et les effets de cette maladie, ... je déclarai qu'à cet âge - 18 ans - l'ossification chez l'homme n'étant pas entièrement terminée, il était dangereux de soumettre les jeunes gens de cet âge, aux fatigues et aux vicissitudes de la guerre, et que, pour avoir des hommes en état de les supporter sans aucun inconvénient pour leur santé, il fallait porter la conscription à 20 ans révolus ; ... Napoléon comprit parfaitement mes observations anatomico-physiologiques, et il s'empressa d'en faire l'objet d'un sénatus-consulte. Une loi a porté en effet le recrutement à 20 ans sonnés, et cette loi a été observée depuis religieusement."

Au retour de cette éprouvante campagne -fin Octobre 1807 -, Larrey devient l'un des dignitaires de la Couronne de Fer, institués par Napoléon ,

pour marquer son couronnement comme roi d'Italie.

De Saxe et de Pologne, il a rapporté - selon son habitude -, une abondante documentation médicale, dont il tire principalement deux ouvrages remarquables.

Le premier mémoire est consacré à "la gangrène sèche, causée par le froid, ou gangrène de congélation". Au début de Février, la température variait tous les jours entre - 10 et - 15 ° ; brusquement dans la nuit du 9 au 10 elle remonta à + 5°. Le lendemain, le nombre des orteils et des pieds, voire des nez et oreilles gelés ne se comptent plus. Logiquement, l'auteur attribue ces gelures au brutal réchauffement de temps qui suivit cette période de grands froids. Il remarque que "tous ceux des malheureux qui purent se rendre dans la ville ou aux feux des bivouacs pour se chauffer, furent les plus maltraités". En conséquence, il faut passer progressivement d'une température froide à une température élevée si on veut éviter la congélation. Le traitement est simple : frictions énergiques des parties atteintes avec de la neige ; puis : lotions avec de l'eau de vie camphrée, pour prévenir la gangrène. S'il y a déjà gangrène seule l'amputation peut sauver le malade ; "faite à propos, et au lieu d'élection ou de nécessité, elle abrège le travail de la nature et assure la guérison du malade sans ajouter à la perte inévitable qu'il doit faire".

Le second travail traite "de la plique", que, presque seul à son époque, Larrey considère comme "une affection locale factice". En effet, il s'avise que : "l'extrémité du cheveu était intacte, conservait sa couleur naturelle, son élasticité et son épaisseur ordinaire. La racine était conforme en tout à l'autre extrémité, ou plutôt celle-ci à la racine, que j'ai toujours trouvé dans un état sain. Si le corps du cheveu était réellement malade ou désorganisé , ses deux extrémités participeraient nécessairement à la maladie : ce que nous n'avons jamais observé".
En tous cas, lorsqu'on coupe une plique ou des cheveux mêlés il ne s'écoule aucun pus sanguinolent comme l'affirment la plupart des auteurs. Les médecins polonais, par contre, sont de l'avis de Larrey. "Cette affection est l'effet de la malpropreté, et des procédés qu'emploient les habitants de la Pologne pour se la donner. Nous n'avons jamais vu la barbe participer

à cette maladie, ce qui vient à l'appui de notre assertion, pour la raison fort simple, que les Juifs soignent beaucoup mieux leur barbe que leurs cheveux. La plique, qu'on a vue au poils du pubis ou ailleurs, peut être l'effet d'une syphilis ancienne, opiniâtre, qui a altéré le bulbe de ces poils, de manière qu'ils en reçoivent des fluides propres à les ramollir et à les disposer, de concert avec la chaleur excessive de la peau, et les émanations virulentes dont ils se saturent, à se ratatiner et à se fixer comme les cheveux de nègre...". Cette affection, non contagieuse, aboutit à l'emmelement des cheveux, puis à leur chute. Et l'auteur termine en ajoutant : " Elle s'est conservée en se propageant par le commerce des deux sexes, dans la classe des individus errants, de mauvaise vie, et surtout, parmi les habitants des villes et des bourgs où ce commerce est fréquent ; ce qui fait que les Juifs et les artisans des villes en sont le plus fréquemment attaqués."

Hélas ! Dominique Larrey n'est pas chez lui depuis trois mois qu'il doit rejoindre Burgos. Une nouvelle armée, commandée par Murat, s'apprête à conquérir l'Espagne, sous le prétexte fallacieux d'aller relever Junot, isolé au Portugal. En réalité, Napoléon ambitionne le trône des Bourbons pour son frère Joseph.

Le 11 Février 1808, armé de courage et de patience, le chirurgien-en-chef de la garde impériale, prend la route de Bayonne...

C H A P I T R E V I I I

LA CAMPAGNE D'ESPAGNE

A Toulouse , Dominique Larrey reçoit un accueil triomphal de la part de ses anciens maîtres et condisciples de l'Ecole de Médecine. Puis il poursuit sa route jusqu'à Bayonne, après être allé embrasser sa vieille mère à Baudéan.

La traversée des Pyrénées lui suggère ses premières réflexions professionnelles: "Lorsque l'armée était engagée dans des montagnes plus ou moins escarpées, il était indispensable d'avoir des mulets ou des chevaux de bât, avec des paniers à compartiments, pour le transport des appareils à pansement, des instruments de chirurgie, des médicaments et autres objets nécessaires aux premiers secours".

Arrivé à Burgos, il assiste à quelques courses de taureaux, spectacle relativement nouveau pour ce montagnard du Béarn; à ce sujet, il porte un jugement sévère, mais en partie mérité: "On ne saurait trop désirer de voir proscrire un jour ces sortes d'amusements, que les amis de la tranquilité désapprouvent, et que l'humanité condamne ..."

La découverte de Madrid l'émerveille ou l'amuse, selon qu'il visite cette capitale en érudit ou en flâneur; le I2 Avril, par exemple, il décrit à sa fille Isaure, la promenade célèbre de la Puerta del Sol:

"Dans des carosses qui remontent au temps de Charles-Quint, sont entassés des femmes, des moines, des prêtres et des militaires. Les femmes jouent de l'éventail, les hommes causent, s'arrêtent pour boire de l'eau, que des porteurs vendent fort cher. Il faut y voir les grands docteurs de la Faculté, avec leurs perruques à 36 marteaux, un petit chapeau à la Basile, le manteau à la Crispin, et des bas de soie avec des bouffettes cramoisies, se promener à pas comptés, en tenant de la main gauche, une canne à bec de corbin en or. Je les trouve dans le même costume, allant faire leurs visites dans les rues de la ville. Mais là, ils sont dignement huchés sur des mules, qui les mènent à pas cadencés, à la porte de leurs clients. Celles-ci s'arrêtent d'elles-mêmes, et attendent patiemment le retour de leurs maîtres...."

Après avoir organisé le service sanitaire de l'armée, Larrey créé une Ecole de Médecine et de Chirurgie militaires, qui sera d'ailleurs fréquentée aussi bien par les Français que par les Espagnols.

Se rendant un jour au grand Hôtel-Dieu, qui peut contenir jusqu'à 3.000 malades, il admire ce magnifique hôpital et se propose d'y loger ses blessés; mais il s'étonne du manque de latrines et de réservoirs pour l'eau des usines et des salles : "Les infirmiers sont obligés de descendre, plusieurs fois par jour, les vases de nuit dans une espèce de fosse pratiquée au fond de l'hôpital, ce qui est très incommode et insalubre D'ailleurs, cette opération ne se fait pas encore assez souvent, et les salles sont infectées par le séjour plus ou moins prolongé de ces vases, auprès du lit de chaque malade".

Le 2 Mai 1808, l'insurrection éclate à Madrid. Avec la violence qui caractérise le tempérament espagnol, nos soldats - qui n'ont pas eu le temps d'organiser leur défense-, sont pourchassés et abattus sans merci. La première pensée de Larrey, demeuré chez lui, est pour ses 2.000 malades, placés sous la garde d'infirmiers et de soldats espagnols. Il craint que Murat n'ait songé à les faire protéger, auquel cas, ils risquent d'être massacrés à la fois par les révoltés du dehors et par leurs ennemis du dedans. "Cette pensée le mit hors de

lui, note M. Triaire comme autrefois au Caire, il se porta de toute la vitesse de son cheval à travers l'émeute, salué de balles que lui tiraient, heureusement sans l'atteindre, les insurgés, et arriva enfin avec ses collaborateurs à la porte de l'Hôtel-Dieu. Il était temps ; il trouva l'officier espagnol commandant le poste, les médecins Dupont et Talabert et les employés français de l'hôpital, aux prises avec les infirmiers indigènes, qui voulaient se ruer sur les malades. Déjà, quelques uns de ceux-ci avaient été blessés ; un médecin français, le Docteur Houneau, avait été insulté et frappé. Larrey s'élança au milieu des révoltés et les accabla de reproches. Son autorité, le prestige qu'exerçait son nom étaient tels, qu'à sa vue, ils s'arrêtèrent interdits et se laissèrent désarmer. Mais le danger revêtit bientôt une autre forme ; une troupe d'émeutiers s'était portée sous les murs de l'hôpital, et tentait d'y pénétrer. Il ordonna alors de barricader les portes et d'armer les convalescents. Il plaça lui-même des hommes à chaque fenêtre, et fit tirer sur les assaillants. Ces mesures défensives, qui permirent d'attendre que l'armée française eut rétabli l'ordre, sauvèrent les médecins et les malades de l'Hôtel-Dieu".

La répression, ordonnée par le grand duc de Berg, est terrible : dans la nuit du 2 au 3, de nombreux madrilènes sont exécutés sans jugement. Qui ne connaît le fameux tableau de Goya, intitulé le "Tres de Mayo", où l'on voit un groupe de ces malheureux, parmi lesquels on reconnaît des ecclésiastiques, fusillés par nos grenadiers ; tandis qu'un second groupe se dirige vers le lieu du supplice, en se couvrant les yeux de leurs mains !

Le calme étant revenu, Larrey se consacre à l'étude de quelques maladies, observées parmi les troupes d'occupation.

Parallèlement à ses travaux sur la gangrène sèche, par congélation, l'auteur propose un mémoire sur "la gangrène traumatique, ou déterminée par une cause vulnérante". Il s'agit alors d'une gangrène humide, avec

altération de l'état et des fonctions générales. Une fois la nécessité de l'amputation reconnue, il faut y recourir sans tarder, pour éviter la prompte dissémination du mal. "On n'a pas à craindre que la gangrène survienne au moignon comme dans la gangrène spontanée, qui ne serait pas limitée, parce que la gangrène traumatique, après s'être développée pour une cause locale, ne se propage que par absorption, et une affection des tissus qui s'engorgent par la continuité des vaisseaux chez lesquels l'altération passe successivement: en effet, l'amputation faite au lieu convenu, arrête ces progrès, et prévient leur suite funeste". Relevons l'observation d'un fusillier de la garde, âgé de I8 ans, qui fut blessé d'un coup de feu à la révolte de Madrid. La balle, pénétrant à hauteur du coude, dans le trajet des vaisseaux interosseux de l'avant-bras, ne s'arrêta qu'au poignet, après avoir causé des dégâts anatomiques internes importants. Croyant à une plaie simple, un chirurgien de l'armée le pansa sommairement. Dès le lendemain, la gangrène se déclare, qui, au 4° jour, atteint déjà le coude. Malgré les avis contraires de ses collègues, Larrey ampute le bléssé à l'articulation de l'épaule. L'opération dure I7 secondes.... Dans les jours suivants, plusieurs hémorragies ménquent d'emporter l'opéré; la 4° fois l'auteur repère une masse gangréneuse à la partie inférieure de la plaie opératoire, avec fusées vers le grand pectoral. Il débride cette plaie, et en exprime le pus. Le 90° jour, le blessé évacué entre temps sur la France, est complètement guéri. "Ce fait authentique, joint à ceux que nous avons rapportés, ne me parait plus laisser aucun doute sur la nécessité de faire l'amputation du membre, dans le cas de gangrène traumatique, quoiqu'elle ne soit point bornée, et il aide à résoudre par conséquent, la question qu'on peut établir sur l'application de ce moyen".

Vers la même époque, de nombreux militaires souffrent d'entéralgies avec constipation tenace, vomissement, oligurie, subictère et asthénie marquée; la mort est fréquente. L'auteur réunit tous les signes de cette maladie, sous le titre de "colique de Madrid". Pour les médecins espagnols, ce sont les "substances métalliques intoxicantes", qui sont à l'origine du mal. Larrey démontre la fausseté de ces assertions en passant en revue, les circonstances au cours desquelles,

les soldats pourraient s'intoxiquer -en particulier lorsqu'ils boivent du vin ou de l'eau qui proviennent de récipients métalliques- ; par ailleurs, il prouve l'endémicité de cette affection dans la région madrilène. Les causes prédisposantes sont : l'abus de boissons spiritueuses - que l'auteur déconseille principalement sous les climats chauds -; le commerce immodéré des femmes: "les physiologistes savent.... que l'irritation ou les excitations forcées des organes génitaux, produisent sympathiquement des effets analogues sur l'estomac"; enfin, la mauvaise alimentation. Les causes déterminantes sont climatiques : effets de brusque passage à la température froide de la nuit, après la canicule du jour. Le traitement conseillé repose, au début : sur la diète, le repos la chaleur modérée, les boissons diaphorétiques et antispasmodiques et les lavements; à la période d'état: sur les vomitifs et les lavements camphrés..... La saignée et les frictions mercurielles prescrites par les auteurs espagnols sont à rejeter; la saignée est même néfaste, par l'état d'asthénie et d'adynamie qu'elle entraine.

En conclusion, Larrey complète le titre de cette maladie en : "Colique bilieuse ou rhumatique de Madrid".

Un dernier travail concerne "une fièvre maligne particulière". C'est une "ataxie soporeuse", engendrée par le drogage des vins, servis par les cabaretiers espagnols, et qui contiennent des substances narcotiques. Les malades tombent véritablement en léthargie. Le réveil est marqué par "un engourdissement pénible et douloureux dans toutes les parties, et surtout une pesanteur insupportable à la tête, avec des vertiges presque continuels...." L'auteur enregistre plusieurs cas mortels, dont l'un de ses élèves préférés - un certain Frizac - et le plus estimé de ses collègues, nommé Talabert, dont nous avons déjà apprécié l'attitude courageuse, lors de la révolte de Madrid: "Ces évènements me jetèrent dans une telle tristesse, que sans les courses fréquentes auxquelles m'assujetissaient mes fonctions, et sans d'autres évènements d'un genre différent, qui se succèdèrent rapidement, j'eusse peut-être succombé à la douleur où j'étais plongé, et que venait encore augmenter la privation où j'étais des nouvelles de ma famille. Je pris néanmoins toutes les mesures nécessaires pour faire rendre à mes deux amis, les

honneurs funèbres qui leur étaient dus".

Larrey n'envisage pas une déloyauté de la part des cafetiers espagnols vis à vis de nos troupes; mais il estime - puisque les vins sont habituellement drogués en Espagne - que la population indigène est accoutumée du fait, et n'en supporte pas les conséquences.

Dominique Larrey apprécie grandement les Espagnols, et particulièrement les Castillans, avec lesquels il commerce le plus possible : "... il est permis de penser, que lorsque cette nation, entièrement délivrée des institutions et des coutumes superstitieuses qui l'ont jusqu'ici fanatisée, et ont comprimé ses bonnes qualités, jouira pleinement du bienfait des lois justes et philanthropiques qui lui sont destinées, elle deviendra l'un des premiers peuples du monde".

A l'occasion d'un passage à Valladolid, il se rend à l'un de ces tribunaux d'inquisition qui sévissent encore dans tous les chefs-lieux ibériques: "... je visitai les cachots souterrains du tribunal, l'un des plus fameux d' Espagne; j'y ai lu avec effroi les condamnations d'un grand nombre de victimes: mais je n'ai pu surtout me défendre d'une sorte de terreur, en voyant la salle où siègeaient les juges, et celle où étaient les appareils destinés à la question extraordinaire, dans lesquelles se conservent encore le mobilier et les attributs de ce tribunal".

Fin Octobre après l'arrivée de Napoléon à Victoria, et le début de l'insurrection générale dans la péninsule, le chirurgien en chef de l'armée reprend son poste à la garde. Il y réorganise ses services d'ambulances les dote de mules et de petits chariots de Biscaye, à deux roues, très utiles pour les routes de montagne.

Un jour qu'il soigne l'une de ces malheureuses réfugiées de Madrid, qui a suivi nos troupes après l'évacuation, le roi Joseph, ne le voyant venir, le croit mort à la suite d'une embuscade: "j'étais en avant avec un de mes officiers, raconte Larrey, à cheval selon ma coutume, et la

giberne sur le dos. En me reconnaissant de loin, il a couru sur moi, s'est arrêté court et m'a demandé de mes nouvelles. Il m'a exprimé son contentement de me trouver vivant et m'a félicité. Il m'a entretenu avec bonté et une affabilité rares...". On peut voir d'après ce récit à quel point le chirurgien était aimé, par les humbles comme par les plus grands !

Le 26 du même mois, une lettre d'Isaure lui apprend la naissance de ce fils qu'il désire depuis tant d'années. Hippolyte est "beau comme un ange" avoue la petite fille. De joie, Dominique Larrey éprouve une commotion telle, qu'il en perd le sentiment. En revenant à lui, il tombe à genoux et remercie le Ciel; puis, il sort en courant de sa demeure porte la nouvelle à tous ceux qu'il connait. La lettre d'Isaure à la main, il frappe aux portes des uns, aborde les autres, allant même, jusqu'à la résidence royale, où l'entrée lui est refusée -comme le veut l'étiquette - parce que le roi fait la sièste...."Cet évènement écrit M. Triaire, fut un rayon de bonheur dans l'existence de Larrey pendant cette fatale guerre d'Espagne, et l'aida à supporter jusqu'à la fin les épreuves de la campagne".

Sous l'impulsion de l'Empereur, l'armée reprend l'offensive en direction de Madrid. Le 10 Novembre, Burgos tombe, le 11 Victor s'empare d' Espinosa.

C'est à quelque distance de Vitoria, sur la route de Burgos, que le cheval du Maréchal Lannes fit une chute en dérapant sur le verglas. Faisant effort pour se relever, la pauvre bête retomba sur la poitrine de Lannes, qui n'en demandait pas tant ! On rapporta ce valeureux soldat à Larrey, dans un état alarmant. En fait, il n'avait pas de blessure sérieuse, mais restait sous l'empire du choc reçu. Se remémorant sa campagne de Terre-Neuve et le procédé employé par les esquimaux pour ranimer les naufragés, le chirurgien de la garde fit envelopper le maréchal dans la peau encore fumante d'un mouton fraichement tué; il la croisa exactement et en fixa les bords; les membres furent recouverts de flanelles chaudes; enfin, il fit avaler un cordial à son patient. En

quelques heures, à la suite d'une abondante sudation, le pouls avait repris un rythme normal. Le blessé était sauvé. Plusieurs jours après, nous retrouvons le duc de Montebello, chuvauchant à côté de l'Empereur et, le 23, il remporte la victoire de Tuleda.

La route de la capitale espagole est ouverte le 29, après que le passage eut été forcé au col de Somo-Sierra. Arrivés au sommet de la montagne, après en avoir gravi les pentes au galop, les lanciers polonais du général Montbrun mettent pied à terre, et se ruent sur les palissades des retranchements qu'ils mettent bas. Puis, sabrant les servants des pièces d'artillerie, ils remontent à cheval et poursuivent les fuyards sur l'autre versant montagneux. Larrey se charge, avec bonheur, des 30 blessés que nous a coûté ce brillant fait d'armes. Enfin, le 2 décembre jour anniverssaire de son couronnement, l'Empereur et sa garde pénêtrent dans Madrid reconquise.

Peu après, une armée anglaise débarquée au Portugal, s'apprête à couper notre ligne de communications. A toute allure, Napoléon et la garde remontent vers le nord ; en apprenant cette nouvelle, les Anglais s'enfuient sans demander leur reste. La poursuite s'engage: de jour en jour, la distance diminue entre les deux armées. Nos troupes sont soumises à une marche harassante, ne prenant que le minimun de repos. Larrey supporte vaillemment l'épreuve; mais, au passage de la Guadarrama il exprime sa lassitude : "Jamais je n'avais ressenti un froid aussi vif, ni éprouvé autant de fatigue". Finalement l'arrière-garde de Moore est rattrapée et battue à Benavente, par notre avant-garde. Le combat permet au reste de l'armée ennemie d'échapper définitivement à nos coups. Lorsqu'arrive le gros des divisions françaises, -auquel Larrey est attaché - les blessés de l'avant-garde, au nombre d'une soixantaine environ, ont déjà été pansés par leurs chirurgiens. Le moins qu'on puisse dire, est que l'ignorance de ces officiers de santé n'eut d'égale que leur manque d'improvisation.

Le chirurgien en chef de la garde n'est pas plutôt rendu, qu'il doit s'employer à réparer leurs erreurs : "Presque toutes les blessures

faites par des armes blanches, étaient étendues, et profondes. On avait cherché, à les réunir au moyen de la suture entortillée à l'instar de celle que l'on pratique pour le bec-de-lièvre, dans l'intention sans doute, de s'opposer à la rétraction des parties, tandis que cette propriété appartient spécialement au bandage unissant, dès qu'on peut l'employer de concert avec la suture.

"Cependant, je ne crus point devoir lever le premier appareil avant le 3° jour.... Au Ier pansement qui eut lieu après les trois jours écoulés, nous espérions trouver toutes les plaies cicatrisées par la réunion, mais nous fumes trompés dans notre attente. La présence des aiguilles qui n'étaient point soutenues par le bandage unissant dans la peau mince et nerveuse de la face, avait déterminé une irritation locale, l'inflammation et la rupture de la peau dans les points correspondants aux sutures. Malgré ce retard, je tentai une nouvelle réunion que je fis avec la suture entrecoupée, secondée d'un bandage méthodiquement fait.

En pratiquant cette nouvelle opération, j'avais eu en vue de mettre les lèvres de la plaie dans un rapport exact et de les maintenir rapprochées au moyen d'un bandage unissant seul capable de maitriser la puissance musculaire des parties et de vaincre leur résistance. Le succès dépassa mes espérances".

A propos du même combat, Larrey se déclare partisan d'amputer ceux dont les articulations ont été ouvertes; car, le simple contact d'une capsule éventrée avec l'air, signifie la mort pour le blessé, tant la gangrène s'y installe rapidement.

Il soigne sans distinction Français et ennemis. C'est ainsi qu'il rend la vue à un petit tambour anglais de I3 ans, devenu subitement aveugle sur la route de Valladolid. " Je lui fis d'abord prendre un bain savonneux; je le mis ensuite à l'usage des amers diaphorétiques, et lui fis appliquer le moxa sur le trajet du nerf facial, à sa sortie du crâne, derrière l'angle de la mâchoire: on lui frotta la tête avec

un liniment alcalin camphré, on la lui couvrit d'un bonnet de laine, et on fit sur les yeux, des lotions avec du vin chaud camphré.

" A la première application du moxa, l'enfant vit la lumière; à la quatrième, il distinguait déjà les objets et les couleurs; enfin, à la septième application, les fonctions visuelles furent totalement rétablies".

C'est à Valladolid, qu'à force de soigner les prisonniers ennemis, Dominique Larrey contracte le typhus: "Je venais de remplir une tâche pénible et difficile, écrit-il dans ses Mémoires, aussi accablé de fatigues, et déjà très affaibli par une affection catarrhale dont j'avais été atteint pendant la campagne de Benevente, et que je devais attribuer au passage à gué de plusieurs rivières, à la neige, aux pluies continuelles et au froid que j'avais essuyés, je devins impressionnable aux maladies, et je contractai par contagion au milieu des Anglais la fièvre nosocomiale..."

Soigné avec dévouement part ses élèves, il est transporté à Burgos où il guérit au bout de quelques semaines. Mais, c'est encore bien faible, qu'il regagne Paris où il arrive le 4 Avril 1809.

C H A P I T R E I X

LA CAMPAGNE D'AUTRICHE

Une fois encore, la France doit faire face !

Les Autrichiens, encouragés par la tournure que prend la guerre en Espagne, profitent de l'affaiblissement militaire de notre pays, pour déclencher un nouveau conflit. Ils croient surprendre l'Empereur; mais, comme en I805, c'est lui, qui, par la rapidité de ses manoeuvres, déjoue tous leurs calculs.

Larrey ne demeure que I8 jours auprès des siens:avant tout, il se doit à l'armée, et malgré ses sentiments personnels, rien ne l'empêchera d'accomplir son devoir: "sans attendre que ma santé ne fût entièrement rétablie, je me mis en route le 22 avril I809, pour rejoindre la garde impériale, déjà parvenue en Bavière...."

A Augsbourg , où il retrouve ses ambulances, la garde lui fait une véritable ovation... Peu après, il participe aux glorieux combats d'Essling, qui durent près de 48 heures (2I et 22 Mai).

Le 22, le corps d'armée de Lannes supporte presque seul, le poids de la bataille. Violemment attaqué, il passe à son tour à l'offensive, enfonçant le centre autrichien. A ce moment,le principal pont sur le Danube se rompt, privant l'armée de ses munitions et de ses renforts.

Coûte que coûte, Lannes s'accroche pour ne point être jeté au fleuve. De part et d'autre, les pertes sont immenses: tous les officiers de l'état major du duc de Montebello sont tués ou blessés... A l'ambulance centrale, reliée aux autres ambulances de la garde et des différents corps, Larrey opère sans discontinuer. Par suite de la rupture du pont principal, la charpie et le linge commencent à manquer , on panse les blessés, en enfonçant dans les plaies des paquets d'étoupe, qui servent d'ordinaire à bourrer les canons.... A cet instant, Dominique Larrey dirige pratiquement en chef tout le service sanitaire de l'armée; le chirurgien en titre, Heurteloup, étant resté sur la rive droite avec Davout.

Tout à coup , la nouvelle que Lannes vient d'être grièvement touché par un boulet, parvient à l'ambulance. Larrey se précipite vers l'endroit où git le maréchal; et constatant la gravité de la blessure, fait immédiatement transporter son ami en lieu sûr. Lannes, déjà inconscient, est en proie à une violente hémorragie: son genou gauche a été emporté par le boulet, et l'artère poplitée est rompue; en même temps, l'articulation est broyée , les ligaments sont arrachés, les os fracturés, les muscles dilacérés.... Malgré le peu de chances de réussite, et après avoir pris avis de ses confrères les plus qualifiés, Larrey se décide à tenter l'amputation, qu'il pratique aussitôt.

En moins de deux minutes, l'opération est terminée. On évacue le blessé dans l'île de Lobau, où il reprend connaissance; depuis que l'hémorragie est stoppée, le pouls est bien meilleur.... Jusqu'au 5° jour, les suites opératoires sont favorables, et Larrey se reprend à espérer; lorsque soudain le maréchal est pris d'un violent frisson. Les jours suivants, la fièvre ne cesse de monter; finalement, le 30 au matin, il expire dans les bras de Napoléon: il n'a pas quarante ans... Le chirurgien de la garde attribuera cette mort au typhus qui règne alors parmi les blessés. Pour une fois, nous contredirons cet excellent clinicien, en accord avec la majorité des historiens: Laennec est mort de septicémie, fléau hélas si fréquent, jusqu'à la découverte des antibiotiques.

Revenons à la journée du 22. Selon le plan prévu par les inspecteurs généraux du service de santé, les blessés sont évacués sur l'île Lobau, et de là, sur Vienne. Mais, après la destruction des ponts, ils s'entassent sur cette île, où aucun hôpital n'a été établi. Certains restent à même le sol, sous un soleil brûlant, attendant des secours qui ne viendront que le lendemain. Les souffrances endurées par ces pauvres gens sont terribles. Dans la nuit du 22 au 23, et toute la journée du 23, Larrey s'emploie à panser et opérer les blessés, sans distinction de corps. Pour les protéger du soleil le jour, et de l'humidité la nuit, il fait construire des abris de fortune avec des branchages et les manteaux des morts. Pour les nourrir, il ordonne qu'on abatte tous les chevaux inutiles, en commençant par les siens: il en tire un bouillon réconfortant et un pôt-au-feu nutritif. Comme le sel manque, on le remplace par de la poudre à canon.... Dans l'après-midi du 23, les communications sont rétablies avec la rive droite: un service d'embarcations continu, assure l'évacuation des 600 blessés que nous a donné cette sanglante bataille, sur les hôpitaux d'Ebersdorf et de Vienne.

Certains amputés d'Essling ont présenté une prolifération anormale au niveau de leur moignon nerveux. Le chirurgien en chef de la garde a déjà maintes fois observé ce phénomène pathologique. Il survient:

" 1/ - Lorsqu'après leur section, les nerfs sont compris dans la ligature des artères,

" 2/ - Lorsqu'ils sont surpris brusquement à l'époque de la chute des escarres par le contact de l'air froid et humide,

" 3/ - Lorsqu'ils contractent des adhérences trop serrées avec les points correspondants de la cicatrice,

" 4/ - Lorsqu'il y a fracas dans les extrémités articulaires des os, ou que les corps étrangers introduits ou développés piquent et déchirent les parties sensibles du membre blessé".

Le traitement est difficile : car si l'on ampute le moignon nerveux, il récidive presque toujours. Il faut se borner aux antalgiques locaux.

Dans le même combat, un grenadier atteint par un boulet dans la région de l'omoplate droite, est pansé sur le champ de bataille. Quelques jours plus tard, il contracte le tétanos. En désespoir de cause, -"En vain l'on fit l'extraction de 2 dents incisives pour pouvoir placer le biberon ; il ne passa plus une goutte de liquide dans l'oesophage, et l'approche de l'eau limpide déterminait des mouvements convulsifs"-, Larrey décida d'appliquer le fer rouge sur la plaie causale : "Je fis rougir à cet effet jusqu'à l'incandescence, 4 cautères larges et épais et je les appliquai l'un après l'autre sans interruption, sur toute l'étendue de la plaie, de manière à appuyer plus fort dans les points de la cicatrice où je soupçonnais plusieurs rameaux de l'accessoire de Willis (nerf spinal), pincés et boursouflés. Cette application fut extrêmement douloureuse : cependant, j'eus le courage de continuer mon opération, jusqu'à ce que tous les points de la plaie fussent profondément et complètement brûlés. A peine fut-elle achevée, qu'il s'opéra une détente presque générale, précédée d'une sueur abondante..." La guérison survint au 60è jour : "il lui est seulement resté de la gêne dans les mouvements de l'épaule et du bras du même côté ; et Larrey ajoute : cette cure est une des plus remarquables de la chirurgie militaire".

Les hostilités reprennent le 4 Juillet : l'armée impériale se concentre dans l'île de Lobau, après la réparation des ponts. L'île devient un véritable camp retranché. Au matin du 5, protégées par une flotille de débarquement, les divisions françaises passent sur la rive gauche du Danube. Ce jour-là, Aspern et Essling sont prises. Le lendemain, Davout s'empare de Neusiedel, et Oudinot de Wagram. Chargé de défendre les ponts, Masséna soutient le choc de la droite autrichienne, qui fait peser tout son effort sur ce point, en espérant couper notre ligne de retraite. Voyant

que Masséna commence à faiblir, l'Empereur fait donner l'artillerie de la garde: 100 bouches à feu se démasquent soudain, projetant sur le centre ennemi, un déluge de fer et de feu. L'archiduc Charles est contraint de reculer ; le désordre se met dans les rangs, qu'achèvent les charges vigoureuses de Macdonald et des cuirassiers de Nansouty. En même temps, Masséna dégagé, reprend l'offensive, parafant la victoire française. 34.000 impériaux sont tués ou blessés, I2.000 sont prisonniers; nos pertes sont lourdes: 7 à 8.000 tués, au moins 8.000 blessés, dont 500 environ pour la garde.

Pendant tout le combat, Larrey suit les mouvements des divisions avec son ambulance volante. Il ne cessa d'opérer -selon son habitude- sur le terrain même de l'action. Comme il y a trop de blessés, il les fait replier sur un dépôt sanitaire, qu'il a établi non loin de là. "La plupart, écrit-il, fortement maltraités par le canon ou atteints de blessures très graves, exigèrent de grandes opérations". Les résultats obtenus sont tout à l'honneur du chirurgien en chef de la garde, dont tous les blessés furent opérés dans les premières 24 heures.

Un colonel d'artillerie, nommé d'Aboville, a l'épaule emportée par un boulet de gros calibre. Les dégâts anatomiques sont considérables: fractures de la tête humérale, de la clavicule et de l'acromion; arrachement des muscles grand pectoral, grand dorsal, deltoïde....; lésions graves du plexus brachial et des vaisseaux axillaires; l'articulation n'existe pratiquement plus. Ramassé presque mourant sur le terrain, il est conduit à l'ambulance centrale. Malgré l'opinion de certains de ses confrères, qui préfèrent laisser le malheureux mourir en paix, Larrey pratique séance tenante, la désarticulation de l'épaule. Au grand étonnement de tous, la blessure guérit. Par la suite, le chirurgien lui fit fabriquer une très ingénieuse épaule en acier, qui peut se voir, aujourd'hui encore, au musée de l'artillerie. Le cadeau de remerciement de ce colonel fut si mesquin, - un diamant d'une valeur de 50 Frs environ- que Larrey le lui renvoya....

Parmi les autres amputés de l'épaule, un certain nombre contracte le tétanos entre les 9° et I5° jours. La plupart sont sauvés par Dominique Larrey, selon le procédé dont il vient d'être fait mention. Pour les 2 batailles, il eut à pratiquer I4 désarticulations de l'épaule: I2 guérirent ; 2 moururent, l'un d'épuisement le Ier jour, l'autre en se suicidant par désespoir d'avoir perdu un bras. A propos de ces interventions, Larrey note : "Depuis longtemps l'expérience m'avait appris que l'amputation faite aux articles, pour des maladies récentes, avaient plus de succès, toutes chances égales d'ailleurs, que l'amputation pratiquée dans la continuité des membres...

" I/ - Parce que la section est faite au-delà des limites du mal,

" 2/ - Parce que l'os du membre voisin reste intact et n'éprouve aucune altération des suites de l'opération.

" 3/ - Parce qu'on n'a point de muscle à couper..."

et l'auteur conclut: "sur 10 blessés dans le cas de l'amputation du membre, on voit chez 9 la désarticulation réussir, tandis qu'il est rare que les 2/3 de ce même nombre soient sauvés, lorsqu'on pratique l'amputation dans la continuité du membre".

Dans ses"Mémoires et Campagnes"; Dominique Larrey rapporte un cas extrêmement curieux survenu à Wagram:

" Un grenadier à pied était le troisième que renversait le même boulet de canon, au milieu d'un file. Le premier eut le ventre traversé de part en part; le second, la hanche coupée dans toute son épaisseur; et le troisième, la cuisse effleurée. Les deux premiers qui restèrent morts sur le champ. de bataille, avaient fait ralentir la force rectiligne du boulet, en sorte qu'arrivé au troisième, il roulait sur son axe, et que les effets en furent moins terribles.... nous reconnûmes tous les signes d'une contusion exercée sur une grande étendue... du membre , et une très petite plaie longitudinale au centre d'une large

ecchymose , qui s'était manifestée sur cette région... Je me bornai à lui faire faire le pansement indiqué.

" Cependant, il éprouvait une douleur vive et profonde dans la cuisse; la suppuration qui s'écoulait de la petite plaie devenue fistuleuse, était brune, ichoreuse, et donnait une odeur particulière. Ces signes m'annonçaient d'avance la présence d'un corps étranger, ou une altération à l'os. Je sentis, en effet, à l'aide de la sonde, un corps dur et sonore, profondément caché sous le muscle vaste-externe, et appliqué sur le fémur. Malgré la profondeur et la longueur du trajet fistuleux, je n'hésitai point à agrandir la plaie par une large incision. Je conduisis ensuite, à la faveur de ma sonde, une pince à polype -instrument qui me sert de tire-balle-; je saisis le corps étranger; et.... je fis l'extraction d'une pièce de cuivre recourbée, qui avait environ 9 cms de longueur et I I/2 de largeur: c'était la majeure partie de la virolle d'un écouvillon....; la plaie s'est promptément cicatrisée, et le grenadier n'a pas tardé à reprendre son service".

On se demande évidemment, comment le boulet a pu entrainer cette virole à travers les deux premiers militaires; et comment cette pièce a pu ensuite s'introduire dans la cuisse du troisième, et provoquer une aussi petite ouverture, en regard de son volume !!

Il n'est pas d'exemple dans la noble carrière de Larrey, qu'il n'ait essayé d'adoucir les souffrances de ses blessés. A cette époque où l'on oublie jusqu'au nom de Paix, le sort de ces malheureux n'est guere enviable, malgré les louables efforts de praticiens habiles et dévoués. M. Juillard en dresse un émouvant tableau : "Les opérations, même les plus importantes, se déroulaient d'ordinaire sous les yeux des hospitalisés; ceux-ci n'en concevaient aucune frayeur, puisque pendant les interventions, ils se prêtaient une assistance mutuelle, digne du plus grand éloge. Pour diminuer les souffrances des opérés, la technique de Larrey ne différa en rien de celle des autres chirurgiens; dans ses ambulances, on dispensait largement les rasades d'alcool en guise d'anesthésie... On reste néanmoins stupéfait, en pensant que des actes chirur-

gicaux, telles les désarticulations de l'épaule et de la hanche, furent pratiqués sur des malheureux conscients, hurlant de douleur et maintenus sur la table de suplice par des aides vigoureux, leurs frères d'armes habituellement. L'extrême rapidité de l'intervention était donc une nécessité absolue. Les techniques simples, réglées, éprouvées de Larrey, chirurgien habile et consommé, surent diminuer dans une certaine mesure le calvaire effroyable enduré par les pauvres patients".

Après Wagram, l'Empereur accorde aux Autrichiens un armistice signé à Znaïm. A ce propos , Larrey note : "la cause de cette suspension d'armes, fut l'acceptation de l'offre que le prince de Lichtenstein fit au milieu de la nuit, de la part de l'Empereur d'Autriche à Napoléon, de sa fille Marie-Louise pour femme. Jamais évènement ne produisit sur l'esprit de nos soldats, une sensation aussi pénible.

" J'ai vu, sans étonnement, un grand nombre de nos grenadiers à cheval rompre leurslongues lattes de désespoir. En effet, il n'était pas douteux que l'armée autrichienne et l'Empereur lui-même allaient tomber entre nos mains. Certes, un tel résultats, en faisant la paix générale pour toujours, aurait fait le bonheur de la France, tandis que ce mariage a été la cause de tous nos désastres."

Dans le même temps, Napoléon récompense ses plus fidèles serviteurs. Le chirurgien en chef de la garde impériale, qui est déjà inspecteur général du service de santé, et commandeur de la Légion d'honneur, reçoit le titre de baron d'Empire, auquel est attachée une rente de 5.000 francs. Certes il jouira peu d'une baronnie trop éloignée, - elle est située en Poméranie suédoise- que ni sa femme, ni ses enfants ne connaitront jamais. Pourtant Dominique Larrey est maintenant l'un des principaux personnages de l'Empire. Ni lui ni les siens ne dédaignent ces nouveaux honneurs, si l'on en croit ce qu'écrira son fils quelques années plus tard: "Mon père possède quelques-uns de ces ouvrages qui se trouvent dans sa bibliothèque, avec l'inscription des titres et qualités de l'historien (De Larrey), dont le nom se trouve ainsi nobilisé, avant d'avoir été baronnisé par l'Empereur, à la bataille de

Wagram. Noblesse pour noblesse, je tiens moins à celle de Louis XIV, qu'à celle de Napoléon".

Voici la description héraldique des armes du nouveau baron : "Ecartelé : au 1 d'or au palmier de sinople, posé à dextre, soutenu de même, chargé d'un dromadaire d'azur; au 2 de gueules au signe de baron, officier de santé attaché aux armées, qui est une épée en barre d'argent la pointe basse; au 3 d'azur à 3 chevrons superposés d'or; au 4 coupé : au 1 d'argent à la barre ondée de gueules, chargée d'une raie nageant au champ; au 2 d'or, à la pyramide de sable".

La paix est conclue à Vienne, le 4 octobre 1809. Jamais l'Empereur n'a été aussi puissant, l'Empire aussi étendu: il compte alors 130 départements....

Après avoir évacué ses derniers blessés, Larrey quitte l'Autriche pour Paris, où il arrive le 18 Novembre. Il rédige aussitôt un rapport à Napoléon sur les 1200 blessés fournis par la garde à Essling et à Wagram: en Aout, 600 avaient déjà rejoint leur poste; 250 , parmi lesquels 38 amputés, avaient été évacués sur la France; 45 seulement avaient succombé. Les 300 derniers sont encore disséminés dans les différents hôpitaux de la garde.

Pour la première fois depuis 1792, la France inaugure une ère relativement longue de paix, avec le reste de l'Europe ! Pour la première fois depuis son mariage, Dominique Larrey va connaitre 27 mois de vie de famille, donc de bonheur !

C H A P I T R E X

LA PAIX

De Décembre I809 à Février I8I2, Larrey partage son temps entre l'Hôpital de la garde impériale, sa femme et ses enfant.

Chaque jour, il passe quelques heures à rédiger la pièce maitresse de son oeuvre: les 'Mémoires de chirurgien militaire et Campagnes', qu'il publie une première fois en I8I2. Cette édition originale comporte 3 volumes, consacrés aux principales campagnes, auxquelles l'auteur a participé; une série d'observations rapportées de ces expéditions, sont groupées en mémoires médicaux-chirurgicaux. Le premier livre -nous l'avons déjà vu - est constitué en grande partie par la 'Relation chirurgicale de l'armée d'Orient de I803; Ce récit débute avec l'expédition de Terre-Neuve, et s'interrompt après Wagram. L'ouvrage sera complété en I8I7, par un quatrième tome, qui rapportera les évènements allant de la campagne de Russie à la première abdication de Napoléon. La différence de ton entre les deux publications est symptomatique de l'état d'esprit dans lequel vécut l'auteur, à deux périodes très différentes de sa vie. Sous l'Empire, Napoléon est désigné par les titres de Majesté, Empereur et Roi, Général en chef de l'armée impériale, etc.... ; sous la Restauration, au contraire, il n'est plus question que de chef de l'armée ou chef de l'Etat, ou encore, Larrey se contente de le nommer à la 3è personne.... Plusieurs notes de l'édition de I8I2, ont été retranchées de celle de I8I7; par exemple: l'épisode relatif à la prise de la Bastille par l'auteur et ses camarades du Collège de Chirurgie....

Cet ouvrage capital -dont nous avons considéré par ailleurs, d'importants extraits.- , fut destiné, dès l'origine, aux étudiants en chirurgie. Dans l'introduction, il est dit, en effet: "j'ai persisté à croire, qu'en ajoutant à l'exposé de tout ce qui a pu être relatif à l'exercice de mon art dans les armées, tantôt l'esquisse rapide des principaux évènements militaires dont j'ai été le témoin, tantôt la description succinte des lieux les plus remarquables où mon devoir m'a conduit, je ne m'écarterais pas du but que je me suis proposé, celui de contribuer à l'instruction des jeunes chirurgiens, à qui je consacre ce travail".

La plupart des traités médicaux ont été inspirés, selon un ordre chronologique, à la fin des différentes campagnes. Comme celles qui l'ont précédée, l'expédition de 1809 en fournit de fort intéressants:

Le premier mémoire est consacré à "l'hydrocèle". Il est suivi de quelques réflexions, sur "l'opération de la fistule à l'anus". L'auteur y combat les thérapeutiques habituellement employées de son temps, à savoir: le cautère, l'incision, l'excision, le séton, voire "l'injection vineuse" toutes, en effet, sont suivies de récidives de la maladie, ou favorisent les complications. Pour sa part, Larrey emploie avec succès, l'implantation d'une sonde gommée , à l'intérieur de la vaginale; de cette manière; l'évacuation des secrétions séreuses s'accomplit facilement. Dès le début de l'inflammation, l'auteur retire la sonde; les feuillets s'accolent; le malade est guéri... Si l'on veut éviter la formation d'une nouvelle collection liquidienne, "il suffit de conserver à ce liquide une libre issue, et d'irriter d'une manière graduée, tout le temps nécessaire, l'organe membraneux qui le secrète. Les vaisseaux exhalants s'enflamment, s'oblitèrent; la source aqueuse se tarit; enfin les deux membranes séreuses entrent en contact et se collent intimement entre elles, par une sorte d'inflammation adhésive, d'où résulte la cure parfaite de la maladie".

Les instruments conseillés dans ce genre d'interventions, sont "un petit trois-quart à paracenthèse", et une sonde assez grande. En ce qui concerne les fistules anales, Larrey écrit: "Je me résume à observer, que la manière la plus certaines d'opérer les fistules à l'anus avec

le succès que l'on désire, est de comprendre le trou interne dans l'incision faite avec le bistouri; que pour cela, il faut mettre toute son attention à le découvrir, et y faire passer la sonde".

A propos d'une curieuse "tumeur aqueuse des bourses", siégeant à gauche, "molle, peu fluctuante, bosselée et indolente", dont le volume varie selon les positions du malade: tous les officiers de santé consultés concluent, pour le moins à un épiplocèle. L'auteur pratique l'extirpation et constate avec surprise, qu'il s'agit d'hydatides... vivantes: dans la suite, jamais cas semblable ne fut observé par lui.

La notice suivante est relative à "l'extirpation des testicules, nécessitée par le squirrhe ou le cancer de ces organes". Avant de l'opérer, il faut soumettre le malade à "un traitement méthodique et relatif à la cause que l'on soupçonne avoir produit l'altération". Et Larrey ajoute : "Je me suis convaincu , que tous les individus a qui j'ai été dans le cas de faire l'opération pour l'une de ses maladies, avaient eu des affections scrofuleuses ou dartreuses". En fait, l'étiologie la plus commune est la "répercussion plus ou moins brusque du flux blennorhagique ou leucorrhoïque"... Ces constations semblent aujourd'hui pour le moins curieuses !! Entre I8I0 et I8II, l'auteur opéra 30 malades, un seul mourut, "dont l'âme était très timorée (sic) le sujet épuisé, et le cancer à l'état d'ulcération ...." Au cours de l'intervention, il faut ligaturer attentivement tous les vaisseaux, et le cordon, pour éviter sa remontée dans l'abdomen.

Quelques hernies inguinales étranglées, ont été opérées avec succès par Larrey, à la 36° heure; ce qui est tout à fait remarquable. Après avoir réintégré les intestins dans la cavité abdominale, il maintient la paroi fermée, grâce à un bandage de corps, sâns employer la suture.

Un autre mémoire concerne "les plaies compliquées du bas-ventre". A ce propos, nous avons déjà considéré, après la campagne d'Egypte, la pauvreté des ressources thérapeutiques. La plupart des blessés - généralement par coups de sabre - opérés par l'auteur, ne dépassent guère

le 7° jour. Notons pourtant le cas de cette plaie sus-ombilicale avec saillie de l'épiploon au-dehors, guérie au 35° jour, par le seul fait de la nature: "... l'épiploon qui formait d'abord une tumeur de la grosseur d'une pomme de reinette au-dehors de la plaie, s'est réduit graduellement, et est rentré de lui-même dans la cavité abdominale, sans contracter aucune adhérence avec la plaie dont les bords se réunissaient à mesure que cette membrane s'échappait de leur intervalle".

Le dernier travail traite des effets de l'opération de l'empyème". L'auteur énonce dès l'abord, que, "plus la matière de l'épanchement a séjourné dans la cavité de la poitrine, plus le résultat de l'opération est incertain". En effet, le poumon étant décollé de sa plèvre par les matières épanchées, ne peut reprendre son volume normal à la suite de l'intervention s'il a contracté adhérences avec la paroi contre laquelle il était refoulé. D'où l'intérêt d'opérer tôt :

" 1/ - Lorsqu'on est assuré de l'existence d'un liquide épanché dans l'une des cavités de la poitrine, il faut se hâter de donner issue à ce fluide par l'opération indiquée. On peut la pratiquer avec d'autant plus de confiance, qu'elle n'est point dangereuse, et que l'exécution en est facile, pour peu qu'on ait l'habitude de ces sortes de procédés opératoires. On doit empêcher le contact de l'air extérieur sur les membranes accoutumées au contact d'un liquide, surtout lorsque l'atmosphère est froide et humide. Il est rare que les infections soient avantageuses; elles fatiguent les capillaires organiques par leur action mécanique; et, en raison de la différence de température, on est exposé à provoquer des métastases, où à augmenter l'irritation locale .

" 2/ - Il suffit d'entretenir l'issue des matières par des pansements simples et rapprochés; il faut surtout avoir le soin d'introduire avec douceur, dans l'ouverture , une petite bandelette de linge effilé, ensuite de cérat safrané;

d'éviter autant que possible l'introduction de l'air dans la cavité de la poitrine; de faire observer un régime sévère au malade, et d'entretenir ses forces par de bons stomachiques et de légers excitants..."

Dans ces "Mémoires et Campagnes", enfin se trouve le traité, qui avec l'invention des ambulances volantes, résume la majeure partie de l'oeuvre de Dominique Larrey, et en fait l'un des plus grand novateurs de son siècle. Il s'agit de l'étonnant "Mémoire sur les amputations", qui, en 1803, fit l'objet de sa seconde thèse.

Le 11 Mai 1745, à Fontenoy, presque tous les blessés, dont l'état nécessite l'amputation d'un membre, périssent pour avoir trop attendu l'intervention salvatrice. Il y en a pres de 270. Cette constatation déplorable, tient au fait que les chirurgiens militaires de Louis XV ... - adoptant la théorie de l'un des leurs, nommé Faure- répugnent à opérer les blessés, juste après leur accident. Ils craignent en effet, qu'ils ne succombent au moment de l'amputation, s'ils n'ont pas eu le temps de se remettre de leur commotion initiale. De lustre en lustre, l'erreur poursuit son chemin jusqu'à Larrey. En 1815 encore, un certain nombre de chirurgiens de guerre, pratiquent la méthode de Faure. Devant les hécatombes de blessés, Larrey s'insurge vigoureusement, et clame avec une constance inébranlable l'impérieux devoir de l'opération immédiate : "Si Faure conserve encore des sectateurs, je les inviterai à se transporter sur le champ de bataille, le jour d'une action, ils seraient bientôt convaincus, que sans l'amputation primitive, un grand nombre de guerriers perdraient nécessairement la vie".

Lorsque le principe même de l'amputation se pose n'oublions jamais qu'elle "devient une opération de nécessité, qui offre une chance de bonheur aux malheureux dont la mort parait certaine par un autre traitement, et que, pour peu qu'on doute que l'amputation soit absolument indispensable au salut des blessés, ou la différence jusqu'à ce que la nature se soit prononcée, et ait présenté l'indication positive". D'où l'on voit apparaitre deux sortes d'amputations possibles: la primitive et la consécutive.

L'amputation primitive doit être pratiquée le plut tôt possible, dans les premières 24 heures, "les seules heures de calme que conserve la nature, et dont il faut se hâter de profiter, comme dans toutes les maladies dangereuses, pour administrer le remède nécessaire.".

L 'auteur distingue huit cas d'indication absolue :

"1/ - Le membre est emporté par un boulet, un éclat d'obus ou de bombe,

" 2/ - Un corps poussé par la poudre à canon, frappe un membre de manière que les os soient fracassés, les parties molles fortement contuses, déchirées, profondément enlevées,

" 3/ - Un même corps emporte beaucoup de parties molles et les principaux vaisseaux du membre, de la cuisse par exemple, sans fracture de l'os....

"4/ - Un biscayen -balle en fer- de gros volume frappe l'épaisseur d'un membre, brise l'os, coupe et déchire les muscles, détruit les gros nerfs, et cependant, laisse l'artère principale dans son intégrité....

" 5/ - Un boulet qui est à la fin de sa course ou qui a ricoché, vient frapper obliquement un membre, sans produire de solution de continuité à la peau, les parties qui résistent à son action, telles que les os, les muscles, les tendons, les aponévroses et les vaisseaux, peuvent se rompre et se déchirer,

" 6/ - Un éclat d'obus, un biscayen ou une balle ont fracassé les extrémités articulaires, surtout celles qui forment l'articulation du pied ou du genou, et que les ligaments qui affermissent cette articulation ont été arrachés ou rompus...

"7 / - Un gros biscayen, un petit boulet, un éclat d'obus en traversant l'épaisseur d'un membre, a dénudé une grande surface de l'os, sans la fracturer, quoique les parties molles paraissent épargnées....

" 8/ - Une articulation ginglymoïde, telle que le coude, surtout le genou, est ouverte par un instrument tranchant, dans une très grande étendue avec épanchement sanguin dans l'articulation...."

La règle principale de l'articulation consécutive, est qu'il ne faut intervenir que "dans les circonstances où tous les soins , par lesquels on tâchait de conserver le membre, deviennent entièrement inutiles". Ici, les indications sont au nombre de quatre :

" 1/ - La mortification non bornée....

" 2/ - La convulsion du membre blessé....

" 3/ - Les vices de la suppuration...

" 4/ - Le mauvais état du moignon ...

En dehors de ces cas, l'opération n'est qu'un pis-aller. Et l'auteur insiste à nouveau sur l'importance d'amputer le plus tôt possible, et autant que faire se peut, sur le champ de bataille. Il faut tenir compte de certains éléments, qui risquent d'affaiblir inutilement le blessé ; par exemple, la difficulté de transport, sur des voitures parfois mal suspendues, à travers toutes sortes de terrains non carrossables; le danger d' un long séjour d'attente dans les hôpitaux; les circonstances fréquentes , où l'on doit abandonner le blessé sur le terrain... "Enfin, le génie et l'expérience peuvent seuls, faire tourner au profit du malade, l'application des préceptes de la bonne chirurgie".

" Heureusement conclut Larrey, il est des cas où l'on doit tenter de conserver le membre, quoique l'amputation paraisse indiquée, et

qu'elle ait été conseillée par les auteurs". Ce sera par exemple : "... le fracas du corps des os, produit par des balles ou petits biscayens, qui n'est point accompagné de perte de substance aux parties molles, de ruptures de vaisseaux ou des nerfs principaux..." On suppléera alors à l'intervention, par "les incisions", l'extraction des corps étrangers; les pansements simples, la position, les bandages à bandelettes ou à I8 chefs, les anodins, les rafraichissants pris intérieurement et les topiques convenables..."

Enfin, "si les blessures qui lèsent deux membres à la fois, sont de nature à exiger l'amputation, on ne doit pas craindre de les amputer tous les deux immédiatement, sans laisser d'intervalle. Nous avons fait cette double opération plusieurs fois, presque aussi heureusement que l'amputation d'un seul membre".

Quelles sont, à présent, les différentes formes d'interventions ? Dominique Larrey distingue l'amputation circulaire, dans la continuité du membre, à laquelle il préfère:t, dans la mesure du possible, la désarticulation à l'article, qui offre un risque moindre de surinfection post-opératoire. Il faut reconnaitre , en tous cas, l'importance de la suppuration de la plaie opératoire; elle doit être pour le chirurgien, un véritable instrument de contrôle, de l'évolution vers la guérison. Tant que le pus reste "louable", franc, on sait que tout est dans l'ordre. La brusque cessation de la suppuration est l'annonce fréquente d'une septicémie, mortelle en quelques heures, ou d'un tétanos, non moins mortel....

L'amputation circulaire, procède d'une technique mainte fois employée par l'auteur : "La section de la peau, du tissu cellulaire et des autres membranes subjacentes étant opérée, on la fait relever par un aide; on favorise cette rétraction en coupant les brides qui peuvent encore la retenir sur la périphérie des muscles. Il faut surtout éviter le procédé qu'emploient plusieurs praticiens, par lequel ils saisissent la peau avec les doigts ou les pinces à disséquer, la tiraillent fortement, et la détachent avec le bistouri, par des dissections très douloureuses.

On incise ensuite, au niveau des téguments rétractés, les chairs jusqu'à l'os, par une section circulaire. On est même obligé d'en faire troisième, quelquefois une quatrième et davantage, pour diviser parfaitement et assez haut, les muscules adhérents aux os, et pour en prévenir la saillie; on finit l'opération par la section de l'os et la ligature immédiate des vaisseaux, en observant de couper les brins de fils au niveau des bords du moignon.

" Il en résulte un moignon conique à base renversée dont la réunion devient facile. Pour en maintenir les bords rapprochés, il ne faut que les tenir fixés par une bandelette circulaire, peu serrée, et un linge fin fenêtré qui ouvre la plaie; on met ensuite un gâteau de charpie, qu'on soutient de deux compresses longuettes placées en croix; on termine le pansement par l'application d'une bande de longueur proportionnée, sans la panser sur le sommet du moignon; à l'aide de cette bande, on maitrise l'action des muscles, on prévient la rétraction..."

Pour dix amputations, Larrey obtient généralement 2/3 de guérisons avec la méthode circulaire, et .... neuf guérisons avec la désarticulation !
En fait, le chirurgien en chef de la garde , est l'un des rares, qui, au début du XIX° siècle, ose pratiquer couramment ce genre d'intervention.

L'auteur décrit d'abord une désarticulation de l'épaule: "Le blessé étant assis à la hauteur convenable, je commence par une incision longitudinale, qui part de l'acromion , et descend à un pouce environ au-dessous du niveau du col de l'humérus ; par cette incision, je coupe les téguments et je divise en deux parties égales les fibres motrices du deltoïde.
"Ensuite, je fais retirer par un aide la peau du bras vers l'épaule, et je forme les deux lambeaux antérieur et postérieur, par deux coupes obliques de dedans en dehors, et en bas, de manière que les deux tendons du grand pectoral et du grand dorsal, soient compris dans chaque section. On n'a pas à craindre de toucher les vaisseaux axillaires, parce qu'ils sont hors de la portée de la pointe de l'instument; on coupe les

adhérences celluleuses de ces deux lambeaux; on les fait relever par l'aide, qui bouche en même temps les deux artères circonflèxes coupées, et toute l'articulation scapulaire se met à découvert. Par un troisième coup de couteau porté circulairement sur la tête de l'humérus , on coupe la capsule et les tendons circulaires; on écarte un peu la tête de cet os au dehors; on coule le couteau à sa partie postérieure pour achever la section des attaches tendineuses et ligamenteuses, de ce côté. L'aide porte immédiatement les premiers doigts de ses deux mains sur le plexus brachial, pour comprimer l'artère et se rendre maître du sang; enfin, on détourne le tranchant du couteau en arrière, et l'on coupe au niveau des angles inférieurs des deux lambeaux, et au devant des deux doigts de l'aide, tout le paquet des vaisseaux axillaires. Le blessé en perd pas une goutte de sang; et, sans faire cesser la compression, on découvre facilement l'extrémité de l'artère axillaire, que l'on saisit avec une pince à disséquer, pour en faire la ligature immédiate: il ne reste plus que les circonflèxes à lier, et l'opération est terminée". L'auteur acquiert une telle maîtrise, qu'il arrive à pratiquer certaines désarticulations en trente, voire quinze secondes !!

La dernière description importante concerne l'amputation de la hânche - toujours selon le procédé de désarticulation- ...." Je mets d'abord le blessé sur le pied de son lit, dans une position presque horizontale, et me place en dedans de la cuisse que je dois opérer; un aide vigoureux et intelligent comprime l'artère crurale à son passage sur la gouttière osseuse du même nom; ensuite, je fais une incision aux téguments de l'aine sur le trajet des vaisseaux cruraux que je mets à découvert; je les dissèque avec précaution, et, après avoir isolé le nerf, qui se trouve en dehors, je passe entre lui et l'artère une aiguille courbe mousse, de manière à y comprendre l'artère et la veine pour les lier ensemble; j'ai l'attention de porter cette ligature immédiate au-dessous de l'arcade crurale, pour la faire au-dessus de l'origine de la musculaire commune, dont la section, pendant l'opération causerait sans cette mesure, des hémorragies mortelles. Après avoir fait cette ligature, et placé celle d'attente, je plonge perpendiculai-

rement mon couteau, droit entre les tendons des muscles qui s'attachent au petit trochanter, et à la base du col du fémur, de manière à faire sortir la pointe à la partie postérieure ou diamétralement opposée; et, en dirigeant le couteau obliquement en dedans et en bas, je coupe d'un trait toutes les parties qui doivent former le lambeau interne, auquel il ne faut pas donner trop de volume. Je fais relever ce lambeau vers les parties génitales par un aide, et l'on découvre aussitôt l'articulation. L'artère obturatrice et quelques branches de la honteuse sont comprises dans cette coupe, il faut faire de suite la ligature. Un seul coup de bistouri suffit pour couper toute la capsule articulaire; et, par une simple abduction de la cuisse, la tête du fémur est presque luxée. Le ligament intra-articulaire se présente: on juge combien il est facile de le couper avec le même bistouri. Je prends ensuite un petit couteau droit, avec lequel je forme le lambeau externe et postérieur, en passant son tranchant entre le bourrelet osseux de la cavité cotyloïde et le grand trochanter, et je finis le lambeau par une division dirigée en bas et en dehors, faite à peu près au niveau de cette éminence, et de manière à donner à ce lambeau une forme arrondie; l'aide qui tient le lambeau bouche l'orifice des artères ouvertes, desquelles on fait la ligature successivement. Il faut les lier toutes jusqu'aux plus petites, pour prévenir les hémorragies consécutives, et pouvoir réunir les lambeaux. Si les parties qui les forment ne sont point irritées, on peut y faire quelques points de suture entre-coupés avec les aiguilles dont j'ai parlé; mais il ne faut point toucher les muscles, il suffit de comprendre dans la suture la peau et le tissu graisseux. On fixe les lambeaux en contact par des compresses graduées, trempées dans le vin rouge, et par un bandage contentif et bien appliqué..."

Pourtant, de nombreux chirurgiens se refusent encore à pratiquer semblable opération; ils allèguent, en effet: "l' aspect effrayant de la plaie, la difficulté de désarticuler l'os de la cuisse dans la cavité de l'os innominé; le danger de la rétraction des muscles fléchisseurs, de l'hémorragie et de refoulement du sang..." A ces objections Larrey rétorque :

"1) La grandeur de la plaie est plus effrayante que dangereuse. L'opération césarienne sur la femme s'est faite avec succès, et est conseillée encore aujourd'hui par beaucoup de praticiens. Le chirurgien-en-chef de l'hôpital de Rouen a fait aussi heureusement l'extirpation d'un ovaire squirrheux et d'un volume considérable. On a des exemples de bras arrachés avec l'omoplate dans de grands accidents, et les sujets en ont été promptement guéris...

"2) La difficulté du manuel et surtout celle de désarticuler la tête du fémur, est diminuée par le procédé que j'ai imaginé. Je le soumets au jugement de mes collègues

"3) La rétraction des muscles a été exagérés. Dans les opérations que j'ai pratiquées, elle m'a paru presque nulle ou du moins bien éloignée de porter ces muscles jusqu'aux ouvertures du bas ventre. Mon procédé a encore l'avantage de parer à ces inconvénients.

"4) On prévient les effets dangereux de l'hémorragie, au moyen de la compression momentanée que l'on fait exercer par des aides intelligents sur l'orifice des vaisseaux coupés, et avec des ligatures immédiates, faites au fur et à mesure ..."

Enfin l'auteur donne trois cas principaux d'indication opératoire: "Le premier a lieu lorsque le membre est désorganisé ou emporté par un boulet, un éclat d'obus ou de bombe, si près de son articulation supérieure, qu'il ne serait pas possible de l'amputer dans sa continuité...

"Un coup de biscayen, de balle d'un gros calibre, quifracasse le fémur à son extrémité supérieure, vers les trochanters, et rompt l'artère crurale ou désorganise le nerf sciatique , est un second cas d'extirpation.

" Le troisième, c'est lorsque la jambe et la cuisse, par suite d'un coup de feu, avec commotion violente des parties molles, sont frappées ou menacées de sphèle, jusque près de l'articulation supérieure, comme j'en ai quelques exemples".

Signalons , pour terminer, qu'à propos des amputations de la jambe, Larrey préfère scier le tibia "dans l'épaisseur des condyles", et pratiquer en même temps l'ablation de la tête du péroné, à désarticuler ces os à hauteur du genou.

Le I2 Février I8I2, un décret impérial nomme le baron Larrey, chirurgien-en-chef de la Grande Armée. Cette promotion marque le couronnement d'une carrière déjà très honorable.

Hélas ! les desseins des chefs d'Etat ne sont point ceux des simples mortels; et l'horizon de la France s'assombrit une fois encore... Le 24 en effet, ayant rejoint son nouveau poste, Dominique Larrey quitte sa patrie pour une destination inconnue : "On ne savait pas ou on allait. On pensait généralement qu'on s'embarquerait pour passer en Angleterre ou dans d'autres contrées plus éloignées..."

TROISIEME PARTIE

-LE MAITRE-

C H A P I T R E I

LA CAMPAGNE DE RUSSIE

Mayence, Erfurt, Magdebourg, Berlin, Posen, Thorn... Les longues colonnes de la plus grande armée internationale qui ait jamais été vue, s'étirent indéfiniment à-travers l'Europe...

Le 2 Avril 1812, Larrey est à Berlin. Assisté par Goerck - chirurgien général des armées prussiennes-, Hufeland - premier médecim du roi-, et Groefe - professeur de chirurgie-, il y donne des cours illustrés par des travaux pratiques, à tous les chirurgiens de l'armée qui, dit-il, "ne doivent jamais aller au champ de bataille, sans avoir avec eux les instruments et appareils à pansements nécessaires pour donner les premiers secours aux blessés, dussent-ils porter eux-mêmes tous ces objets". C'est là qu'il met sur pied la formidable organisation d'hôpitaux et d'ambulances, nécessaires à une armée de plus de 600.000 hommes. Six divisions d'ambulances volantes supplémentaires, composées de huit chirurgiens chacune, complètent les divisions existantes.

Le 2 Juin, à Thorn, Napoléon rejoint l'armée, et lui fait part de sa nouvelle mission ; rechercher, puis détruire la force armée russe!

En arrivant au Niémen, le 24, "tout était prêt, raconte le Général de Ségur. Des bords de Guadalquivir et de la mer des Calabres jusqu'à ceux de la Vistule, 617.000 hommes, dont 480.000 déjà présents; six

équipages de pont, un de siège : plusieurs milliers de voitures de vivres; d'innombrables troupeaux de boeufs; 1372 pièces de canon, et des milliers de caissons d'artillerie et d'ambulances avaient été appelés, réunis et placés à quelques pas du fleuve des Russes".

Le Niémen est franchi 48 heures plus tard. Le même jour, Kovno est prise, et le 28, Vilna tombe à son tour. "Larrey, écrit M. Dupeyroux, eut à y soigner un officier polonais, blessé depuis 24 heures. Son corps était extrêmement enflé par un emphysème général; ... cet officier qui courait un danger imminent, avait reçu un coup de lance de cosaque, sous l'angle inférieur de l'omoplate gauche. L'arme avait pénétré dans la poitrine et lésé le poumon. Quoique la plaie des téguments ne correspondit pas à la division des muscles intercostaux, on l'avait fermée au moyen d'emplâtres agglutinatifs... L'air qui sortait sans cesse du poumon, s'échappait par l'ouverture de la poitrine et s'infiltrait dans le tissu cellulaire... Larrey leva les emplâtres, débrida la plaie, et la mit en parallèle avec celle de la poitrine. Des ventouses sèches furent appliquées aussitôt après sur la blessure; elles se remplirent rapidement de gaz et de sang. Il rapprocha ensuite les lèvres de la plaie et les maintint en rapport avec un linge fenêtré, trempé dans du vin chaud camphré. D'autres ventouses scarifiées furent successivement appliquées sur toute la surface du corps, principalement au thorax et aux extrêmités. Après le pansement de la plaie, le malade se trouva soulagé, le danger disparut et il guérit complètement".

Dès cet instant, les Russes inaugurent la stratégie, tant de fois décrite, qui ruinera les espoirs de l'Empereur, et transformera le chemin du retour en tombeau de la Grande Armée... Les villes et les villages, abandonnés par leurs habitants à mesure que nos troupes approchent sont livrés aux flammes; à l'arrivée des Français, ce ne sont qu'amas de ruines fûmantes! Le pays est systématiquement dévasté par les Cosaques...

Déjà, de nombreux malades emplissent les ambulances de Larrey : ils ont mal supporté les violents orages, ont abusé de la vodka, et subi les mauvais effets d'une alimentation irrégulière et défectueuse. Il convient de leur ajouter les quelque cinquante blessés donnés par la prise de Vilna.

A la fin de Juillet, à Vitebsk, Napoléon défait l'arrière-garde russe, dont le sacrifice permet au reste de l'armée, de faire retraite en bon ordre. Barclay de Tolly a perdu plusieurs milliers d'hommes; 500 blessés et prisonniers restent en notre pouvoir. Larrey recueille 1800 blessés français. Pendant le combat, la négligence coutumière des commissaires de guerre - chargés de l'approvisionnement -, vaut aux ambulances d'avoir été privées du matériel sanitaire indispensable à la bonne marche des opérations. L'Empereur en conçoit un vif mécontentement, et, pour la première fois, réprimande le chirurgien-en-chef qu'il tient pour responsable des désordres survenus.

Aussitôt Larrey lui fait tenir un rapport, dans lequel il expose que tous les blessés ont été secourus, mais que le linge et les vivres ont manqué, par le seul fait de la carence administrative. "Sire, ajoute-t'il, si les chirurgiens étaient investis des pouvoirs nécessaires pour faire assurer aux soldats les secours que l'humanité réclame, Votre Majesté serait à l'abri de toute inquiétude; mais la chirurgie militaire est obligée de lutter sans cesse contre cet état de choses... C'est par cet esprit, que les Ecoles de chirurgie militaire ont été détruites en France, que des règlements nuisibles aux officiers de santé ont été promulgués ; c'est sans doute aussi à l'influence de l'administration, que nous devons la perte de bons chirurgiens, qui, pendant les dernières campagnes, ont donné à Sa Majesté tant de preuves de leur zèle et de leur valeur, et qui, découragés, ont quitté le service militaire...". Dans une lettre à sa femme, il explique qu'à la fin de l'enquête, Napoléon, reconnaissant l'injustice de son reproche, lui dit : "Bon, je sais maintenant ce qui s'est passé; je tiens à ce que vous sachiez que je vous considère comme un des meilleurs serviteurs de l'Etat, et comme mon ami..."

Parmi les blessés de Vitebsk, certains furent amputés partiellement d'un pied, ou de la jambe ou encore, au quart supérieur de la cuisse. Larrey constate que "les fractures des extrêmités inférieures et les amputations de cuisse, ont eu, en général, des résultats fâcheux; parce que les malades ne pouvant se lever, pour se procurer chez les habitants de bons aliments et des liqueurs confortantes, succombaient aux effets de l'abstinence et de leurs blessures graves".

C'est à Smolensk, que Bagration et Barclay réunissent leurs forces, apparemment résolus à provoquer le combat décisif. L'attaque générale a lieu le 17 août. En fait, selon leur habitude, les Russes décrochent pendant la nuit, après avoir mis le feu aux réserves de vivres et aux maisons, et avoir abandonné dans la ville : 15.000 morts et 4.000 blessés... Nous avons 1200 tués et 6000 blessés.

Une fois encore, l'administration est défaillante, et l'Empereur lui-même doit s'en mêler : "... écrivez à l'intendant général, ordonne-t'il, que le service des ambulances se fait mal; qu'il est étonnant que depuis hier où il a eu des engagements d'avant-garde, les chirurgiens du quartier-général, les ambulances, des voitures vides du quartier général ou autres, n'aient pas été envoyés à l'avant-garde pour ramasser les blessés; que l'administration n'a aucune direction...". De son côté, Larrey doit suppléer aux lacunes de l'approvisionnement par son ingénuosité coutumière : "... ainsi, au lieu du linge à pansements que nous avions épuisé dès les premiers jours, en outre de celui des soldats blessés, je me servis du papier que nous trouvâmes aux archives, dont le bâtiment fut destiné à un hôpital. Les parchemins servirent d'attelles et de draps fanons; l'étoupe et le coton de bouleau (betula alba) remplacèrent la charpie, et le papier servit encore avantageusement pour le couchage des malades..."

Le 18, le général Gudin est blessé à mort, après avoir eu une jambe emportée par un boulet et l'autre très abîmée. Larrey note que cet officier "avait enlevé à la baïonnette la position presque inexpugnable de la montagne de Valoutina, quoiqu'elle fut défendue par les grenadiers de la garde impériale russe. Nous trouvâmes le défilé de cette montagne, rempli des morts de cette troupe d'élite : les nôtres y étaient dans la proportion d'un à quatre contre les Russes".

Après de nombreuses hésitations, et les combats victorieux de Gorodeczna et de Polotsk, Napoléon se décide à marcher sur Dorogobouge, où soi-disant, l'armée adverse l'attend en ordre de bataille. Il abandonne Smolensk, où l'on se préparait déjà à hiverner, et contraint Larrey à le suivre : "J'obéis non sans regrets et répugnance, prévoyant d'avance tous les malheurs qui nous attendaient, et les maux

que j'aurais à supporter". En effet, le chirurgien-en-chef laisse derrière lui, en plus de la majeure partie de ses ambulances et de ses officiers de santé, près de 10.000 blessés, qui sont restés dans la ville... En arrivant au Quartier Général de Dorogobouge - d'où, comme par miracle, les Russes se sont évaporés - il n'a plus à ses côtés que deux aides.

La vaine poursuite d'une armée qui se dérobe sans cesse, en direction de Moscou, donne lieu à des engagements sanglants mais stériles : Viasma, Gjatz... Le 5 septembre enfin, débouchant à Borodino - sur les bords de la Moskova -, Napoléon découvre l'armée de Kutusof, bien décidé à lui barrer la route de la capitale. La bataille s'engage aussitôt, dégénérant en carnage après quelques heures de luttes. L'effroyable massacre va durer deux jours !! Deux jours horribles pendant lesquels les charges répétées de Murat, et les assauts du prince Eugène et de Ney se brisent contre les redoutes des impériaux! Deux jours de souffrances, où les généraux-en-chefs implorent l'Empereur de faire donner la garde, pour concrétiser les avantages si chèrement acquis... Contrairement à ses habitudes, Napoléon hésite; il tergiverse; donne ordre sur contre-ordre à sa jeune garde qui, finalement reste immobile et inutile pendant tout le combat. Sous la mitraille adverse, nos régiments fondent les uns après les autres! Le 7 septembre, après que les débris de l'armée russe se sont retirés en bon ordre, il ne reste plus un bataillon intact des divisions engagées... Le comte de Ségur écrit : "On voyait autour des aigles, le reste des officiers et sous-officiers, et quelques soldats, à peine ce qu'il en fallait pour garder le drapeau..."

De son côté Larrey n'a presque plus d'ambulances ni de chirurgiens; tout est resté à Smolensk : "Pour suppléer aux officiers de santé qui me manquaient, écrit-il, je sollicitai un ordre du jour qui... mettait à ma disposition, tous les chirurgiens des régiments, le chirurgien-major, un aide et un sous aide-exceptés, pour les corps de l'infanterie; pour la cavalerie, un chirurgien-major et un sous-aide. Cette mesure me procura 45 chirurgiens, aides ou sous-aides, que j'attachai au Quartier Général".

Pendant l'action, l'ambulance principale est disposée au centre de la ligne de bataille : Dominique Larrey s'y tient en permanence, et de là, surveille toutes les autres ambulances. Dès le début, les blessés affluent. Selon les cas, il opère, ou panse, ou évacue sur les hôpitaux de l'arrière. A plusieurs reprises, il est appelé pour des généraux gravement touchés : Compans, Rapp, Davout... M.Triaire écrit à propos de l'un d'eux : "Larrey arrive auprès de Montbrun; il le trouve sans connaissance et prêt à succomber au terrible traumatisme dont il a été atteint. Le boulet qui l'a frappé est resté dans le flanc. Larrey l'extrait, applique un appareil de pansement et fait transporter le valeureux soldat dans un village voisin... Depuis le siège de St-Jean d'Acre... Larrey n'a jamais été ainsi exposé. Pendant qu'agenouillé auprès de Montbrun, il procède à l'extraction du boulet, les obus tombent à côté de lui. L'un d'entre eux tue son cheval, tenu en main par son ordonnance".

Dans la nuit du 5 au 6, puis dans celle du 6 au 7, Larrey ne cesse d'opérer, étant donné le petit nombre d'officiers de santé qu'il a sous la main : "Ce n'était qu'avec beaucoup de peine qu'on pouvait, pendant la nuit, conserver sous mes yeux, une torche de cire allumée : d'ailleurs je n'en avais absolument besoin que pour faire la ligature des artères.."

Les deux jours de bataille donnent environ 20.000 blessés, dont 9.500 français. Larrey pratique 200 amputations, dont 11 désarticulations de l'épaule. "Le plus remarquable de tous ces blessés, remarque-t-il, était un chef de bataillon de l'un des régiments d'infanterie de Ligne. Aussitôt qu'il fut opéré, il se mit en route, monté sur son cheval qu'il ne tarda pas à perdre, ce qui ne l'empêcha pas de continuer sa marche sans interruption jusqu'en France, où il arriva guéri trois mois-et-demi après". Les blessés sont emportés à l'abbaye de Kolotskoï. Le général de Ségur note : "Le chirurgien-en-chef Larrey venait de prendre des aides dans tous les régiments. Les ambulances avaient rejoint, mais tout fut insuffisant. Il s'est plaint depuis, dans une relation imprimée, qu'aucune troupe ne lui eût été laissée pour requérir les choses de première nécessité dans les villages environnants".

Larrey soigne sans distinction Français et Russes donnant ainsi l'exemple de la plus haute humanité : en effet jusqu'à Henri Dunant, très rares sont les médecins qui se penchent avec dévouement sur les plaies des blessés ennemis, -ce qui est valable pour les officiers de santé de toutes les nations-. "En général, écrit-il, les blessures de cette bataille étaient graves, parce qu'elles avaient été presque toutes produites par le feu d'artillerie, et que celles qui provenaient de la mousqueterie, avaient été reçues à bout portant, ou au moins de très près. D'ailleurs les balles des Russes... sont plus grosses que celles de nos fusils".

"Dans la mesure du possible, écrit encore M. Triaire, Larrey préférait faire partir, après leur opération, tous les blessés qui étaient transportables, que de les garder dans les hôpitaux. Les soldats eux-mêmes, familiarisés avec les idées de leur chirurgien-en-chef, considéraient comme défavorable leur séjour dans ces établissements. On vit, parmi eux, des amputés qui se fabriquaient des jambes de bois, et s'enfuyaient immédiatement des ambulances, pour gagner la route d'Allemagne".

Mojaïsk est traversée en feu. Les rues sont encombrées de mourants, que les Russes ont abandonnés dans leur retraite. Nos ambulances déjà démunies de tout, recueillent pourtant ces malheureux.

Finalement, le 15 septembre, la Grande Armée parvient à Moscou. Depuis le début de la campagne, elle a perdu près de 180.000 hommes, du fait des batailles acharnées qu'elle a livrées, et des privations qu'elle a subies; du fait également de la désertion : et l'on compte, par jour, jusqu'à 5 et 6.000 hommes disparus sans combattre!

Larrey n'a pas plutôt installé ses blessés dans les hôpitaux militaires et civils déjà existants - qu'il compare aux plus beaux d'Europe, par leur architecture -, que le feu éclate simultanément en plusieurs points de la ville. Pendant trois jours, l'incendie se rallume au fur et à mesure que nos soldats l'éteignent; malgré les nombreuses patrouilles, des condamnés de droit commun, que les Russes ont libérés avant de fuir, ne cessent d'attiser criminellement les flammes :"... toute la cité était embrasée, dit le chirurgien chef, des gerbes épaisses de

flammes de couleurs variées s'élevaient de toutes parts, jusqu'aux rues, couvraient en entier l'horizon, portant au loin une lumière éclatante. Ces gerbes de feu, projetées dans tous les sens, et entraînées par la violence des vents, étaient accompagnées dans leur ascension et dans leur marche rapide par un sifflement épouvantable, et par des détonations foudroyantes, résultat de la combustion des poudres, du salpêtre, des huiles, résines et eaux-de-vie, dont la plupart des maisons et des boutiques étaient remplies. Les plaques de tôle vernissée qui recouvraient les bâtiments, se détachaient brusquement par l'effet de la chaleur, et allaient jaillir en l'air; des portions très considérables de solives ou de poutres de sapin enflammées, lancées à de très grandes distances, servaient à propager l'incendie jusqu'aux maisons que l'on croyait les moins exposées, à cause de leur éloignement. L'épouvante et la terreur avaient frappé tout le monde... Les hommes du bas-peuple qui étaient restés dans Moscou, pourchassés d'une maison à l'autre par l'incendie, jetaient des cris lamentables. Très jaloux de sauver ce qu'ils avaient de plus précieux, ils se chargeaient de ballots qu'ils avaient peine à porter, et que souvent on les voyait abandonner pour se soustraire aux flammes. Les femmes, conduites par un sentiment d'humanité bien naturelle, emportaient un ou deux enfants sur leurs épaules, traînaient les autres par la main ; et pour échapper à la mort qui les menaçait de toutes parts, couraient les jupes retroussées, se réfugier dans les recoins des rues et des places; mais l'activité du feu les forçait d'abandonner bientôt cet asile, et de fuir précipitamment de tous côtés, sans pouvoir quelquefois sortir de cet espèce de labyrinthe, où plusieurs d'entre elles trouvèrent une fin malheureuse. J'ai vu des vieillards dont la longue barbe avait été atteinte par les flammes, traînés sur de petits chariots par leurs propres enfants, qui s'empressaient de les enlever de ce véritable tartare ..."

Pendant l'incendie, la plupart des troupes abandonnent la capitale russe; le Quartier Général lui-même, se replie au camp de Pétrowski. "Seul, raconte Larrey, je restai avec un très petit nombre de mes camarades, dans une maison bâtie en pierre, isolée et située au sommet du quartier franc, près du Kremlin". Puis l'armée réintègre la ville :

la troupe se livre alors au pillage, sans se préoccuper de son habillement ou de sa nourriture. Cependant, il reste encore de nombreux magasins intacts, renfermant en abondance, vivres et vêtements,..." qui auraient même suffi aux besoins de l'armée pendant plus de six mois, si l'on fut resté...", écrit-il. Tout le monde pense hiverner à Moscou, Larrey y compris; mais l'Empereur, qui a décidément beaucoup baissé, ne voit pas qu'un retour au seuil du terrible hiver russe serait une folie. En accofd avec ses maréchaux, il ordonne le départ. La retraite commence le 15 octobre, par l'évacuation des hôpitaux sur Smolensk. A Moscou, Dominique Larrey est contraint d'abandonner 700 blessés et malades intransportables, dont le premier soin des paysans russes après le départ de nos troupes, sera de les égorger.

La seconde erreur tragique de Napoléon, est de reprendre la route dévastée de l'aller, au lieu de se frayer un chemin à-travers les provinces méridionales encore intactes. Le 24, à Malojaroslawetz, Kutusof tente vainement de nous interdire le passage : il a 6.000 hommes hors de combat. Deux mille français, blessés dans cette rencontre, sont emportés dans les voitures particulières amenées de Moscou." Le lendemain... raconte Larrey, l'Empereur fut entouré tout à coup avec son escorte, par plusieurs milliers de cosaques qu'une brume épaisse avait empêché de distinguer d'abord. Ils enlevèrent plusieurs pièces de canons, et blessèrent beaucoup de chasseurs à cheval. Napoléon lui-même courut de graves dangers. Cependant les cavaliers de la garde, ayant une fois reconnu l'ennemi, firent des prodiges de valeur, le dispersèrent malgré des obstacles excessifs, et reprirent les pièces d'artillerie".

A mesure que l'armée repasse dans les lieux qu'elle a déjà traversés, Larrey fait emmener les blessés des combats antérieurs. Partout où il arrive les hôpitaux sont remplis de ces malheureux qui, presque toujours, sont dans le plus profond dénuement. Comme à Moscou, il doit laisser, en repartant, ceux dont l'état interdit le transport. A Mojaïsk et Kolotskoï, il les confie à des officiers russes, qu'il a soignés et guéris, en leur recommandant de veiller à leur salut lorsqu'ils tomberont au pouvoir de leurs compatriotes. De plus, il leur laisse un

peu d'argent pour les objets de première nécessité.

C'est à Viasma, que le grand froid sévit pour la première fois. La pénurie de vivres et de vêtements chauds ajoute encore à l'horreur des combats, et à l'épuisement des marches incessantes. Le désordre se met dans les rangs; les traînards sont de plus en plus nombreux, que les cosaques harcèlent continuellement. L'arrière-garde, composée par le corps de Beauharnais, a tellement souffert, qu'elle doit abandonner le dangereux honneur de préserver la marche de l'armée aux divisions de Ney... "Déjà, note Larrey, les blessés et les individus les plus faibles succombaient à ces cruelles vicissitudes; les chevaux surtout, privés de fourrage et constamment au bivouac, périssaient en grand nombre; souvent on n'attendait pas qu'ils tombassent pour les égorger : la chair de ces animaux, que les soldats faisaient griller au premier feu de bivouac servait à apaiser la faim qui les tourmentait".

A Dorogobouje, l'incendie éclate brusquement en pleine nuit, dans le quartier des ambulances : "... je ne sortis moi-même de cet hôpital, dit-il encore, qu'à-travers les flammes, et après avoir employé avec mes collaborateurs pour sauver les blessés, tous les moyens que nous pûmes imaginer, et que pouvait permettre la rapidité avec laquelle l'incendie se propageait".

Larrey poursuit : "Je fus frappé, à l'approche de Smolensk, à la vue d'une jeune femme, pressée par une faim dévorante; elle se jette à travers les soldats qui venaient d'éventrer un cognat -petit cheval russe - et, quoique couverte d'une superbe pelisse de martre, garnie de satin blanc, elle plonge ses mains dans le ventre de l'animal pour en arracher le foie ou quelques-unes de ses portions; mais privée de couteau, et obligée d'emmloyer ses dents, elle s'en servit en enfonçant sa tête dans le ventre même du cheval. Enfin, elle put emporter un morceau de ce viscère et courut le faire cuire au premier feu de bivouac...".

Le 12 novembre, le chirurgien-en-chef est à Smolensk. La température marque 19° sous zéro. L'armée croit que la ville regorge de magasins d'approvisionnements; las! "A peine trouve-t'on des substances pour le petit nombre des troupes qui peuvent entrer dans cette place, et pour les

malades des hôpitaux... j'eus la douleur de voir nos blessés et mes officiers de santé, sans subsistance aucune. Je partageai avec trente d'entre d'eux, un sac de farine que j'avais pu acheter à grand prix : c'est la seule ressource que nous eûmes, pour traverser encore un grand espace de désert..."

Pendant toute la retraite, Larrey ne cesse d'opérer et de panser les blessés. Un grand nombre de soldats commence à avoir les pieds gelés; il faut les amputer. Les officiers de santé qui restent aux côtés de leur chef, sont de moins en moins nombreux : Larrey est contraint d'en laisser à chaque étape pour soigner les hommes intransportables; et plusieurs sont eux-mêmes victimes du froid et de la faim, ou massacrés par les Cosaques.

Les 100.000 survivants, de ce qui fut la Grande Armée, s'égrènent ainsi, miséfablement, le long de cette route maudite... Au départ de Smolensk, il n'y a plus que 36 à 37.000 hommes, encore armés, et marchant en corps; de 50 à 60.000 soldats, de toutes conditions, vont confondus, par bandes ou isolés, ayant jeté leurs armes, et vêtus d'uniformes de plus en plus fantaisistes! Le thermomètre se maintient à - 18 et -19°, en arrivant à Krasnoé : "Les villages intermédiaires étaient totalement brûlés. D'ailleurs l'ennemi... nous harcelait de toutes parts. L'on ne se reposait que trois ou quatre heures par nuit, constamment au bivouac, et l'on marchait sans arrêt, huit, dix heures par jour... Ceux de mes compagnons, qui avaient contracté la bonne habitude de marcher, et qui avaient conservé un peu de café et de sucre, offrirent plus de résistance; l'exercice habituel prévenant l'engourdissement des membres, entretenait la calorification et le jeu des organes, tandis que le froid saisissait les personnes faisant route à cheval ou en voiture, et les jetait bientôt dans un profond état d'engourdissement. S'ils approchaient alors des feux de bivouac, ils étaient frappés de gangrène. Je me préservais de cet accident, en marchant continuellement à pied, et en me privant constamment du plaisir de me chauffer..."

Larrey échappe un jour à une bande de cosaques qui l'avait encerclé : "je dus mon salut à ma vigilance et au secours que je reçus de quelques

grenadiers de la garde, lesquels, n'ayant aperçu au milieu de ces Cosaques, fondirent sur eux. Une balle atteignit heureusement celui sous lequel j'allais probablement succomber".

La garde impériale demeure le seul corps parfaitement organisé et armé, Napoléon l'ayant constamment préservée jusqu'alors. Isolée, elle soutient le choc des armées russes et des nuées de partisans qui accablent les traînards et les groupes désarmés. A l'arrière-garde, Ney accomplit des prodiges, avec sa poignée de héros. Prenant les armes des mains gelées de ses hommes, il fait le coup de feu, comme un simple soldat. Au combat de Krosnoïe, les 15.000 hommes de la garde, infligent des pertes sévères aux 60.000 Russes de Kutusof : ils permettent à l'armée d'opérer sa retraite, au prix de 1200 blessés et de 4000 tués.

Dubrovna... Orcha... où le maréchal Ney, entouré par l'ennemi, qu'il combat sans arrêt depuis trois jours, parvient à rompre l'encerclement avec sa petite troupe, et à rejoindre le gros de l'armée; le Dniepr... que l'on passe sur la glace; le calvaire continue. Larrey ne cesse de se dévouer : "De toutes parts, écrit M. du Sueu de la Croix on l'appelait. Il allait de l'un à l'autre, soutenant ceux qui chancelaient, relevant ceux qui tombaient, soulageant les douleurs, pansant les blessures, encourageant de la voix, donnant à tous de bons conseils, distribuant le peu qu'il avait, partageant son morceau de pain, portant sa gourde aux lèvres des mourants, courant à l'arrière-garde presser la marche des traînards. On le voyait partout, la nuit aussi bien que le jour, errant autour des pauvres soldats, remontant leur moral par une énergie surhumaine".

Après avoir fait sauter les ponts sur le Dniepr, l'armée connaît un moment de répit : les Russes, également exténués, sont obligés de marquer un temps d'arrêt, ne parvenant plus à traîner leur artillerie. Leurs effectifs ont fondu de moitié, sous les coups de la garde, et aussi parce qu'ils subissent les mêmes privations et les mêmes intempéries que nos malheureuses troupes.

A Toloczine, pour la première fois depuis Moscou, la ville contient des approvisionnements en quantité suffisante : elle n'a pas été

brûlée... Victor, qui arrive d'Allemagne avec des troupes fraîches, relève le corps de Ney, à l'arrière-garde, complètement épuisé.

Puis, c'est Borisov et la Bérésina. Larrey poursuit son récit : "Nous étions le 24 novembre avec le Quartier Général et la garde, au bivouac du château du prince de Radzivill. Le ciel était serein et le froid assez vif. Obligé de parcourir le camp pendant la nuit pour y voir mes blessés, je pus observer tout ce qui nous entourait. Je fus frappé tout à coup, de l'apparition d'une comète située droit au Nord, en regard de l'armée, et presque parallèle à l'horizon; elle paraissait descendre vers le pôle arctique. Sa forme était celle d'une épée flamboyante, un très petit corps allongé perpendiculairement, du sommet duquel se détachait une chevelure effilée et s'élevait dans la verticale à une très haute distance. Ce météore semblait nous présager le désastre qui nous survint 24 heures après dans le même lieu et successivement plus loin... Je venais d'entrevoir la difficulté du passage de cette fatale rivière et les malheurs qui allaient nous assiéger".

La nuit suivante, les héroïques soldats du général Eblé mettent en place les premiers éléments de deux ponts destinés à relier les rives opposées de la Bérésina. Le comte de Ségur relate à ce propos : "... pour comble de malheur, la crue des eaux avait fait disparaître le gué. Il fallut des efforts inouïs, et que nos malheureux pontonniers plongés dans les flots jusqu'à la bouche, combatissent les glaces que charriait le fleuve. Plusieurs périrent de froid ou submergés par ces glaçons que poussait un vent violent...".

Jusqu'au 28, l'immense cohue s'écoule vers la rive droite en un flot continu. Par suite du manque de matériaux, le pont des voitures d'équipages se rompt jusqu'à trois fois, dans la seule journée du 27. Contenus par la merveilleuse défense du maréchal Victor, à l'arrière-garde, les Russes de Wittgenstein ne peuvent s'opposer au passage de l'armée. Avec des forces six fois moindres, le duc de Belluno les tient en respect jusqu'au soir : il ne lui reste pas 300 cavaliers montés... Lorsqu'enfin, l'arrière-garde tente de traverser à son tour, la plus grande confusion se met dans la foule des fuyards qui demeurent encore très nombreux sur les ponts. Les obus et les boulets commencent à tom-

ber parmi eux, augmentant le désordre. Chacun veut passer coûte que coûte; le fort abat le faible; les voitures sont renversées, écrasant les chevaux sous leur poids, une multitude de malades et de blessés sont foulés aux pieds sans pitié. Les eaux du fleuve, teintées de sang, charrient les cadavres par milliers. Dans cette affreuse empoignade Larrey manque de périr étouffé : "J'avais passé deux fois ce malheureux pont, pour sauver une partie de mes équipages, que je cherchais vainement et faire passer des caisses d'instruments de chirurgie, dont nous avions le plus grand besoin. Le troisième voyage faillit me coûter la vie, et si non nom et ma personne n'avaient été connus, je n'aurais jamais pu passer. Je me trouvais en effet là, au moment du plus grand désordre dans la foule, sans pouvoir la percer. J'étais près de périr, quand je fus heureusement reconnu. Mon nom est prononcé. Aussitôt les regards se tournent vers moi et chacun s'empresse de m'aider. Transporté de soldat en soldat, je passe de main en main jusqu'à l'extrémité du pont, et je rejoins ainsi le Quartier Général..."

Une lettre à sa femme datée du 11 mars 1813 et postée à Leipsig, confirme l'attachement dont Larrey faisait l'objet parmi les soldats : "Ribes a eu raison de te dire qu'au milieu de l'armée et surtout de la garde impériale, je ne pouvais périr. C'est en effet aux soldats que je dois mon existence. Les uns ont couru à mon secours, lorsque entouré de Cosaques, j'allais être tué ou fait prisonnier; les autres s'empressèrent de me relever et de me conduire, lorsque les forces physiques m'ayant abandonné, je tombai dans la neige. D'autres, me voyant tourmenté par la faim, me donnèrent les vivres qu'ils possédaient. Enfin, me présentais-je à leur bivouac, chacun me faisait place et j'étais aussitôt enveloppé de paille ou de leurs vêtements. Combien de généraux et d'officiers supérieurs étaient repoussés et renvoyés sans pitié par leurs propres soldats!... Ma chère Laville, ces témoignages d'attachement de l'armée, sont pour moi la plus belle récompense que je puis désirer!"

Après la Bérésiná, les combats reprennent en vue de se frayer un chemin vers Vilna. Le général russe Tomazov, s'oppose vainement aux assauts désespérés de notre avant-garde. Larrey opère sous la neige qui s'est mise à tomber; pour se protéger, il fait tendre au-dessus de

la tête des blessés et de la sienne, un manteau de cavalerie, maintenu par quatre soldats... Les blessés graves sont évacués par traîneaux: "... on m'amena un cannonier qui avait eu le bras mutilé d'un éclat d'obus. Je lui pratiquai l'amputation du membre. Aussitôt son appareil de pansement appliqué, ce soldat se releva et refusa de se rendre à l'ambulance; il s'orienta et reprit sa route dans la neige, en disant : "Je n'ai pas de temps à perdre, il me reste encore du chemin à faire d'ici Carcassonne...".

Chemin faisant, le chirurgien-en-chef ne cesse de consulter le thermomètre qu'il porte constamment à la boutonnière : à Smorgoni , où Napoléon abandonne les tristes débris de sa Grande Armée, il marque : -18°; à Vilna, il est à - 27 et - 28° pendant la nuit du 6 au 7 décembre : "Malheur à celui qui se laissait saisir par le sommeil! Quelques minutes suffisaient pour le geler entièrement, et il restait mort, à la place où il s'était endormi... Cette nuit fut fatale à nos blessés, aux jeunes gens et à presque tous les chevaux. Rien de plus affligeant que le tableau que nos bivouacs offrirent le lendemain matin : ils étaient parsemés de corps que l'on croyait d'abord endormis, mais tous avaient été frappés mortellement par le froid..."

"Cependant, continue Larrey, au milieu de ces êtres exténués, affligés de froid et de faim, sans armes, revêtus des vêtements les plus bizarres... et se traînant automatiquement, semblables à des spectres, s'avançaient quelques troupes d'élite de la garde, dont la tenue excitait la surprise et l'admiration. Elles avaient conservé leurs armes, leurs capotes ou manteaux, leurs chevaux et leurs gants, et elles entrèrent dans Vilna en ordre et se redressant comme si elles allaient à la parade. Quant à moi, quoique je soie un des hommes les plus robustes de l'armée, ce n'est qu'avec la plus grande difficulté que j'ai atteint Vilna le 9 décembre. J'étais à bout de forces et j'étais près de tomber comme tant d'autres".

Dominique Larrey repart dans la nuit du 10 au 11 avec la garde. La ville reste emplie de blessés, qu'il a confiés, par lettres, aux bons soins des généraux russes. Dans la correspondance officielle du chirurgien-major Carpon, qui est resté auprès de ces malheureux avec

quelques autres officiers de santé français, on remarque une lettre, faisant état de ce qu'il advint des recommandations de Larrey : "Le gouvernement militaire de Vilna, prit un arrêté, défendant aux habitants, sous peine de déportation en Sibérie, de donner asile aux Français.

"En vertu de cet arrêté, tous ceux qui avaient reçu l'hospitalité dans des maisons particulières, furent expulsés et jetés dans la rue, où la plupart d'entre eux furent égorgés par les Cosaques..."

La dernière étape Vilna-Kovno, marque la dissolution complète de l'armée. Ce qui reste des troupes étrangères prend directement le chemin de son pays d'origine. Seuls, les Français continuent sur Koenigsberg. De ce moment, les Russes abandonnent la poursuite pour un temps et les quelques milliers de rescapés, connaissent enfin le répit.

"J'ai déjà fait remarquer la supériorité de résistance des méridionaux " note Larrey. A la fin de la campagne, "3.000 hommes des meilleurs soldats de la garde, tant d'infanterie que de cavalerie, presque tous des contrées méridionales de la France, étaient les seuls qui eussent vraiment résisté aux vicissitudes de la retraite; ils possédaient encore leurs armes, leurs chevaux et leur attitude guerrière... On peut considérer cette troupe, comme le reste d'une armée de plus de 400.000 hommes... L'honneur et la gloire des armées françaises, s'étaient en quelque sorte retranchés dans ce petit corps d'élite... Aussi, quels que soient les gouvernements et les lois sous lesquels vivront les peuples méridionaux, ils seront toujours supérieurs par leur activité, leur énergie morale et leur constitution physique, à ces peuples que le froid et l'humidité permanente, doivent, en les comprimant, entretenir sans cesse dans l'apathie, l'insouciance, et une sorte de timidité..."

A Gumbinnen, le chirurgien-chef avoue : "pour la première fois depuis Moscou, je fis un repos complet, je couchai dans une chambre chaude et dans un bon lit". La discipline se rétablit dans les troupes qui entrent en bon ordre à Koenigsberg, les 25 et 26 décembre 1812. Plus de 10.000 malades et blessés y sont rassemblés, sous l'autorité de Larrey, qui organise rapidement les hôpitaux de la ville.

L'armée, jusqu'alors privée de tout, se rue sur les aliments et les boissons alcoolisées. De ce fait il apparaît une véritable épidémie de "fièvre méningite catarrhale de congélation" qui accroît encore le nombre élevé de malades. Parmi les morts dûs à cette affection, on relève les noms des généraux Eblé et Lariboisière. L'autopsie des victimes montre "... les intestins considérablement rétrécis et les épiploons presque nuls, résultat de l'abstinence".

A son tour, épuisé par cette atroce campagne, Dominique Larrey ressent les premières atteintes du typhus. On l'emporte, à peine conscient, chez le poète Jacobi. Soigné avec dévouement par son hôte, il ne tarde pas à se rétablir, grâce à sa robuste constitution. Il quitte la ville le 1er janvier, quelques heures avant que les Russes ne s'en emparent : "Presque tous nos malades ont été confiés aux médecins du pays, qui sont très dignes de notre confiance; ... nos malades n'ont jamais eu de meilleurs aliments, de boissons plus potables et de médicaments de meilleure qualité".

Le 10 février 1813, il est à Francfort, où il apprend que son collègue Desgenettes, resté à Vilna, parce que trop exténué, est tombé aux mains des Russes. Il demande aussitôt sa libération, par voie diplomatique, et l'obtient. Par la suite, Desgenettes affecta de raconter qu'il devait ce privilège à la seule notoriété dont il jouissait auprès du tsar. On juge de la surprise de Larrey, qu'il exprime le 11 avril, dans une lettre à Elisabeth : "Sans moi, on ne pensait pas plus à lui qu'à la comète bleue, et lorsque j'ai fait demander sa liberté au prince Kutusof, par son altesse le prince de Neuchâtel, major général, on répondit :"Desgenettes ? mais il a été tué; pourquoi voulez-vous que nous fassions des démarches ? On l'a vu à Vilna, tué de la main des Cosaques". Il me fallut protester contre cette assertion et j'insistai vivement, jusqu'à ce que cette faveur me fut accordée.... J'ai fait ce que je devais à un collègue... Tant pis, s'il ne m'en sait pas gré...".

Le 23 août, Dominique Larrey est tout à fait mécontent. Il écrit encore à sa femme : "Je suis fort aise d'apprendre que Desgenettes ait reçu 2.000 francs d'indemnité. Il avait promis en parlant pour lui à l'Empereur, de parler également pour moi, et qu'il demanderait

2.000 francs pour chacun. Il paraît qu'il ne l'a pas fait. Tout est pos ible alors..."

La campagne est maintenant terminée; le service de santé a été particulièrement éprouvé. Le 15 février, le chirurgien-en-chef de la Grande Armée, établit pour l'Empereur, les états de ses effectifs; ils sont évocateurs dans leur concision. Avril 1812 : 826 officiers de santé; Février 1813 : 275; le reste a disparu : mort ou prisonnier.

De part et d'autre, la plus cruelle des guerres impériales a fait un million de victimes! Pourtant, il faut admettre que le véritable vainqueur de Napoléon, fut... l'hiver!

C H A P I T R E I I

LA CAMPAGNE D'ALLEMAGNE

Le soulèvement de la Prusse suit de peu les funestes événements de Russie. Dans l'intervalle, Napoléon a réuni une nouvelle et magnifique armée de 3 00.000 hommes, composée en grande partie de conscrits très jeunes.

Le premier choc a lieu les 1er et 2 Mai 1813, à Lützen, où 85.000 "Maries-Louises", remarquablement encadrés, sont opposés à 110.000 Prusso-Russes. Défaits, les Coalisés sont rejetés derrière l'Elbe, et contraints de se retrancher sur Bautzen.

Larrey rejoint le champ de bataille le 2, à deux heures du matin, avec les ambulances légères qu'il vient de réorganiser, non sans mal! En arrivant, il apprend la mort du maréchal Bessières, originaire du Sud-Ouest comme lui, et que pourtant, il n'aime guère : "C'était l'homme le plus présomptueux qu'on ait connu", écrit-il dans une note.

M. Triaire rapporte que, durant le combat, "le courage des petits conscrits français qui voyaient le feu pour la première fois, fut inimaginable, et égale celui des plus vieux sordats".
Pendant 48 heures, Larrey opère sans discontinuer : 365 blessés passent entre ses mains; il pratique 18 désarticulations de l'épaule, dont 15 guériront parfaitement...

Le 7, il adresse son rapport à l'Empereur : De nos 8.000 blessés,

365 ont subi 1 ou deux amputations; 800 environ sont atteints de blessures graves, telles que plaies de tête, de poitrine, de bas-ventre, ou fractures des membres. La moitié de ces deux premières classes de blessés, périra sans doute. 1.600 seront hors d'état de servir. Plus de 4.000, à l'époque de leur guérison, que l'on peut fixer dans le terme moyen, au 40e jour, pourront reprendre un service actif..."

Le 8, il rejoint le Quartier-Général à Dresde. Il y trouve les hôpitaux encombrés de blessés prussiens et russes, abandonnés par leurs armées, et confiés aux soins de chirurgiens saxons. C'est l'occasion, pour lui, de mettre en évidence la supériorité de la médecine opératoire française sur les méthodes étrangères : "Les blessés avaient été pansés, écrit-il; toutes les opérations que leurs plaies exigeaient avaient été pratiquées; mais ceux qui les avaient subies, paraissait éprouver des douleurs intolérables. Je priai messieurs les Chirurgiens saxons, qui les soignaient, de vouloir bien me montrer quelques-uns des moignons résultant de l'amputation. J'avais imaginé d'avance, que les sutures avaient été faites d'après la méthode généralement adoptée en Saxe, et dans quelques contrées de la Prusse ou de la Pologne. En effet, nous trouvâmes à chacun des moignons de ces malheureux mutilés, deux, trois et quatre points de suture protégés par des bandelettes agglutinatives fortement serrées; chez tous, l'inflammation et l'éréthisme s'étaient déjà déclarés à des degrés différents. Je conseillai à messieurs les Médecins saxons de couper tous ces points de suture, de lever les emplâtres et s'appliquer des émollients sur les moignons. Ils n'accueillirent point d'abord ma proposition, observant que cet orage était passager, et que ces accidents n'empêcheraient pas ces malades d'arriver à la guérison. Je dus respecter leur opinion; néanmoins, je pris sur moi de faire lever un appareil de ce genre sur un de nos officiers d'artillerie, qu'on avait enlevé du champ de bataille de Lützen pour le transporter à Dresde, et à qui on avait amputé la cuisse. Après la levée de l'appareil, il éprouva un très grand doulagement; mais l'éréthisme était trop avancé, et l'on ne put prévenir la gangrène, qui, s'étant déjà développée dans l'intérieur du moignon, fit des progrès rapides, et fit périr cet officier du 3e au 4e jour. Tous les autres amputés, sans nulle exception, moururent de la même

manière, les uns plus tôt, et les autres plus tard. Comme il y avait encore un très grand nombre de blessés français qui réclamaient l'amputation, je les fis opérer par les chirurgiens-majors de nos ambulances ; je pratiquai les plus difficiles en présence des médecins et des chirurgiens saxons, qui surent bientôt distinguer notre mode d'amputation, de celui dont ils faisaient usage, et ils ne balancèrent pas à adopter cette méthode, dont il était d'ailleurs facile de saisir les avantages. Les Saxons coupaient la peau et les chairs, au moyen d'un couteau courbe, en un seul temps ; la section de l'os était faite à peu près au niveau de celle des parties molles ; et, tandis que le tourniquet exerçait une forte compression sur les artères, on cousait la plaie des moignons sans s'occuper de la ligature des vaisseaux. La réunion exacte et étroitement faite des bords de la plaie, prévenait ordinairement les hémorragies..." Et Larrey conclut : "Quelque simple et rationnelle que fut la méthode française, il ne fallut rien moins que le succès et l'expérience, pour convaincre les médecins du pays, d'ailleurs très estimables par leurs qualités sociales et leur mérite distingué..."

Les deux armées s'affrontent à nouveau le 19, -Larrey dit le 22 - à Bautzen. Le maréchal Ney décide du sort de la bataille, en tournant la droite des positions alliées, ce qui permet à Napoléon d'enfoncer leur centre. Se voyant pris à revers, les Coalisés battent en retraite dans le plus grand désordre : ils ont 18.000 hommes hors de combat. Seul, le manque de cavalerie - dont le corps a été presque entièrement détruit en Russie -, empêche l'Empereur de convertir cette victoire en véritable désastre pour les Prussiens et les Russes, dont l'armée échappe ainsi à la destruction totale.

Parmi tant d'autres, le maréchal Duroc trouve la mort dans cette glorieuse journée. Larrey lui était très attaché : "Son nom, et ceux des généraux Desaix et Lannes, sont profondément gravés dans mon coeur, en reconnaissance de l'amitié que ces guerriers illustres et élevés aux premiers honneurs, m'avaient toujours conservée".

La plupart de 6.500 blessés, sont évacués sur Dresde, avec l'aide des habitants du pays, qui, pour la circonstance, prêtent les brouettes

qu'ils emploient habituellement dans le transport de leurs marchandises. Larrey note à ce propos : "Comme le chemin de Bautzen à Dresde est toujours plus ou moins incliné, la marche des brouettes n'éprouvait aucun obstacle : nous en avons vu jusqu'à 100 et 150 filer toutes les unes à la suite des autres..." ; Malheureusement, un très grand nombre d'opérés meurt, après avoir contracté le tétanos.

Les jours suivants, quelques combats sont livrés par les Prusso-Russes, pour retarder notre avance. L'un des plus importants se déroule à Reichenbach, où les 12.000 cavaliers de Latour-Maubourg, sabrent l'arrière garde ennemie qui laisse plusieurs milliers de morts et de mourants sur le terrain. Parmi les Français tués, on relève le nom du général Bruyère ancien officier de santé à l'armée d'Italie. Il avait servi sous les ordres directs de Larrey "comme chirurgien de Première classe, titre que le général-en-chef Bonaparte, échangea sur ma demande, avec celui de capitaine Sa bravoure, sa vivacité, son esprit et son beau physique, le firent bientôt monter en grade, et il fut nommé général de brigade..."

Le 1er Juin, la Silésie est entièrement reconquise. C'est alors que le 4, Napoléon sauve les Alliés d'une défaite assurée, en leur accordant le fâcheux armistice de Pleswitz, à la demande de l'Autriche. Le chirurgien-en-chef pense que cet acte fut une des plus grandes fautes de Napoléon. Il expose combien il était facile de repousser les Coalisés derrière l'Oder, et de récupérer les garnisons françaises laissées dans les places fortes de Prusse. Composées de troupes excellentes, cas garnisons auraient largement remplacé les pertes subies à Lützen et Bautzen.

M. Traire rapporte un fait significatif de l'état d'esprit de nos troupes, vis-à-vis de certains généraux passés à l'ennemi : "Pendant l'armistice, Bernadotte étant venu parader devant Stettin, commandée par le brave Dufresse, affectait de passer des revues de l'armée du siège; un boulet de canon fut tiré sur lui, du haut des remparts, et siffla à ses oreilles. Bulow, qui commandait les troupes d'investissement, se plaignit de cette infraction à l'armistice.
"Ce n'est rien, répondit froidement Dufresse, c'est une affaire de police; un déserteur français a été signalé, la grand'garde a tiré..."

A Dresde, les blessés prussiens et russes sont entassés dans les bâtiments de l'Académie de peinture, où ils demeurent sans nourriture, ni soins. Larrey entre dans une violente colère : il fait jeter tableaux et couleurs par les fenêtres, ordonne que l'on apporte des lits ; et se met en devoir de panser lui-même ces misérables. Le 3 Août, il écrit à sa femme : "Je m'attendais bien à être appelé par l'autorité, dont j'avais foulé aux pieds les droits et les pouvoirs; mais tu penses bien qu'après avoir lutté contre tant d'autorités, les commissaires de guerre m'inquiètent peu..."

Vers cette époque, éclate une grave affaire disciplinaire. Sur le rapport de certains maréchaux, et notamment de Soult, Napoléon accuse près de 3.000 conscrits de s'être volontairement blessés à Lützen et à Bautzen, pour ne plus combattre. Des médecins comme Desgenettes et Yvan soutiennent ce point de vue... Presque tous ces militaires, en effet, sont atteints au membre supérieur, et en particulier à la main. L'Empereur les fait aussitôt arrêter et concentrer près de Dresde. Une enquête est ouverte; Larrey étant chargé de présider le jury, qui doit interroger chacun des 2.632 suspects. Quelques jours plus tard, le jury présente son rapport définitif à Napoléon : "...Il résulte de cet examen :

" 1°) Que presque toutes les plaies ont été faites par des corps contondants poussés par des armes à feu, et un petit nombre par des armes blanches, dirigées contre ceux qui en ont été atteints.

" 2°) Que la majeure partie des blessés a présenté, en même temps d'autres blessures en divers points de la surface du corps, ou des déchirures plus ou moins multipliées de vêtements, faites par le passage des balles.

" 3°) Que le petit nombre des blessés, chez qui les circonstances précitées ne se sont pas offertes d'une manière aussi évidente, se compose précisément d'anciens soldats, du dévouement desquels il n'est guère permis de douter.

" Enfin, le jury déclare qu'il n'est point de sa certitude qui fasse connaitre la différence qui peut exister entre deux plaies d'armes à feu reçues même à brûle-pourpoint, et produites, l'une par l'effet de la volonté de l'individu, l'autre par celui d'une puissance étrangère à sa volonté.

"Le jury en se résumant, proteste qu'il est physiquement impossible d'éta-

blir la moindre preuve qu'aucun des militaires visités par lui se soit mutilé volontairement, et il pense que la lecture des états circonstanciés qu'il a fait dresser de tous les blessés sousmis à sa visite, en expliquant les motifs du nombre si grand en apparence, des mutilations, contribuera à dissiper l'opinion défavorable répandue sur le compte de ceux qui les ont éprouvées".

La part prise par Dominique Larrey dans la défense des accusés est très grande. Il se rend en personne auprès de l'Empereur, et s'attache à lui démontrer l'inexpérience des jeunes recrues dans le maniement des armes, et en particulier dans la manoeuvre de chargement du fusil. De plus, il lui prouve que, dans les assauts effectués par les fantassins contre les collines de Bautzen, par exemple, les soldats couraient à l'ennemi , en maintenant le fusil haut levé, et donc, que c'étaient les mains qui se trouvaient les plus exposées aux coups adverses...

L'Empereur, tout heureux de voir ses soldats réhabilités, remercie le chirurgien-en-chef du rôle qu'il a joué dans cette affaire. Il lui offre son portrait enrichi de diamants, accompagné de 6.000 francs en or, et d'une pension de 3.000 livres : "exclusive, stipule le décret, qui sanctionne cette rente, de toute autre récompense méritée par son grade, son ancienneté et ses services futurs". En le quittant, il lui dit : "Adieu, monsieur Larrey; un souverain est bien heureux d'avoir affaire à un homme tel que vous".

A la suite de ce triste incident, Dominique Larrey envoie une circulaire aux chirurgiens principaux de l'armée : "Vous appellerez l'attention de vos collaborateurs sur la chirurgie légale, et à cette occasion, je dois vous faire observer que quelques soient les soupçons établis sur les mutilations volontaires, le chirurgien ne peut se prononcer, attendu qu'il n'existe aucun signe certain de distinguer une blessure faite par le blessé lui-même et celle qui serait le conséquence d'une influence étrangère... Le mèdecin est, et doit être, l'ami de l'humanité. En cette qualité, il doit toujours parler et agir en sa faveur. Vous devez toujours panser et soigner le coupable comme l'innocent, et vous ne devez voir que l'organisme malade. Le reste ne vous regarde pas. Inspirez ces idées à vos

collaborateurs, et faisons que jamais nous n'ayons à nous reprocher la mort d'un seul innocent..."

Le 4 Août, Larrey adresse à Napoléon un rapport éloquent, faisant état des pertes françaises subies du 1er Mai au 4 juin. Sur 22.000 blessés : 9.703, guéris, ont rejoint leurs régiments; 9.881 sont invalides, absolus ou relatifs, et, selon le cas, rapatriés et démobilisés ou versés dans les services auxiliaires; 2.416, enfin, sont morts des suites de leurs blessures. Parmi les invalides, il y a 731 amputés.

Vers la même date, le baron Larrey énonce quelques réflexions sur les plaies de tête avec fractures ou fracas des os du crâne; sur celles de la même partie, compliquées de la présence de corps étrangers, et sur les causes des abcès qui se manifestent au foie à la suite de quelques-unes de ces plaies".

La première proposition concerne "les cas où le trépan est indispensable, et l'époque à laquelle cette opération doit être faite". Ce sont : les plaies avec fractures du crâne, et enfoncement des fragments à l'intérieur de la boite crânienne; les corps étrangers enclavés dans l'intervalle des fragments, ou à l'intérieur du crâne; les épanchements de fluides intracrâniens; l'opération doit être pratiquée dans les premières heures qui suivent l'accident.

La deuxième proposition fait connaitre "les cas où le trépan, quoique également conseillé par les auteurs, est inutile, même nuisible". Ce sont : les plaies avec fractures du crâne, sans enfoncement ou sans compression, ni corps étrangers.

La troisième proposition indique "ce qu'il convient de faire dans le cas de hernie du cerveau". L'auteur avertit "qu'il importe d'abord d'observer, que la hernie volumineuse du cerveau est l'un des accidents les plus fâcheux qui accompagnent les plaies de la tête, et qu'il est rare que les individus qui en sont atteints y survivent". Ceci posé : "Il faut se borner à appliquer sur la portion cérébrale sortie, un linge fin fenêtré, trempé dans de l'huile de camomille légèrement camphrée"; de plus, on doit extraire les corps étrangers; préserver les parties lésées du contact extérieur; éviter les pressions sur les parties sensibles; enfin

procéder aux pansements avec la plus grande douceur. La dernière proposition, qui n'est pas la moins curieuse, détermine "quelles sont les causes des abcès du foie, à la suite des plaies de tête". Les causes mécaniques, prônées par ses contemporains, sont rejetées par Larrey : "Le foie n'est pas plus susceptible qu'un autre viscère, de se détacher, de se rompre ou de s'altérer par l'effet d'une chute ou de toute autre percussion indirecte..." La seule étiologie possible, est l'irritation sympathique du foie, à la suite d'une lésion quelconque de la tête...

A la mort d'Heurteloup, Dominique Larrey est nommé chirurgien consultant de l'Empereur ; sa satisfaction est grande, car il tenait beaucoup à ce poste qu'il espérait depuis 1.809.

Peu de temps avant la date de l'expiration de l'armistice, il écrit à Elizabeth : "Nos espérances de paix s'évanouissent. Si cela recommence, Dieu sait quand cela finira et comment cela finira...". Effectivement, la trêve est rompue le 10 Août à minuit. Hélas ! La coalition s'est considérablement renforcée : en plus de la Russie et de la Prusse, elle comprend à présent l'Autriche et la Suède du traître Bernadette ; en tout : 800.000 hommes, dont 100.000 cavaliers. Nous avons seulement 380.000 soldats à leur opposer ! "On voit, dit M. Triaire, dans quelles effrayantes disproportions s'engageait la lutte. Mais tels étaient le prestige et le génie du grand capitaine qui commandait l'armée française, telle était la valeur de ses troupes, la confiance en lui dont elles étaient animées, que le résultat n'eût pas été un seul moment douteux sans les fautes graves et le manque d'entente des différents généraux français, la trahison de quelques-uns d'entre eux, la défection de nos alliés et la violation des capitulations par les coalisés. Il fallut que ces conditions multiples s'ajoutassent au nombre, pour que Napoléon put être écrasé".

Les premiers combats sont des victoires françaises ; mais à quel prix : Loewenberg, les 21-23 Août, avec 5.000 tués et 1.340 blessés dans nos rangs, et 8.000 hommes hors de combat chez l'ennemi ; Dresde, les 26-27, avec 8.500 tués et 6.500 blessés français bientôt portés à 9.000 par les engagements qui ont immédiatement suivi ; les alliés perdent 12.000 blessés et tués, parmi lesquels l'ancien général de la République : Moreau,

et 18.000 prisonniers.

Le même auteur retrace les difficultés rencontrées par le chirurgien-en-chef pour réapprovisionner les ambulances, en pleine bataille de Dresde : "Dès que les premiers blessés arrivèrent, Larrey demanda au commissaire des guerres, administrateur de ses ambulances, les appareils et le linge à pansement. Il lui fit répondre que la caisse d'ambulance n'était pas arrivée. Il entra dans une colère indicible : "Eh bien ! s'écria-t-il, puisque vous n'en avez pas, je vais en demander à l'Empereur : il m'en donnera, lui !". Il confie le service à son second, Paulet, s'élance sur son cheval, et court à l'endroit où se tenait Napoléon ; en route, il rencontre l'intendant général Mathieu Dumas, qui l'arrête et lui demande où il va en un pareil moment. "Où je vais ? dit Larrey qui bouillait encore d'indignation, trouver l'Empereur et lui dire que vos agents ont sans doute pensé qu'une bataille comme celle-ci ne fournirait pas de blessés, et qu'ils n'ont rien préparé !... Je vais en informer l'Empereur, et lui demander ce qu'ils ont oublié... pour mes blessés !" Mathieu Dumas, effrayé, le conjura de revenir sur ses pas, et lui promit de lui fournir à l'instant tout ce dont il avait besoin. Ce ne fut pas long. Des agents administratifs partirent de tous côtés, et en moins d'une heure, Larrey avait du linge à profusion".

Puis ce sont les défaîtes : Kulm, qui annihile les résultats acquis à Dresde, et nous coûte 3.000 tués et 7.000 prisonniers ; Gross-Beeren, Dennerwitz, la Katzbach, et enfin... Leipzig.

Du 16 au 18 Octobre la "bataille des nations" fait rage : 157.000 Français, dont 29.000 cavaliers, résistent héroïquement aux 300.000 Coalisés et à leurs 54.000 cavaliers. Le 17 les Alliés reçoivent l'appoint des 120.000 hommes de Bernadette et de Benningsen. Le lendemain, l'inégalité numérique devient trop évidente pour pouvoir continuer la lutte, quand, en pleine bataille, les Saxons et les Wurtembergeois passent à l'ennemi avec armes et bagages. "Bernadotte, écrit encore M. Triaire, qui avait commandé les Saxons à Wagram, et qui les avait indignement flattés en leur attribuant la victoire, -alors que leur mollesse avait été, au contraire, très remarquée-, s'était chargé de les ambaucher, et leur adressa une proclamation, leur conseillant d'abandonner les aigles de l'Empereur...

Elle eut le plus entier succès..." Cependant, après trois jours de combats acharnés, les munitions manquent aux Français adossés à l'Elster. Contraints de faire retraite, ils se replient par l'unique pont dont la destruction prématurée, livre 20.000 prisonniers et 250 canons à l'ennemi, un ordre exécuté à contre-sens ayant bloqué l'arrière-garde dans Leipzig. On évalue les pertes à 30.000 Coalisées et 20.000 Français. Pendant toute la bataille, Larrey a passé son temps à opérer sous le feu adverse ; le 16, il ampute Latour-Maubourg, grièvement blessé au genou gauche par un biscayen ; le 17, "M. Legret, capitaine de cuirassiers en retraite, a vu mon père à Leipzig, pensant les blessés dans une grange, éclaboussé par la terre que venaient projeter sur lui les boulets de canon, et continuant avec le plus grand calme, ses opérations de chirurgie. L'Empereur, survenu dans le même moment, ne put s'empêcher d'être ému ": ainsi parle son fils Hippolyte.

Desgenettes, resté à Leipzig avec tant d'autres, est à nouveau prisonnier des Russes. En apprenant cette nouvelle, Dominique Larrey écrit à sa femme : "... je t'avoue que je n'ai pas voulu faire de démarches comme la première fois, où je fus payé de mes soins et de mes sollicitudes par des propos calomnieux et des sottises. Je l'abandonne à la grâce de Dieu... Il est à portée de se réclamer de l'Empereur Alexandre dont il se dit très aimé...".

Le 22, l'armée est à Erfurt; le 30, quoique très diminuée, la garde forte à peu près de 10.000 hommes, écrase à Hanau 50.000 Austro-Bavarois. Leur chef, le général de Wrède, ancien officier comblé par Napoléon, est grièvement blessé. Les Alliés perdent 6.000 tués et blessés et 4.000 prisonniers ; mais nous déplorons la mort de 2.000 braves, et les blessures d'un millier environ.

Le 1er Novembre, Larrey arrive à Mayence, d'où il part pour Metz à petites journées, afin d'y inspecter les hôpitaux de la ligne d'évacuation dont la situation est désastreuse ; l'insalubrité règne partout : les blessés et les malades sont entassés sur de la paille pourrie, jusque dans les églises. Ils n'ont pas de vivres, ni de médicaments, et sont décimés par le typhus. Dominique Larrey rétablit promptement l'ordre, la discipline

et l'hygiène...

Finalement, le 6 Janvier 1.814, Napoléon l'autorise à regagner Paris. Il y retrouve les siens, qu'il n'a pas revus depuis son départ en Russie . avec eux, il peut jouir d'un repos qu'il n'a, certes par volé !

C H A P I T R E I I I

LA CAMPAGNE DE FRANCE

La détente est brève . De toutes parts, les Alliés envahissent la France . Conscient de ses responsabilités, Larrey rejoint son poste de chirurgien-en-chef de l'armée, à Châlons-sur-Marne .

Comme en Allemagne, en 1.813, les premiers combats sont marqués par des victoires françaises, malgré l'écrasante supériorité en hommes et en armements des Coalisés .

Les 29 et 30 Janvier, à Brienne, sur les lieux mêmes où jadis il fut élève de la célèbre Ecole militaire, Napoléon inflige un sanglant revers aux Autrichiens de Schwarzenberg et aux Prussiens de Blücher .

Le 1er Février, à la Rothière, 32.000 conscrits de moins de 20 ans, tiennent en échec pendant 8 heures, près de 100.000 ennemis auxquels se sont joints les Suédois de Bernadotte . Les pertes sont lourdes de part et d'autre 9.000 tués ou blessés chez les Alliés ; 5.000 chez les Français ... Après quoi, nos troupes se retirent en bon ordre sur Troyes . De son côté, Dominique Larrey évacue ses blessés sur Nogent, puis Melun, par voie d'eau ; enfin sur Orléans, par voie de terre .

Par des manoeuvres hardies, l'Empereur tente de battre séparément chacune

des armées qui lui sont opposées, tout en empêchant leur réunion . La gageure semble tenue successivement du 11 au 14, à Champaubert, où le corps russe d'Obsufjerd est détruit ; à Montmirail, où Sacken et Yorck, lieutenants de Blücher, perdent 6.000 hommes ; à Vauchamps, où les Prussiens laissent encore 6.000 des leurs sur le terrain, et où Blücher lui-même, manque à plusieurs reprises d'être tué ou fait prisonnier .

Du 16 au 18, c'est au tour des Autrichiens, à Mormant, Nangis et surtout Montereau . Larrey, qui a participé à tous ces combats livrés et gagnés en moins de dix jours, raconte l'écrasement de l'armée de Bohème, à Montereau : "A peine nos avant-gardes, composées de dragons venus d'Espagne, eurent-elles reconnu les colonnes autrichiennes qu'elles fondirent sur elles comme la foudre . Jamais attaque n'avait été plus vigoureuse . Il n'y eut presque point de résistance . La charge des drégons rompit en un clin d'oeil les carrés de l'infanterie et les culbuta avec de grandes pertes . Les dragons revenus d'Espagne depuis un an déjà, commandés par Milhaud, et ceux qui en arrivaient directement sous les ordres de Kellermann, abordèrent les carrés à leurs deux extrémités, les enfoncèrent et se rejoignirent au centre . Là, les deux généraux se retrouvant en face l'un de l'autre, s'embrassèrent . Notre cavalerie s'empara de toute l'artillerie de la colonne ennemie, et fit 5 à 6.000 prisonniers . Le reste de l'armée précipita sa retraite sur Montereau, dont la position est inexpugnable" .

En fait, la garde commandée par le maréchal Victor, exploite brillament ce premier succès : "Une armée d'environ 40.000 Autrichiens, placés et retranchés entre le fleuve et la ville de Montereau, fut défaite en moins de deux heures, par 10 à 12.000 Français qui franchirent le pont au pas de charge, à travers les décharges d'artillerie de la redoute qui en fermait le passage .

"Les bataillons autrichiens tombèrent par masses sous les baïonnettes de nos grenadiers, et souvent, la mort du premier d'une file déterminait la chute des suivants, à l'instar de celle qu'on produit sur les capucins de cartes en touchant le premier . Jamais on n'a vu un résultat plus extraordinaire et plus décisif ; plus de 6.000 morts remplirent le passage du pont et des rives de Montereau ..."

La terrible mêlée ne donne au chirurgien-chef que 370 blessés français .

De Troyes, où l'armée se trouve à nouveau le 25, Dominique Larrey écrit à sa fille, pour lui faire part des derniers évènements et des espoirs qu'il formule : "Depuis mon départ de Paris, il y a aujourd'hui un mois, je n'ai pu trouver un seul instant, chère Isaure, pour m'entretenir avec toi ; à peine ai-je pu écrire quelques mots à ta maman, pour lui donner des nouvelles de mon existence .

"Que d'évènements, ma belle Isaure, sont survenus depuis notre séparation !... L'Empereur nous conduit à travers des chemins impraticables pour attaquer par les flancs les colonnes arrivées déjà à deux petites journées de notre séjour ; là ... elles sont enfoncées au premier choc, ses bataillons sont renversés par notre cavalerie, ses escadrons s'embourbent et périssent dans les marécages, l'artillerie et les bagages tombent aux mains des habitants des campagnes, qui se font justice . Enfin, on met le reste de cette armée en fuite, et l'on revient en toute hâte sur la deuxième armée qui marchait sur la route parallèle ; on passe encore par des chemins de traverse affreux . Aussi, cette armée qui n'avait pas eu le temps de recevoir des nouvelles de sa compagne, s'attendait assez peu à nous voir ; elle est attaquée avec la même vigueur, et elle a subi le même sort que l'autre ... Mais, tandis que nous combattions ces deux armées, la troisième - la plus formidable - ... s'avançait à grands pas ... Il a fallu marcher nuit et jour pour l'atteindre et l'arrêter dans sa marche hardie ... on fonce tout à coup sur les troupes déjà grisées de la joie de posséder nos belles de Paris, et de les asservir à leurs caprices ... Leurs carrés sont renversés en masses énormes ... La déroute s'empare de cette armée ; on la poursuit à outrance jusqu'ici, et l'on a saisi les équipages, une partie de l'artillerie et des arrière-gardes .

"Maintenant, rien ne les arrêtera sans doute, mais il importe de ne point leur laisser un instant de relâche ; aussi nous continuons notre marche, et je désire que l'on n'arrête qu'à l'extrême frontière de la France . Il faut que les gens conservent le souvenir de notre énergie et de notre valeur . Je désire aussi, qu'arrivés à ces frontières, la paix se fasse et que je puisse avec l'assurance de ne plus faire campagne, vous aller rejoindre et rester auprès de vous .

"En attendant ce jour heureux, je t'adresse, comme le gage de ma tendre amitié les baisers de ton ami .

"J'ai reçu ton aimable lettre ; embrasse ma Lisette, et dis-lui que bientôt tous les Cosaques seront morts" .

Le 7 Mars, à Craonne, Napoléon enregistre son premier échec : les Prusso-Russes ont 5.000 hommes hors de combat ; mais nous en avons 5.400, dont 1200 blessés ! Parmi eux : les généraux Victor, Grouchy, Cambronne, Nansouty.. Larrey ne manque pas d'ouvrage : "Le général de Sparre fut apporté à mon ambulance encombrée de blessés . Il voulut aussitôt être visité et pansé par le chirurgien-en-chef de l'armée . Mais, après avoir examiné ses blessures je trouvai qu'il y avait de plus graves que la sienne, et malgré ses protestations, je lui fis attendre son tour . J'agis de même avec le maréchal duc de Bellune, et les généraux Grouchy et Cambronne, quoique je fusse très lié avec eux . Ils réclamèrent à l'Empereur, qui me donna raison" .

Dans la même journée, il apprend soudain qu'un certain nombre de blessés a été abandonné à la ferme dite d'Heurtebise, dans laquelle les Russes peuvent faire irruption d'un moment à l'autre . "Je me transportai en toute hâte à l'ambulance de la première ligne de bataille, qu'on avait établie pendant le combat de la ferme de Hurbise (sic); plus de 200 blessés, presque tous mutilés par des coups de feu d'artillerie, avaient été oubliés dans la cour de cette ferme ; on les apercevait à peine ; les uns étaient cachés dans le fumier, d'autres étaient couverts de neige . Quoique nous fussions éloignés de l'armée et entourés de Cosaques, je crus devoir m'exposer à être fait prisonnier avec mes collaborateurs, plutôt que d'abandonner ces infortunés au triste sort qui les attendait . Plusieurs avaient péri déjà d'hémorragies ou de douleurs aigûes, occasionnées par la dilacération et l'attrition complète des membres . Je pris cependant quelques précautions : d'abord, je fis appeler tous les paysans du village contigu à la ferme, en leur faisant recommander d'apporter pour les blessés, du pain, de la viande, du vin et de la bière ; ensuite je chargeai l'un des officiers de santé les plus intelligents, M. Desruelles, de faire remettre à ces paysans les armes de ces blessés, et de placer ces hommes ainsi armés, aux portes de la ferme, afin qu'ils veillassent à la sûreté du lieu, pendant que nous serions occupés du pansement. "Quelques draps de lit, des rideaux de fenêtres, de l'étoupe et les chiffons que nous trouvâmes dans cette ferme, servirent à la confection de nos appa-

reils . Tout étant disposé, je commençai les opérations, et fis toutes celles qui présentaient quelques difficultés . Ces blessés étaient ensuite placés au fur et à mesure dans les étables et l'intérieur de la maison . Les paysans qui avaient veillé à notre conservation, leur fournirent les subsistances dont ils avaient besoin ..." . On peut dire avec M. Juillard, qu'en cette circonstance : "il défendit ses blessés le fusil à la main " !

Le lendemain et le surlendemain, se déroule l'inégal combat de Laon, où 30.000 Français ne peuvent emporter la position tenue par les 90.000 Prussiens de Blücher . Une part importante des responsablités incombe à Marmont qui, surpris en pleine nuit au bivouac d'Athis, perd 3.000 hommes sur 9.000, et presque toute son artillerie ; 1.000 blessés environ sont dirigés sur les ambulances de Larrey .

L'armée se replie en ordre sur Soissons, qu'elle trouve envahie de blessés russes . Avec ses chirurgiens, Dominique Larrey en soigne plusieurs centaines . "De Soissons, écrit-il, nous passâmes à Reims, où nous essuyâmes encore un combat sérieux . Les gardes d'honneur, commandés par le général comte de Ségur, se couvrirent de gloire dans l'attaque de cette ville . Ils enlevèrent les premières portes et les batteries de la porte d'entrée, avec une rapidité inconcevable et une intrépidité rare . Nous eûmes peu de blessés, du nombre desquels était le comte de Ségur lui-même . Nous trouvâmes dans les hôpitaux de cette place environ 400 blessés russes et prussiens . Je fis respecter les officiers de santé de ces nations ; on les laissa auprès de leurs malades, à qui ils administrèrent avec nous tous les secours dont ils avaient besoin" .

Enfin, c'est le combat par trop déséquilibré d'Arcis-sur-Aube, au cours duquel 30.000 "Maries-Louises" résistent avec bonheur aux furieux assauts des 100.000 coalisés de Schwarzenberg . Là encore, nous perdons 3.800 hommes tués ou blessés .

Mais tous ces efforts sont vains . La France, vidée de ses forces vives, et dont la jeunesse se fait massacrer depuis 22 ans, est lasse de la guerre . Le 30, bien que défendue par 40.000 hommes, Paris capitule . A Essonnes,

Marmont livre honteusement son corps d'armée à Schwarzenberg, interdisant aux troupes de rejoindre la concentration armée de Fontainebleau . L'Empereur est trahi par son entourage, Talleyrand en tête : ses maréchaux le forcent à abdiquer ! Les médecins eux-mêmes, fuient le palais impérial : Yvan, Ribes, Jouan, Lherminier ...

Au milieu de tout ce désordre, de toutes ces défections, Larrey demeure fidèle à celui qu'il considère comme le chef légitime du pays . Après l'abdication, le 4 Avril, il demande à Napoléon comme une faveur, de pouvoir l'accompagner en exil . Emu, celui-ci refuse, alléguant que le chirurgien se doit avant tout au service de l'armée .

Pendant la première Restauration, Dominique Larrey demeure donc attaché à l'hôpital de la Garde - devenue Royale - en qualité de chirurgien-en-chef . D'autre part, il conserve ses fonctions d'inspecteur général du service de santé . Mais, en raison de ses opinions, qu'il cherche peu à dissimuler, et des services éminents rendus au précédent régime, le baron Larrey, comme tant d'autres anciens militaires, est assez mal vu des puissants du jour . Aussi, est-ce avec une joie sans mélange qu'il accueille la nouvelle du débarquement de Golfe Juan .

Le 20 Mars 1815, Napoléon reprend possession des Tuileries, 24 heures après le départ précipité de Louis XVIII . Tous ceux qui l'ont trahi quelques mois auparavant, courent servilement se mettre à sa disposition . A propos de l'un d'eux, - Fouché -, Larrey dessine un renard sous lequel on peut lire cette légende : "... Ce moine défroqué avait le caractère, la ruse et la mine du renard sans queue" .

Le soir même de son retour à Paris, l'Empereur dit à son fidèle chirurgien : "Je ne suis pas étonné de votre empressement ; depuis longtemps je connais votre fidélité ; mais j'ai le regret, et je tiens à vous le dire, de n'avoir pas assez fait, pour honorer vos services, et de vous avoir laissé sans fortune . Comptez que je trouverai l'occasion de vous récompenser des sacrifices que vous avez faits, et du dévouement que vous avez montré à vos blessés" .

A la fête du Champ-de-Mai, au cours de la proclamation des résultats du plébiscite, à propos du fameux "Acte additionnel aux Constitutions de l'Empire", Napoléon remet à Larrey le drapeau de son département natal . S'adressant aux délégués des Hautes-Pyrénées, il leur dit : "Messieurs, je suis satisfait de vous faire remettre ce drapeau par votre compatriote Larrey qui honore l'humanité par son désintéressement et son courage" .

Malgré ces marques de satisfaction décernées au baron Larrey, l'Empereur paradoxalement, récompense ceux qui l'ont abandonné en 1814, et tient un peu à l'écart ses vrais fidèles ; contrairement à toute attente, Larrey n'est pas replacé au poste de chirurgien-en-chef de l'armée : il doit se contenter de ses fonctions à l'hôpital de la Garde, Percy, alors très âgé, héritant du titre suprême .

Complètement écoeuré, Dominique Larrey fait savoir à Davout, alors ministre de la guerre, qu'il renonce à reprendre son service dans la garde, "pour raisons de santé" . L'affaire parvient aux oreilles de Napoléon, qui lui envoie Drouot, avec lequel il le sait très lié, afin de le convaincre de sa présence indispensable dans ce corps d'élite . Par esprit de devoir Larrey finit par accepter . Il faut reconnaître qu'en cette circonstance, l'Empereur s'est montré par trop ingrat !

Quoiqu'il en soit, les évènements ne lui laissent pas le temps de réparer son injustice . Déjà l'Europe entière se dresse contre "l'usurpateur" . Une dernière fois, l'Aigle s'apprête à combattre .

CHAPITRE IV

1815 ET LA RESTAURATION

En quatre jours, le sort de l'Empire est réglé. Les Coalisés, occupés à mettre 800.000 hommes sur pied de guerre, n'ont pas encore terminé leurs préparatifs. Seules, deux armées, l'une anglaise sous Wellington, l'autre prussienne sous Blücher, en tout 210.000 soldats, s'apprêtent à envahir la France par la Belgique.

Le 15 Juin, mettant à profit cet état de choses, Napoléon franchit la Sambre à Charleroi avec 125.000 hommes, culbute les Prussiens à Gilly et sépare les deux alliés, surpris par la brusquerie de son attaque.

Le lendemain, il défait Blücher à Ligny, et détache Grouchy avec 30.000 hommes, pour achever la destruction des troupes prussiennes. Dans ce combat, nous avons 8.500 tués ou blessés, contre 12.000 à l'ennemi.

L'absence de Larrey au poste de chirurgien-en- chef de l'armée se fait bientôt sentir. On connaît le soin qu'il attachait hatibuellement à préparer son matériel opératoire avant chaque engagement, comme à organiser à à l'avance ses hôpitaux d'évacuation et ses ambulances de ligne. Le vieux Percy n'est plus le chef brillant de l'armée du Rhin ; il se laisse facile-

ment déborder, là où Dominique Larrey se jouait des plus grandes difficultés. M. Triaire rapporte que "les ambulances furent trop peu nombreuses et fonctionnèrent mal, et beaucoup de blessés ne furent ni relevés, ni pansés." Heureusement, les paysans belges - pour la plupart anciens soldats de l'Empereur - remplacent les infirmiers défaillants, et soignent avec dévouement les blessés français.

La bataille décisive s'engage le 18 Juin. Wellington, fortement retranché sur les hauteurs du Mont Saint-Jean, au sud du village de Waterloo, barre la route de Bruxelles. Déjà, l'attaque française prévue pour 6 heures du matin, n'est déclenchée qu'à 11 heures, à la suite d'ordres incompris ou mal exécutés. Pour comble de malheur, ce retard permet à Blücher, que Grouchy a inconcevablement laissé échapper, de surgir vers 16 heures 30 sur les flancs de notre aile droite, alors que les Anglais commencent à fléchir. Il n'est pas douteux que si l'attaque avait débuté à 6 heures, Napoléon aurait eu le temps d'écraser Wellington, puis de se retourner contre Blücher.!

Malgré les charges furieuses des 10.000 cavaliers de Ney, qui tourbillonnent pendant 3 heures au milieu de l'infanterie anglaise, la position du Mont Saint-Jean ne peut être enlevée. Vers 19 heures, accablées par les deux armées alliées, nos divisions commencent à battre en retraite.

A la fin du jour, un désordre indescriptible se met dans tous les régiments ; le service de santé n'échappe pas à la règle : on se bat jusqu'auprès des ambulances. Voici ce que raconte M. Triaire : "Larrey avait son ambulance centrale au Caillou, auprès de la ferme de la Belle-Alliance, Mais comme d'habitude, il fut loin de s'y tenir pendant la durée du combat, et on le voyait à chaque instant dans la mêlée, portant secours aux blessés. A un moment donné, Wellington, qui, du haut du Mont Saint-Jean suivait les péripéties du combat, l'aperçut sous le feu même des canons anglais : "Quel est, dit-il, cet audacieux ? - C'est Larrey, lui répond-on - Allez dire de ne pas tirer de ce côté ; laissons à ce brave le temps de ramasser ses blessés". Et il souleva son chapeau . "Qui saluez-vous, fit le duc de Cambridge ? - Je salue l'honneur et la loyauté qui passent". Et il désigna le chirurgien de la garde de son épée.

Dans le même temps, la retraite se transforme en déroute. Seuls résistent inébranlablement les derniers carrés de la Vieille Garde, entourés de monceaux de cadavres d'hommes et de chevaux... Aucune charge ne parvient à les entamer, et ils restent sourds à toutes les sommations. Quand, à la nuit tombante, ils décident à leur tour de se replier, l'ennemi se contente de les suivre hors de portée de fusil. Il semble, en cette douloureuse circonstance, que le célèbre Cambronne ait prononcé le mot qui, depuis, porte son nom ; cette laconique réponse aux mises en demeure de se rendre, paraissant plus conforme à la psychologie de la situation, que la phrase non moins célèbre : " La Garde meurt et ne se rend pas !... "

Les pertes sont épouvantables : 20.000 Français, autant d'Anglais et 10.000 Prussiens sont hors de combat. Nous n'avons pas 6.000 blessés : tout le reste est mort... Des milliers de prisonniers sont ramassés par les coalisés.

A 20 heures, Larrey, qui, depuis midi opère continuellement, reçoit enfin l'ordre de replier ses ambulances, ses blessés et ses chirurgiens. Il tombe dans un parti de lanciers prussiens, que la petite troupe force les armes à la main. Mais le cheval du chirurgien-en-chef est blessé, et entraîne son maître dans sa chute. Les Prussiens le laissent pour mort sur le terrain. Relevé et seul, Dominique Larrey remonte sur son cheval, qui n'est pas sérieusement touché et repart vers la frontière. Au petit jour, il est brusquement encerclé par un corps de cavalerie ennemie qui s'empare de lui. "Aussitôt pris, rapporte encore M. Triaire, il est entouré et frappé. En un clin d'oeil il est dépouillé de ses vêtements, de sa montre, de sa bague - ce talisman que lui avait donné avant de mourir le mameluk de la bataille des Pyramides - de son argent, de ses armes, entre autres du fameux damas que lui avait donné Bonaparte à Aboukir, et qui ne lui fut jamais rendu. On lui enlève ses bottes, on lui lie les mains et c'est à demi-vêtu, sans chaussures, tout sanglant de ses blessures avivées par les mauvais traitements dont il vient d'être l'objet, qu'il est conduit auprès du général commandant l'avant-garde." Les Prussiens, dit-on, le confondirent un moment avec Napoléon... Quoiqu'il en soit, Larrey est condamné à être passé par les armes, sans autre forme de jugement. Heureusement, l'officier de santé chargé de lui appliquer un bandeau adhésif sur les yeux, le reconnaît à l'ultime instant : c'est l'un des chi-

rurgiens militaires auxquels Larrey fit des cours en Avril 1812, à Berlin. Cet officier proteste aussitôt auprès des autorités responsables. Larrey est conduit devant Blücher, dont il a sauvé le fils en 1813 à Teeplitz. Confondu d'étonnement et de reconnaissance, le général-en-chef s'excuse auprès de son prisonnier ; il lui fait rendre son argent volé, et l'habille de pied en cap ; puis il le fait reconduire à Louvain avec un aide de camp, et promet de surcroît, d'envoyer une dépêche à Madame Larrey, pour l'informer de l'état de santé de son époux.

Blücher tient parole ; et, le 29 Juin, Elisabeth décachète le pli que lui fait tenir le chef de bataillon Fornerol, du 12ème ligne, alors chargé de garder les barrières parisiennes de Saint-Denis. "... Un parlementaire prussien vient de se présenter aux avant-postes et m'a chargé de vous faire savoir que M. le Baron Larrey, votre mari, a été fait prisonnier à la bataille du Mont-Saint-Jean, et que, dans ce moment, il est en bonne santé à Louvain, où il donne les soins qui sont en son pouvoir aux blessés français. Ce même officier m'a assuré qu'il lui avait donné des fonds et tout ce dont il pouvait avoir besoin ; ainsi, Madame, je vous engage à être sans inquiétude..."

A Louvain, cependant, Larrey est frappé de l'accueil réservé à nos soldats, par la population belge ; il note, en effet : "A Bruxelles, comme à Louvain, les habitants se disputaient à l'envie, l'avantage de posséder chez eux le plus grand nombre de blessés français. Rien ne leur était épargné : on leur prodiguait les soins les plus tendres et les plus généreux."

Sitôt rétabli, le chirurgien-en-chef de la garde reprend du service dans les hôpitaux de la ville. Il y soigne nos blessés avec un dévouement admirable. Malheureusement, les Français sont mêlés aux Prussiens ; le souvenir des atrocités commises par ces derniers sur nos prisonniers provoque l'exaspération générale : il s'ensuit quotidiennement des rixes sanglantes. Larrey fait séparer les soldats des deux nations, et réunit tous les Français à l'hôpital militaire de Bruxelles. Après quoi, prenant le chemin du retour, il rentre en France le 15 Août.

Quand il arrive à Paris, tout est consommé. Napoléon, ayant abdiqué le 22 Juin, s'était livré le 15 Juillet aux Anglais, qui l'avaient aussitôt déporté à Sainte-Hélène.

Entre temps, Louis XVIII a réintégré les Tuileries, et avec lui, tous ses courtisans à peine remis de la belle frayeur que leur a causée l'Evadé de l'Ile d'Elbe. Un moment, Dominique Larrey fait partie d'une liste de proscrits. Il est sauvé par l'intervention de son beau-frère Benoît devenu royaliste par opportunisme. Celui-ci le met en relations avec un ancien officier de l'armée d'Egypte, alors très en faveur à la Cour, et avec lequel notre chirurgien s'était jadis lié d'amitié. "Je dois ma conservation, écrit-il, à M. le Comte de Chabrol de Volvic. Sans ce digne ami, j'aurais été sans doute traduit devant un conseil de guerre." Peut-être eût-il alors subi le sort du malheureux Ney, fusillé pour être resté fidèle à son Empereur...

Cependant, on lui supprime successivement sa fonction d'inspecteur général du service de santé, avec le traitement correspondant, sa donation de Wagram et la pension reçue à Lützen ; de plus, on suspend le paiement des avantages attachés à son grade, dans l'ordre de la Légion d'Honneur ! Il remarque amèrement : "Le ministre Clarke, après avoir été mon compagnon et mon ami à l'armée du Rhin, causa ma ruine à la Restauration, en me faisant perdre le titre et les émoluments d'inspecteur général du service de santé. Il avait été jaloux des marques d'amitié et de confiance que l'Empereur m'avait accordées." Le seul poste qu'on ne lui ait pas ôté, est celui de chirurgien-en-chef de la Garde Royale...

A cette époque, la situation financière de Larrey devient critique. Au cours de ses campagnes, il avait économisé près de 30.000 francs, qu'il demanda à sa femme de placer alors qu'il se trouvait encore en Russie, avec la Grande Armée. Elisabeth, très inexpérimentée, confia l'argent à un ami, qui se faisait fort de trouver un placement sûr. Dès le lendemain, cet odieux individu nia la dette : c'est ainsi que Dominique Larrey perdit toute sa fortune.

Pour vivre, il fait de la clientèle ; et l'on assiste à ce spectacle

peu banal d'un chirurgien militaire exerçant la médecine générale, dans le civil ! De son côté sa femme recommence à peindre... De nombreuses offres parviennent alors de l'étranger : l'Empereur de Russie, l'Empereur du Brésil, le gouvernement des Etats-Unis... Pourtant Larrey n'accepte rien, refusant de quitter ses vieux soldats de la garde.

Mais l'injustice ne peut durer éternellement. Le 10 Avril 1.818, la nouvelle chambre décide de lui restituer sa pension de Lützen. Le décret, qui vient d'être voté, fait exception, pour lui, sur la loi des finances relative au cumul d'un traitement avec une ou plusieurs pensions. En voici le principal considérant : "M. Larrey, chirurgien-en-chef des armées françaises, est connu de vous tous, Messieurs, il a suivi nos armées partout pendant vingt ans, en Egypte comme à Moscou ; il a bravé la peste avec un admirable dévouement pour soigner nos soldats, et l'humanité lui devait une récompense."

Enfin, voulant rentrer en possession de sa rente de Wagram, dotée sur la baronnie de Poméranie Suédoise, il tente de vaines démarches auprès de Bernadotte, spoliateur de ses compatriotes et anciens compagnons d'armes : "Il devait aux Français dotés en Poméranie 1.700.000 francs ; lorsqu'on les réclama, il répondit qu'il en promettait 300.000, qu'il n'a jamais voulu payer..."

Pour la première fois, à cinquante ans, Dominique Larrey connaît véritablement les joies et les soucis de la vie de famille. M. Triaire écrit à ce propos : "Il avait toujours détesté les longues séparations qui l'avaient si longtemps et si souvent tenu éloigné des siens, et il avait longtemps appelé la paix de tous ses voeux... Cependant, il ne paraît pas qu'il ait joui de cette réunion tant souhaitée avec sa femme et ses enfants comme on pourrait le penser. Il se passe pour lui ce qui dut se passer pour tant d'autres de ces hommes d'action. Le passage subit de la carrière la plus énergiquement active qu'on puisse rêver... à une existence calme, tranquille et ordonnée... l'éprouva profondément. Il eut de la peine à se faire aux exigences de la vie de famille, si nouvelle pour lui, où il faut tenir compte de la volonté et des désirs d'une femme, des conditions délicates et multiples de l'éducation des enfants et, sans s'en douter, il transporta à son

foyer les allures autoritaires de sa vie des camps. Avec sa femme, la douce et charmante Laville, qu'il avait adorée et qu'il aimait toujours - mais à sa façon - avec Isaure, charmante enfant, qui avait été sa correspondante pendant la dernière campagne, et qui était devenue une belle et charmante jeune fille, il fut impérieux et dominateur. Il ne fut pas moins tyrannique et autoritaire avec son fils, cet Hippolyte dont il avait si ardemment souhaité la naissance, qui devait devenir la joie et l'orgueil de ses vieux jours et qui a porté si fièrement le lourd héritage du nom paternel..."
Isaure en sut quelque chose, dont les prétendants étaient éliminés les uns après les autres par Larrey qui, jaloux de l'affection portée à sa fille, n'en trouvait aucun digne d'elle. Après avoir même repoussé le célèbre Clot-Bey, chirurgien français resté en Egypte depuis la campagne d'Orient, et dont le renom égalait la valeur, il consentit finalement à ce qu'elle épouse sur le tard le chirurgien militaire Périer, Professeur au Val-de-Grâce.

Pour sa part, Hippolyte reçut une éducation inflexible et rigoureuse, mais empreinte des plus hautes vertus morales et d'un idéal à toute épreuve. Dès l'enfance, il fut destiné à la chirurgie militaire ; pouvait-il rêver d'un meilleur maître que Dominique Larrey ?

Débilité par le climat de Sainte-Hélène, mal soigné et atteint d'un cancer de l'estomac, Napoléon Bonaparte s'éteint dans la villa de Longwood, le 5 Mai 1.821... Dans son testament l'Empereur n'a pas oublié celui qui a tout sacrifié pour lui. Sur ce document, un seul nom est suivie d'une mention élogieuse : "Je lègue au chirurgien-en-chef Larrey, 100.000 francs. C'est l'homme le plus vertueux que j'aie connu." En vertu de la loi du 5 Avril 1.818 sur l'acte de répartition, Larrey ne touche que 50.000 francs. C'est son fils, qui, en Août 1.854 recevra le reliquat du legs, des mains de Napoléon III. L'argent servira à fonder une école à Baudéan, dans la propre maison natale de Dominique Larrey.

La même année, celui-ci est élu membre de l'Académie Royale de Médecine, pour la section "Chirurgie".

En 1.825, Percy meurt à son tour. Après avoir prononcé l'éloge funèbre de cet ancien Maître, Larrey pose sa candidature au siège qu'il occupait

à l'Institut, c'est-à-dire à l'Académie des Sciences. En fait, c'est Dupuytren qui hérite de la place : et les journaux scientifiques de déclarer que cette élection est due non au mérite du nouvel académicien, mais à des raisons d'ordre politique. Reconnaissons cependant, avec M. Triaire, que "pour une fois, l'autorité avait la main heureuse."

D'ailleurs, dès la mort de Pelletan, quelques mois plus tard, Dominique Larrey est couronné à son tour... Il entre dans sa soixantième année.

CHAPITRE V

LA VIEILLESSE ET LA MORT

L'âge n'affecte en rien la vitalité de ce robuste officier, endurci par tant de pénibles campagnes.

En Avril 1.826, au cours d'un voyage en Angleterre avec son fils, Larrey s'intéresse principalement aux musées et aux hôpitaux. Il y compare les techniques opératoires et les résultats obtenus, avec les siens propres. Partout, on le reçoit avec considération et bienveillance. A Chelsea et à Greenwich, considérant le petit nombre d'amputés qui demeurent en vie, il conclut que les pertes éprouvées par les chirurgiens britanniques dans ce domaine, sont supérieures à celles que l'on observe en France. Il attribue cette infériorité à la manière dont les Anglais pratiquent leurs pansements. Egalement, il leur reproche d'ignorer les appareils inamovibles, qui jouent un si grand rôle dans la consolidation des fractures.

Plusieurs, fois, il rencontre d'anciens adversaires, à qui il a jadis sauvé la vie. L'un d'eux, le colonel Weymouth, racontera le 4 Juillet 1.863 dans "The Lancet" ce qui lui advint à Waterloo : "Dans une charge de cavalerie qui échoua, je fus abandonné par mon régiment au milieu des rangs des cuirassiers français. Je fus immédiatement jeté en bas de mon cheval et percé de coups. Un soldat me mettait en joue et allait m'achever, quand un

officier qui se trouvait dans la mêlée, rabattit de son épée le fusil. C'était Larrey, qui me couvrit de son autorité et pansa mes blessures...".

Pendant la Révolution de 1.830 dont il se déclare partisan, le chirurgien de la garde soigne avec le même désintéressement, insurgés et forces de l'ordre. Sa grande notoriété lui permet de passer d'un côté à l'autre des barricades, sans être autrement inquiété. Pourtant, à l'hôpital du Gros-Caillou, réservé à la Garde Royale, il doit intervenir vigoureusement pour empêcher le massacre des blessés, par une bande d'émeutiers.

La même année, Dominique Larrey devient chirurgien-en-chef de l'Hôtel Royal des Invalides. Peu à peu, il est réintégré dans la plénitude de ses attribution. Loin de faiblir, son activité demeure intense. A plusieurs reprises, il est envoyé en mission officielle ; c'est ainsi qu'il réorganise le service de santé des armées belges ; inspecte les places fortes du Sud de la France ; combat, en 1.835, l'épidémie de choléra qui sévit en Provence...

L'année précédente, il s'était rendu à Rome, avec son fils, pour effectuer le pélerinage du souvenir auprès de "Madame Mère", alors âgée de 84 ans. En témoignage d'amitié, celle-ci leur fait remettre par le Cardinal Fesch, une très belle tabatière en or, et un camée représentant le buste de l'Empereur. De retour à Paris, Hippolyte est nommé agrégé de la Faculté, dans la même promotion que Sédillot et Malcaigne... On juge de la joie éprouvée par son père, à l'annonce de ce beau succès!

Cependant, Dominique Larrey demeure plus ou moins en butte aux vexations et aux tracasseries des vainqueurs de Charles X, que M. Triaire dépeint ainsi : "Les bourgeois de 1.830, auxquels le sang des vieux soldats de l'Empire venait de donner le pouvoir, avaient tous les préjugés de la noblesse, sans en avoir les généreuses qualités. Ils se partagèrent les ministères et les places, et firent sourde oreille aux réclamations de la presse et de l'opinion publique." Hippolyte Larrey raconte l'anecdote suivante : "Le 1er Mai 1.838, mon père allait rendre sa corvéable visite à Sa Majesté - il n'avait que le noble habit de membre de l'Institut, et pour équipage, son modeste cabriolet - Mais, à peine arrivé sous le guichet des Tuileries, il

est reconnu par quelques gardes, anciens soldats de la Grande Armée ... Tout à coup arrive aux fracas de chevaux un somptueux équipage. Le valet de pied s'écrie en maître : Place ! Place !, c'est la voiture de M. le Chancelier de la Chambre des Pairs" Voyant un humble cabriolet en avant, il se met en devoir de le faire ranger à l'écart ; mais à peine les gardes s'aperçoivent-ils de ce mouvement, qu'ils s'avancent et déclarent que personne, ni Grand Chancelier ou autre, ne doit passer avant le Baron Larrey. M. le Duc de Pasquier s'arrête pendant ce temps-là, s'agite dans tous les replis de sa robe à queue, et se trouve obligé d'attendre son tour."

A cette époque, Larrey prodigue ses soins à d'anciens compagnons d'armes, malades et peu fortunés : Drouot, devenu aveugle ; Savary, qui se meurt d'un cancer de la langue ; Becker, qui accompagna l'Empereur à Rochefort, et souffre d'une lithiase rénale ; Travot, dont la raison s'altère chaque jour un peu plus ; et tant d'autres : Belliard, Lepic, Tallement, Bertrand, Foy... Quelques notes révèlent l'ingratitude des uns, la reconnaissance des autres. A propos de Lemarois, ancien aide de camp de l'Empereur : "Je sauvai la vie à ce général avant la campagne de Russie, et le mis en état de prendre le commandement de la ville de Magdebourg, où il s'est fait un demi-million de rentes. Il est mort sans laisser le moindre souvenir à son médecin... " A propos de d'Aboville : "Le général brûlait sans doute du feu de la reconnaissance, mais je n'en vis que l'étincelle". Par contre, en ce qui concerne Jourdan : "J'ai reçu de cet illustre maréchal, le témoignage le plus touchant et le plus honorable de gratitude : une tabatière en or, enrichie de brillants". De surcroît, Larrey possède une clientèle féminine : la maréchale Junot,; la maréchale Augereau ; Mademoiselle Mars, la célèbre comédienne, qu'il guérit spectaculairement d'une hépatite infectieuse, de telle sorte qu'elle peut rejouer au bout de huit jours ; Madame de Staël, même, le fait appeler pour elle, et pour un jeune officier de hussards, qui serait son mari secret !...

Mais en 1.838, Desgenettes et Larrey, sont mis à la retraite d'office par le général Maison, ministre de la guerre. Cette mesure arbitraire manque de tuer le chirurgien qui, profondément affecté, met longtemps à se remettre quant au médecin, le coup l'emporte aussitôt que donné.

Quelque temps plus tard, au cours d'une brillante soirée parisienne le Baron Larrey rencontre un ancien officier de l'Etat-Major de Bourmont, passé à l'ennemi avec son général le 18 Juin 1.815. Après avoir chanté devant l'assistance,cet officier, se retournant, aperçoit Larrey et lui tend la main. Le chirurgien reste impassible. "Comment! Vous ne me reconnaissez pas ? Je suis d'Y..." Lui, se retournant alors : "L'officier que j'ai connu de ce nom est mort à Waterloo", puis, il lui tourne le dos. C'est ainsi que, jusqu'à sa mort et même au-delà - car son fils héritera des sentiments paternels - Larrey méprise ouvertement tous ceux qui trahirent leur patrie ou le maître qu'ils avaient juré de servir ; les moins haïs ne sont pas Fouché, Talleyrand et surtout Marmont.

Le 14 Décembre 1.840, le corps de Napoléon est solennellement rapporté de Sainte-Hélène, par le prince de Joinville. Malgré une température de - 15°, près d'un million de Français rassemblés à Courbevoie, attendent le cercueil impérial. M. Triaire rapporte le fait suivant : "Parmi les personnages illustres dont la foule rangée sur le passage se redisait les noms, applaudissait ceux qui lui étaient le plus sympathiques, on distinguait un vieillard, vert et droit encore, et dont les longs cheveux blancs retombaient presque sur les épaules. C'était Larrey, appuyé sur le bras de son fils, revêtu de son vieil uniforme de Wagram et enveloppé de son manteau de camp. Il avait voulu, malgré ses 74 ans, et la rigueur de la température, escorter jusqu'aux Invalides l'homme qu'il avait tant de fois accompagné sur le champ de bataille. La foule donna une dernière émotion à l'illustre chirurgien, en associant dans ses vivats son nom à celui de son Empereur."

A cette époque, Dominique Larrey, unanimement vénéré en France, comme à l'étranger, est donné en modèle à tous les étudiants en médecine. Hippolyte raconde qu'un jour où il faisait partie d'un jury d'examen à la Faculté, il vit son père entrer tout à coup dans l'amphithéâtre où se déroulaient les épreuves. Les candidats l'ayant aussitôt reconnu, se levèrent et l'applaudirent d'un même mouvement.

Toujours aussi ardent, on le voit régulièrement aux séances du Conseil de Santé, de l'Académie de Médecine ou de l'Institut. Sa vie reste

aussi disciplinée qu'aux armées : tôt levé, il partage ses journées entre le travail et de rares moments de détente, toujours pris en famille, selon un horaire prévu à l'avance.

A 76 ans, Larrey sollicite et obtient du ministère, une mission d'inspection. Envoyé en Algérie, il embarque le 5 Mars 1.842, avec son fils comme secrétaire. Les militaires du corps expéditionnaire l'accueillent partout chaleureusement. Assistant aux supplices infligés aux soldats des bataillons disciplinaires, il proteste énergiquement auprès des généraux - qui, presque tous, ont servi dansles armées impériales - et les conjure de mettre fin à ces traitements barbares. Il leur montre qu'il existe d'autres moyens de punir les récalcitrants, que les souffrances endurées sont atroces et humiliantes, et souvent hors de proportion avec la faute commise ; enfin, illeur prouve par des exemples tirés de sa longue expérience, que l'on peut transformer les coeurs les plus endurcis en natures vertueuses par le seul effet de la psychologie.

Au retour, Dominique Larrey, déjà éprouvé par son long périple en Afrique du Nord, supporte mal la traversée. Un début de pneumonie se déclare en arrivant à Toulon ; il refuse pourtant de s'arrêter dans la ville pour s'y faire soigner, pressentant l'imminence d'un événement funeste. En effet Hippolyte a été averti par des lettres d'Isaure que leur mère est au plus mal, mais il se garde bien de prévenir le chirurgien. Le 16 Juillet, après avoir quitté Toulon, Larrey s'évanouit à plusieurs reprises dans la voiture qui l'emmène à Aix : il s'affaiblit rapidement. Le 17, il est dans cette ville d'où il repart le soir même pour gagner Avignon ; cependant, ses forces ont encore décliné, la fièvre monte, ses nuits sont peuplées de cauchemards et d'insomnies. Mais, son énergie indomptable le pousse à continuer le voyage, malgré les adjurations de son fils et de ses confrères. Le 21, se disant mieux, il embarque sur le Rhône en direction de Lyon, où il arrive mourant le 24. Le lendemain à 5 heures du soir, Dominique-Jean Larrey s'éteint soudainement dans les bras de son fils. On peut dire qu'il est mort en soldat, c'est-à-dire "debout" ! Jusqu'à la fin, sa vie n'a été qu'une lutte : seule, la maladie a eu raison de ses forces...

Le même jour, une douloureuse coïncidence veut que le pauvre Hippolyte reçoive de sa soeur la nouvelle de la mort d'Elisabeth, survenue à Bièvre 72 heures plus tôt.

Les médecins qui ont assisté Larrey à ses derniers moments, envoient un rapport circonstancié de sa mort, aux principaux membres du Conseil de Santé. On y peut lire, en particulier : "La nuit qui suivit son arrivée à Lyon fut pénible, laborieuse ; cependant, le malade eut quelques heures de somnolence qui était interrompue par une toux saccadée, suivie de l'expectoration de crachats muqueux ; le pouls était fébrile, plein, vibrant et battant au-delà de 110 pulsations par minute ; ... la respiration était gênée et incomplète, et toutes les 4 à 5 minutes, il existait un temps d'arrêt... Depuis les 4 heures du soir du 24, jusqu'à 6 heures du matin de la journée du 25, sept garde-robes avaient eu lieu et le malade en eut encore plus avant sa mort.

"... Des vésicatoires furent appliqués à la partie interne des cuisses, et des sinapismes aux jambes et sur les coudepieds (sic). Une potion kermétisée fut administrée...

"... Le malade put s'assoeir à plusieurs reprises sur son lit, mais bientôt l'exaspération de la sensibilité le fit crier, s'emporter et demander impérieusement qu'on enlevât les sinapismes... Avec une vigueur inouïe, il souleva ses couvertures et chercha à se débarasser des bandes et des sinapismes. Ce fut alors que nous nous décidâmes à les enlever : ils étaient restés appliqués environ 3/4 d'heure ; nous persévérâmes cependant à laisser les vésicatoires nonobstant le désir du malade, les efforts qu'il faisait pour les enlever...

"Nous conseillâmes à M. L'Aumonier de l'hôpital de se joindre à l'un de nous pour faire une visite à M. Larrey qui l'accueillit fort bien et resta en conférence avec lui..." Enfin, ce rapport nous apprend qu'à partir d'Aix-en-Provence, les médecins se sont entêtés à pratiquer saignée sur saignée, sans tenir compte de l'extrême faiblesse du malade. On conçoit qu'avec un tel traitement, son état ne pouvait qu'empirer.

Les obsèques sont célébrées le 27, à Lyon, dans la plus stricte intimité. Quinze jours plus tard, à Paris, se déroulent les funérailles

officielles. "Elles eurent lieu, écrit M. Triaire, au milieu d'une foule immense dont la composition rappela celle qui escorta les restes de Napoléon aux Invalides. Tous les vieux serviteurs de l'Empire que la mort avait épargnés, et à la tête desquels étaient Exelmans et Petit, les survivants de la Garde et les invalides, des députations de tous les corps savants, le Val-de-Grâce et tous les chirurgiens militaires, tous les amis connus et inconnus du grand chirurgien, tous les admirateurs de son passé avaient tenu à l'accompagner à sa dernière demeure... Ce fut une apothéose".

Larrey espérait reposer aux Invalides auprès de son Empereur, et au milieu de ses soldats. Mais Soult, qui se souvient amèrement de l'affaire des "mutilés" de Lützen et de Bautzen, s'y oppose formellement.
Le coeur du chirurgien est déposé dans une urne, en l'église Saint-Germain l'Auxerrois, puis au Val-de-Grâce. Les entrailles sont conservées dans la chapelle de l'actuel hôpital Desgenettes, à Lyon. En dernier lieu, son corps est inhumé au cimetière du Père-Lachaise, à côté de sa "douce et tendre Gaville".
Trop souvent séparés dans la vie, ils sont enfin réunis dans la mort....

C O N C L U S I O N

En typologie, Dominique-Jean LARREY correspond curieusement à ce que M. L. Vannier et les homéopathes désignent par :"la constitution carbonique" . Ces sujets représenteraient à l'état pur, l'homme dépouillé des tares héréditaires accumulées au cours des siècles .

Au physique, LARREY est exceptionnellement résistant : il l'a prouvé maintes fois en Egypte comme en Russie, supportant les pires épreuves avec un courage inouï . Doué d'une robustesse peu commune, il est capable de fournir des efforts prolongés, à condition qu'ils soient continus, sans à-coups . En campagne, il ne craint pas les longues marches, pourvu que son pas demeure régulier ; ce qui pourrait sembler monotone à certains, est pour lui le seul moyen de ne pas s'épuiser . En ville comme au bivouac, sa démarche est ferme, assurée ; son allure décidée ; il se dégage de toute sa personne une impression de force tranquille et de virilité . Ses gestes sont directs et précis, jamais inutiles ; parfois rapides, mais sans énervement ; et l'on peut être sûr, lorsqu'il ampute une épaule en moins d'une minute, que sa technique est parfaitement au point . Qu'il s'adresse à un subordonné ou à l'Empereur lui-même, son regard est franc : il ne détourne point les

yeux, non par bravade, mais parce qu'il ne conçoit que ce qui est net et droit .

Au moral, il est opiniâtre, volontaire, parfois têtu, mais prompt à reconnaître ses torts . Il plie difficilement, parce qu'en toute conscience, il est persuadé de son bon droit . Sans être exceptionnelle, son intelligence est cependant remarquable ; il supplée au manque de génie par un travail constant et régulier, en profondeur, mais sans excès . Chaque matin, il établit le programme de sa journée, ayant horreur de l'imprévu, - ce qui n'est guère facile en temps de guerre - . La discipline gouverne chaque instant de sa vie . Ses passions n'ont jamais dicté sa conduite : la raison est sa seule maîtresse . Sans fantaisie, LARREY est l'homme du Devoir ; on peut compter sur lui en toutes circonstances . S'il est très aimé de la troupe, pour laquelle il réalise des prodiges de dévouement, il a peu d'amis véritables parmi ses pairs : Desaix, Lannes, Duroc ... Mais tous l'admirent et le respectent .
Bien qu'ayant servi tous les régimes, il reste jusqu'à sa mort, l'ardent défenseur d'un Empereur souvent plus ingrat que reconnaissant . Une fois accordée, sa fidélité ne faillit point ; dans sa longue existence, on ne saurait trouver un manque à sa femme, à sa patrie ou à son idéal de chirurgien . Son amour de la justice est légendaire, et l'on se rappelle son attitude courageuse après Lützen . Mais, ce qui domine en cet homme remarquable c'est la loyauté qui guide ses pas, la franchise qui conduit ses actes et sa profonde intégrité, si rare parmi les militaires de son époque .

Chirurgien hors ligne, Dominique LARREY est également un merveilleux professeur . Ce qu'il écrit un jour du médecin allemand Goerck, pourrait aussi bien lui être retourné : "Ce célèbre praticien est dans une sollicitude permanente pour ses élèves ; il leur consacre ses soins, ses veilles et tous les secours que des enfants auraient droit d'attendre de leur père ..." . Ce n'est pas en les sélectionnant par des concours, qu'il reconnaît les futurs médecins et chirurgiens dignes de ces noms ; mais en les observant dans la pratique quotidienne ; en remarquant ceux dont l'idéal professionnel triomphe de toutes les difficultés, et dont la bonne volonté, l'habileté et le travail suppléent à un savoir purement livresque, à une mémoire qui peut avoir ses défaillances .

Combien il est regrettable, pour les générations suivantes, qu'Hippolyte Larrey, ayant marché sur les traces de son père, dans le labeur comme dans les honneurs, ait laissé cette race valeureuse s'éteindre dans sa descendance directe !

Vu, le Président de Thèse
Professeur de SEZE.

Vu, le Doyen de la Faculté
Professeur L. BINET

Vu et permis d'imprimer
Le Récteur de l'Académie de Paris :
J. SARRAILH.

B I B L I O G R A P H I E

B I B L I O T H E Q U E N A T I O N A L E

- P. TRIAIRE : "D.J. Larrey et les campagnes de la Révolution et de l'Empire". Tours : Mâme. 1.902

- DEPARTEMENT DES MANUSCRITS : D. LARREY : Correspondance générale" (officielle et privée). Ms. 5873-5876-5883

B I B L I O T H E Q U E C E N T R A L E D U V A L - D E - G R A C E

- D. LARREY : "Mémoires de chirurgie militaire et campagnes" Paris. Smith. 1.812-1.817.

- D. LARREY : "Relation chirurgicale de l'armée d'Orient". Paris. 1.803

B I B L I O T H E Q U E D E L A F A C U L T E D E M E D E C I N E D E P A R I S

- E. BLAESSINGER : "Quelques grandes figures de la chirurgie et de la médecine militaires". P. 106-126.

- H. DROUIN · "Vie du baron D. Larrey. N° 153-625.

- E. DUPEYROUX : "Le baron D. Larrey. Sa vie. Son oeuvre". Thèse. Paris 1.904-1.905. N° 121.

- J.E. JUILLARD : "D. Larrey, chirurgien de guerre". Thèse. Paris. 1945. N° 158.

- P. PALLARY : "Les rapports originaux de Larrey à l'armée d'Orient". N° 111. 568. T. XXX.

- H. du SUAU DE LA CROIX : "Notes et anecdotes sur D. Larrey" Thèse. Toulouse. 1.947. N° 107.

B I B L I O T H E Q U E S P R I V E E S

- AMBERT : "Larrey". Paris. 1.863.

- BAUDENS : "Discours au nom du Val-de-Grâce". Paris. Baillère. 8 Août 1.850.

- BEGIN : "Discours au nom du Val-de-Grâce". Paris. Baillère. 8 Août 1.850.

- M. BILLARD : "Les ambulances de Larrey et Percy". Dans le "Caducée". 1.912. N° 10. P. 135.

- BOURRIENNE : "Mémoires".

- BUSQUET : "Les bibliographies médicales". 1.929-1.931.

- CABANES : "Chirurgiens et blessés à travers l'histoire". Paris. 1.918.

- CABARET : "Gazette des hôpitaux". 1.854. P. 27.

- CASTIGLIONI : "Histoire de la médecine". Paris. Payot. 1.931. P. 453.

- DELORME : "Traité de chirurgie de guerre".

- DEPAUL : "Discours au nom de la Société médicale d'émulation". Paris. Baillère. 1.850. P. 55.

- DESGENETTES : "Histoire médicale de l'armée d'Orient".

- DUBOIS (d'Amiens) : "Discours au nom de l'Académie de médecine". Paris. Baillère. 1.850. P. 43.

- de FOURMESTRAUX : "Histoire de la chirurgie française". Paris. Masson. 1.934. P. 25-33.

- J.P. GAMA : "Esquisse historique du service de santé militaire". Paris : Baillère. 1.814.

- GASTE : "Notice historique sur Larrey". Metz. 1.845.

- D. LARREY : "Relation médicale des campagnes et voyages". Paris. 1.841.

- LARTIGUE : "Encyclopédie médicale". 1.842. T.I. P. 181.

- LEROY-DUPRE : "Larrey, chirurgien-en-chef de la Grande Armée". Abbessard et Bérard. Paris. 1.860.

- E. MAZENOD : "Les médecins célèbres". 1.947. P. 150-151.

- PARIZET : "Eloge de Larrey". Séance de l'Académie de médecine du 25 Novembre 1.845. P. 524.

- P. de SEGUR : "La campagne de Russie", tirée des "Mémoires du Général comte de Ségur".

S O M M A I R E

A V A N T - P R O P O S

1e P A R T I E : L ' E L E V E

- CHAPITRE I : L'enfance et la jeunesse.
- CHAPITRE II : La campagne de Terre-Neuve.
- CHAPITRE III : La tourmente révolutionnaire.

IIe P A R T I E : L E P R A T I C I E N

A - Au Service de la République

- CHAPITRE I : L'armée du Rhin.
- CHAPITRE II : L'intermède.
- CHAPITRE III : L'armée d'Italie.
- CHAPITRE IV : L'armée d'Orient.
- CHAPITRE V : La vie civile.

B - Au Service de l'Empire

- CHAPITRE VI : La campagne d'Austerlitz.
- CHAPITRE VII : Les campagnes de Saxe et de Pologne.
- CHAPITRE VIII : La campagne d'Espagne.
- CHAPITRE IX : La campagne d'Autriche.
- CHAPITRE X : La Paix.

IIIe P A R T I E : L E M A I T R E

- CHAPITRE I : La campagne de Russie.
- CHAPITRE II : La campagne d'Allemagne.
- CHAPITRE III : La campagne de France.
- CHAPITRE IV : 1.815 et la Restauration.
- CHAPITRE V : La Vieillesse et la Mort.

C O N C L U S I O N

B I B L I O G R A P H I E

AGEMP
POLYCOPIE

8, rue Dante
PARIS-Ve

Téléphone : ODÉon 58-90